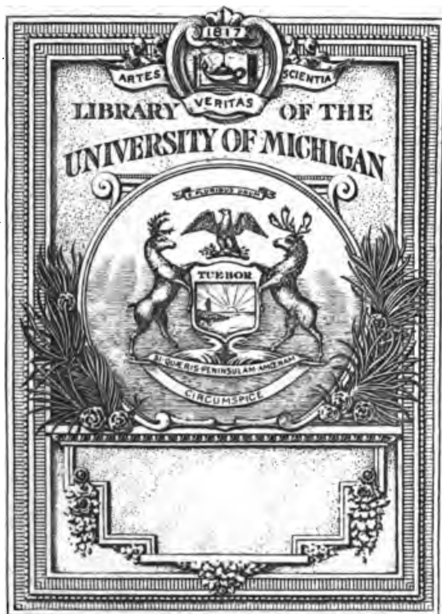
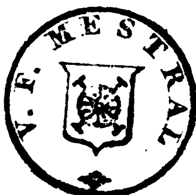



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE


V. F. MESTRAL

# LES ENFANS
# DU VIEUX CHÂTEAU.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE,

---

TABLEAUX HISTORIQUES,
pouvant servir de complément
aux ENFANS DU VIEUX CHATEAU,
3 vol. in-18. Prix: 5 fr. et 6 fr.

GASTON DE SÉMUR,
2 vol. in-12. Prix: 5 fr. et 6 fr.

# LES ENFANS
# DU VIEUX CHÂTEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION
ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE

Par M.me Emilie Millon-Journel.

II.e ANNÉE.

TOME VINGT-DEUXIEME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,
Chez M.me V.e RENARD, Libraire,
rue Caumartin, N.o 12.

1825.

# LES ENFANS

# DU VIEUX CHÂTEAU.

---

M.me DE JONCHÈRE. Mon cher Théophile, terminons la carte de l'ancien monde, et nous examinerons ensuite le tableau chronologique de l'histoire romaine.

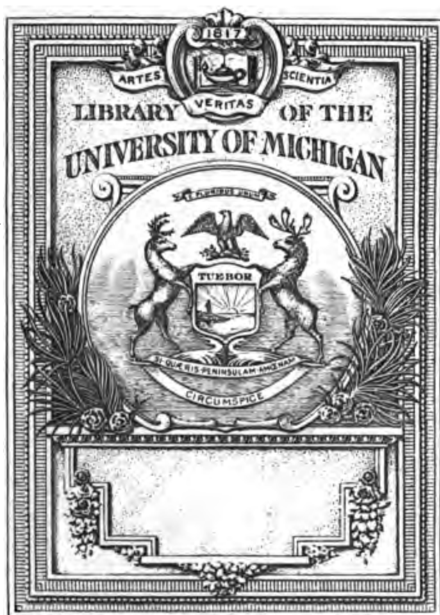
THÉOPHILE. Oui, maman. Nous avons parlé précédemment de l'Italie, des Gaules et de l'Espagne. La Gaule transalpine était séparée de la Germanie par un grand fleuve nommé le Rhin, qui allait se jeter dans la mer à travers un pays marécageux, habité par les Battes ou Bataves, et les Frisons. La Germanie

comprenait toute l'Allemagne actuelle et une partie de la Pologne ; l'autre partie de la Pologne, c'est-à-dire les contrées occidentales, avec la Lithuanie et la Russie, composaient la Sarmatie. La Germanie et la Sarmatie étaient couvertes de forêts épaisses, et dans les clairières de ces forêts se trouvaient des villes appartenant à diverses nations. Les plus célèbres ont été les Francs, les Saxons, les Angles, les Teutons, les Vandales, les Goths, les Hérules et les Lombards. Au nord de la Germanie était la Scandinavie, dont la Chersonèse cimbrique faisait partie ; au midi la Pannonie, la Dacie, la Gétie et la Moësie, qui composent aujourd'hui la Hongrie. Dans la Sarmatie étaient les Slavons, les Bulgares, les Russes ou Roxolans. La Germanie était arrosée par l'Elbe, la Vistule, l'Ister, aujourd'hui le Danube, et la Sarmatie par le Boristhène,

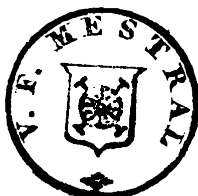
aujourd'hui le Dniéper, le Don ou Tanaïs, et le Volga.

M.me DE JONCHÈRE. La vie sauvage de tous ces peuples, leur résidence au milieu des forêts qui, quoique abondantes en gibier, ne fournissent pas toujours suffisamment à leur subsistance, et leur aversion naturelle pour la culture, les portaient à vivre de pillage et les déterminèrent fréquemment à quitter en foule leurs premiers foyers pour aller s'établir dans des climats plus riants que l'industrie des autres peuples avait rendus déjà fertiles. C'est ainsi que les Francs s'emparèrent de la Gaule, les Angles de la Grande-Bretagne, les Vandales de l'Espagne, et que les Hérules, les Goths et les Lombards conquirent, chacun à leur tour, l'Italie sur les derniers empereurs romains.

THÉOPHILE. A l'ouest de la Scandinavie se trouvaient deux grandes îles.



1817
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
SI QUÆRIS PENINSULAM AMŒNAM
CIRCUMSPICE


V. F. MESTRAL

# LES ENFANS

# DU VIEUX CHÂTEAU.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE,

---

TABLEAUX HISTORIQUES,
pouvant servir de complément
aux ENFANS DU VIEUX CHATEAU,
3 vol. in-18. Prix: 5 fr. et 6 fr.

GASTON DE SÉMUR,
2 vol. in-12. Prix: 5 fr. et 6 fr.

# LES ENFANS

# DU VIEUX CHÂTEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION

ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE

Par M.me Emilie MILLON-JOURNEL.

II.e ANNÉE.

TOME VINGT-DEUXIEME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,

Chez M.me V.e RENARD, Libraire,
rue Caumartin, N.o 12.

1825.

quit Timour, surnommé Lenk, qui veut dire boîteux, et dont les Européens ont fait Tamerlan. On croit en général qu'il était du sang royal par les femmes; du moins sa naissance était-elle illustre. Il devait hériter de la principauté de Kech; mais son oncle, Hadji Berlas, s'en empara à la mort de son père, et le jeune émir, privé de sa fortune, vécut dans l'attente de quelque révolution qui lui procurât l'occasion de s'en ressaisir. Le kan de Zagatay fut mis à mort par un de ses parens qui se fit proclamer à sa place. Les autres princes prirent les armes contre cet usurpateur. La guerre civile s'allumant avec violence, Togrul-kan, qui régnait dans la Haute-Tartarie, crut l'occasion favorable pour réunir le Zagatay sous son empire: il y entra à main armée. La forteresse de Kech se trouvait sur son passage; Hadji Berlas eut l'inconsé-

quence d'envoyer son neveu rendre hommage à Togrul en son nom. Tamerlan profita de cette entrevue pour dévoiler la conduite de son oncle envers lui, et pour faire valoir ses droits. Sa jeunesse, son éloquence, l'intrépidité qui brillait dans ses regards, la justice de sa cause eurent bientôt décidé du sort de Berlas : il fut dépouillé des domaines qu'il avait usurpés ; mais Togrul, instruit que les princes du Zagatay s'étaient réunis à l'usurpateur lui-même pour le chasser de la contrée, ne se sentit pas le courage de les attendre et rétrograda vers les confins de son empire. Berlas saisit cet instant pour attaquer son neveu que son protecteur avait abandonné. Tamerlan, trahi par ses troupes qui étaient accoutumées à la domination de Berlas, prit la fuite et rejoignit Togrul. Berlas n'était pas au bout de ses imprudences : il imagina d'aller trouver

Togrul espérant se concilier à son tour son appui. Les présens considérables quil apportait lui valurent en effet un accueil favorable, mais il fut assassiné en revenant à Kech, et Tamerlan se remit pour la seconde fois en possession de son héritage.

Togrul, revenu de sa terreur, rentra dans le Zagatay; tout se soumit à ses lois, et il fit élire son fils kan ou empereur de cette partie de l'Asie. Tamerlan s'était distingué dans le cours de cette guerre; ses conseils avaient rallumé le courage de Togrul; sa valeur avait contribué à rendre sa conquête plus rapide, et Togrul, en partant, recommanda fortement à son fils de ne rien entreprendre sans son avis et sans celui de Bikigel, qu'il nomma son grand-visir. Malheureusement ces deux hommes devinrent jaloux l'un de l'autre, et le visir chercha même à faire périr Tamerlan.

Celui-ci, dévoré d'ambition, détestant le visir et méprisant le jeune empereur, qui n'était recommandable ni par son génie, ni par son expérience, résolut de chasser les Gètes.

THÉOPHILE. Comment donc, maman? mais les Gètes habitaient dans la Pannonie, qu'on appelle la Hongrie aujourd'hui.

M.me DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant. Une tribu des Gètes ou Massagètes, habitant la Haute-Scythie, s'était établie dans cette contrée de l'Europe, ainsi que les Huns et les Hongrois qui lui ont donné leur nom; mais la grande nation des Gètes n'en subsistait pas moins en Asie, sur les confins de la Tartarie russe, qui faisait partie également de l'empire de Togrul. Tamerlan résolut donc de se mettre lui-même en possession du Zagatay, en appuyant ses prétentions des alliances qui avaient existé entre la fa-

mille impériale et la sienne. Il associa secrètement à son entreprise Mir-Hussein, général célèbre, persécuté par le grand-visir, qui l'avait même réduit à se réfugier chez les Tartares du désert de Coby. Mir-Hussein rassembla quelques hordes de ces Tartares. Son nom, celui de Tamerlan, et l'espoir du pillage firent passer sous leurs ordres une assez grande armée. Bikigel marcha contre eux et fut vaincu. Sur ces entrefaites, Togrul mourut. Elias, rappelé dans la Gétie, craignit, en s'éloignant du Zagatay, de le perdre sans retour. Il résolut du moins de se défaire de Tamerlan avant son départ. Il fit venir des renforts et marcha, à la tête de quatre-vingt mille hommes, contre le prince de Kech, qui n'en avait que trente mille sous ses ordres; mais la confiance que leur avait donnée leur premier succès, la bravoure et le génie de Tamerlan déci-

dèrent encore la victoire en sa faveur. Bikigel fut tué les armes à la main. Élias, fait prisonnier par de simples soldats qui le prirent seulement pour un grand seigneur de l'armée, obtint d'eux la liberté en leur abandonnant toutes les pierreries dont ses vêtemens étaient enrichis, et, prenant la route de la Gétie, il laissa Tamerlan s'avancer paisiblement vers la capitale qui ouvrit ses portes au vainqueur.

Tamerlan, en s'unissant à Mir-Hussein, s'était donné un rival qui gênait toutes ses démarches. Tous deux pouvant également prétendre à la couronne, Tamerlan résolut de la placer sur la tête d'un troisième compétiteur. Il assembla les émirs, leur conseilla d'élire un des descendans de Gengis-kan, et dirigea leur choix sur un prince qui, par piété, s'était retiré du monde et habitait un ermitage aux environs de Samarcande.

Sa réputation de sainteté faisait espérer aux peuples un règne doux et sage, et à Tamerlan d'exercer facilement une grande influence sur un prince pacifique et reconnaissant. Le santon fut donc enlevé tout à coup de sa retraite, et, comme Tamerlan l'avait prévu, il accorda toute sa confiance à celui qui l'avait couronné. Mir-Hussein fut insensiblement éloigné des affaires. Cependant, loin que la mésintelligence éclatât dès lors entre eux, Tamerlan avait soin de lui faire rendre de grands honneurs ; il épousa même la sœur de Mir-Hussein, et l'empire goûta effectivement les douceurs qui devaient résulter du concours des vertus du kan et des talens de ses deux ministres.

Elias avait employé ce tems à faire tous les préparatifs nécessaires à l'invasion du Zagatay. Tamerlan marcha contre lui dès qu'il se fut approché de

là frontière, et lui livra une bataille où d'abord les Gètes furent mis en déroute ; mais au milieu du jour, une tempête effroyable vint séparer les combattans, et chacun se sauva au hasard. Les Gètes gagnèrent les hauteurs, et les Mogols s'enfoncèrent dans un marais où ils passèrent toute la nuit avec beaucoup d'incommodité. Les Gètes s'aperçurent, au lever du soleil, de toute l'infériorité de la situation de leurs ennemis ; ils en profitèrent pour tomber sur eux. Les Mogols ne sortirent de leurs marais que pour prendre la fuite, et les Gètes s'avancèrent jusqu'à Samarcande dont ils entreprirent le siége ; mais la mortalité se mit dans leur armée et ils se retirèrent dans leur patrie.

L'empire du Zagatay commençait à peine à respirer, lorsqu'une passion criminelle renversa de fond en comble sa félicité. Mir-Hussein osa enlever la

femme du kan qu'il voulait épouser lui-même. Le kan irrité voulut faire punir son audace ; mais Mir-Hussein le fit égorger par ses partisans, et fit proclamer un autre prince à sa place. Tamerlan était absent alors, il s'était retiré à Kech depuis sa défaite ; il y apprit avec douleur la mort du kan, et rassembla tous les mécontens autour de lui. Le soin de venger la mort d'un prince dont on révérait la mémoire, offrait à Tamerlan un prétexte spécieux de s'emparer de Samarcande. Le nouvel empereur et Mir-Hussein, sachant bien qu'ils étaient en horreur dans cette ville, craignirent de ne pas s'y trouver en sûreté ; ils se retirèrent dans la Bactriane où Tamerlan les poursuivit. Rendu aux environs de la ville de Balk, capitale de cette province, il entendit parler d'un santon auquel on attribuait le don de prophétie. Tamerlan appréciait déjà tout

l'empire que la superstition exerce sur les hommes ; il résolut de le faire tourner à son avantage. Il fit dire au santon qu'il souhaitait qu'il vînt lui parler. Tamerlan le reçut à l'entrée de sa tente, au milieu de tous les chefs de son armée, et affecta une grande surprise en le voyant arriver un étendard et un tambour à la main. Il les déposa d'un air solennel aux pieds du général : c'était, chez les Tartares, le signe de l'autorité suprême ; et les émirs, entraînés par l'exemple du santon, proclamèrent Tamerlan empereur. Mir-Hussein écrivit à Tamerlan, et lui proposa un rendez-vous dans un défilé où ils pourraient se rendre l'un et l'autre avec un cortége de cent hommes. Tamerlan accepta ; mais se défiant de la sincérité d'Hussein, il choisit pour escorte les plus braves de son armée, et ordonna à un bataillon plus considérable de se tenir à portée de

lui donner du secours s'il en avait besoin. Cette précaution ne fut pas superflue ; à peine était-il entré dans le défilé, qu'il découvrit les embuscades dressées par Mir-Hussein. Au lieu de joindre le perfide, il gravit les hauteurs dont les gens de Hussein s'étaient emparés ; ils furent bientôt réduits à fuir, et Mir-Hussein s'enferma dans les murs de Balk où il fut assiégé. Le kan, qu'il avait avec lui, envoya faire des propositions de paix à Tamerlan : il offrait de lui céder l'empire, n'ayant d'autre ambition désormais que de finir ses jours dans les pratiques d'une austère dévotion. Hussein, qui était de moitié dans cette capitulation, avait demandé une trève de trois jours pour faire mettre bas les armes à ses soldats, mais le troisième jour, il fit une sortie à leur tête : il croyait surprendre Tamerlan. Celui-ci se tenait sur ses gardes et repoussa les troupes de

Mir-Hussein. Il fit manœuvrer les siennes de manière à couper le chemin de la ville à celles de Mir-Hussein qui se réfugia dans l'ancienne Balk, dont les ruines étaient situées à quelque distance de la nouvelle ville. Il s'y cacha soigneusement, mais il fut découvert et conduit à Tamerlan. Ce prince l'accabla de reproches et le fit conduire dans une tente, sans avoir cependant donné l'ordre de lui ôter la vie. Les émirs, présumant qu'ils feraient une action agréable à leur maître en le délivrant de son compétiteur, pénétrèrent dans la tente et l'assassinèrent. Tamerlan affecta un grand regret de sa mort, et néanmoins il n'en fit point punir les auteurs. La ville fut prise. Tamerlan, déployant alors, pour la première fois, la cruauté dont il donna depuis tant d'exemples, fit passer au fil de l'épée les malheureux habitans.

Il reprit ensuite la route de Samarcande où il fut reçu en souverain. Il affermit sa domination en déclarant nulles toutes les dignités et même les propriétés qu'il n'aurait pas confirmées lui-même. Il fit expédier de nouveaux actes, de nouveaux brevets, qu'il signait à la manière des anciens kans tartares qui ne se donnaient pas la peine d'apprendre à lire et à écrire, et qui, trempant leur main toute entière dans un vase rempli d'encre, l'appliquaient ensuite sur le papier.

Tamerlan songea bientôt à agrandir son empire. Gengis-kan, dont il prétendait descendre, était devenu son modèle. Il soumit les rois de Karisme, de Korassan, étendit son pouvoir de la mer Caspienne aux frontières de l'Indostan, et résolut d'entrer en Perse. Cette vaste province, autrefois sous l'autorité des descendans de Mangou et

d'Holagou, était alors divisée en plusieurs petites souverainetés particulières, dans lesquelles les émirs s'étaient rendus indépendans. Le plus puissant de tous, à l'époque de l'avénement de Tamerlan au trône, s'appelait Schah Segah. Il avait fait alliance avec ce prince et avait, en mourant, remis son fils Elabedin sous sa tutelle. Tamerlan respecta les états de son pupille, mais il résolut de soumettre le reste de la Perse. Comme il était en marche, il reçut les plaintes des pélerins de la Mecque qui avaient été pillés par les habitans du Lorestan ou Cusistan, au midi de la mer Caspienne. Il résolut d'en tirer une vengeance exemplaire. Il se détourna de sa route, et, à la tête de quelques bataillons, entra dans un désert qui sépare la Tartarie de Lorestan. Ce désert, vaste et stérile, ressemble à une grande mer de sable; aucune route ne s'y trouve

frayée, et l'on ne s'y dirige que d'après la situation des astres. A l'extrémité du désert se présente la montagne de Lor, qui donne son nom à la contrée ; elle s'élève comme un amphitéâtre chargé de cyprès, de platanes et entrecoupé de ruisseaux. L'armée, après avoir gravi sur les côtés de la montagne, se trouva en face de la forteresse. Elle était située sur un roc escarpé, percé tout à l'entour de grottes obscures qui communiquaient de l'une à l'autre et à la forteresse par des galeries tortueuses : en sorte que l'intérieur de ce rocher formait un véritable labyrinthe. Ces grottes servaient à la défense de la place. On y posait des sentinelles, on y formait des embuscades, et Tamerlan soutint un combat fort meurtrier contre les troupes placées dans cet endroit. Elles en connaissaient les détours, et tandis que celles de Tamerlan s'égaraient à leur

poursuite, elles reparaissaient tout-à-coup du côté où on les attendait le moins. Cependant, les Tartares réussirent à les chasser de ces cavernes, mais ils n'osèrent essayer de se rendre dans la forteresse par ces routes souterraines. Il n'y avait au-dehors, pour y monter, qu'un sentier très-étroit et défendu par des milliers d'hommes. — Amis, dit Tamerlan à ses soldats, reposons-nous, et ce soir nous apprendrons à ces Barbares que, quand il s'agit de vaincre, les Tartares peuvent trouver même des ailes. En effet, à l'entrée de la nuit, au lieu de chercher à monter par le sentier que gardaient les Lorestans, ils mirent le sabre aux dents et entreprirent de franchir les pointes du rocher. Un grand nombre roulèrent dans les précipices; le reste, après d'incroyables efforts, parvint à la citadelle avant le lever du soleil. Toute la garnison était endormie.

Les Tartares égorgèrent les assiégés, et les troupes placées sur la pente du sentier mirent bas les armes. Le prince de Lor fut massacré, la forteresse rasée, et ceux des Lorestans qui échappèrent à la furie des vainqueurs, furent emmenés en esclavage. Le succès de cette guerre sainte ( c'est ainsi qu'on la qualifia ) couvrit Tamerlan de gloire aux yeux de ses sujets. Il se rendit ensuite vers l'ancienne Médie, qui était au pouvoir du sultan de Bagdad l'un des descendans d'Holagou, Ce sultan n'osa défendre cette province qui tomba, ainsi que l'ancienne ville de Tauris, au pouvoir du kan, La chaleur du climat, à laquelle les Mogols n'étaient point encore accoutumés, les obligea d'y séjourner tout l'été. Tamerlan. se rendit ensuite sur les bords de l'Araxe, passa le fleuve sur un pont bâti par Auguste, le pre-

mier empereur romain, et entra dans la Géorgie.

Ce pays avait fait partie de l'empire grec, et était encore gouverné par un prince de cette nation qui professait la religion chrétienne. Tamerlan, arrivé au pied des murs de Téflis, la capitale, fit sommer ce prince de lui remettre la place et d'embrasser, avec tous ses sujets, la foi mahométane, sous peine, s'il ne se soumettait à ces conditions, d'être passé avec eux au fil de l'épée. Hypocrate, c'était le nom du prince de Géorgie, répondit qu'il ne trahirait ni sa religion ni son devoir, et défendrait son peuple jusqu'au dernier soupir. Le siége se fit dans toutes les règles. Les Géorgiens déconcertaient souvent les mesures des Tartares par leurs sorties. Tamerlan eut recours à un expédient singulier. Il fit creuser des pommes de pin, les fit

remplir de soufre et d'étoupe. On y mettait le feu par le moyen d'une mèche, et on les lançait dans la ville dont les maisons n'étaient que de bois. Le feu y prit plusieurs fois. Tamerlan profita d'un jour où l'incendie s'était déclaré avec tant de violence qu'il occupait tous les habitans, et escalada les murailles. Les Géorgiens, au nombre de cinquante mille, périrent dans cette occasion entre le fer et la flamme; le reste de la Géorgie se soumit sans résistance. De retour en Perse, Tamerlan fit inviter Elabedin, son pupille, à venir le voir. Le jeune sultan, mal conseillé, eut l'extravagance de refuser cette invitation et de faire emprisonner l'envoyé de Tamerlan. Peut-être ce dernier avait-il grande envie de dépouiller son pupille, mais sans doute il ne l'aurait pas osé s'il ne lui avait fourni un prétexte à cet égard. La conquête du Farsistan fut à l'instant ré-

solue. Il s'avança vers Erivan qui se soumit à son arrivée, et il se trouva bientôt en présence d'Ispahan. Cette ville n'était pas alors la capitale du Farsistan, Elabedin faisait sa résidence à Schiras; mais un émir, oncle du sultan, commandait dans cette place qui contenait plus de huit cent mille hommes. Ne se croyant pas cependant en état de la défendre, il alla trouver Tamerlan, lui rendit hommage et implora sa clémence en faveur des malheureux qu'il commandait. Le kan, charmé de se rendre maître, sans aucun effort, d'une ville si importante, accabla l'émir de caresses et entra dans Ispahan en triomphe, mais il n'y séjourna pas; il revint dans son camp, d'où il donna ordre aux habitans de lui fournir une somme considérable pour dédommager ses soldats du pillage qui leur avait été promis. Ils y consentirent. Malheureu-

sement, ayant été insultés par les commissaires nommés pour recevoir le paiement de cette taxe, la querelle s'échauffa. La colère aveugla les habitans au point de leur faire massacrer tous les Tartares qui se trouvaient dans la ville. Ils avaient manqué de courage pour se défendre honorablement, et ils donnèrent alors une preuve de témérité et de barbarie. Le bruit en fut porté jusqu'au camp de Tamerlan ; il marcha en fureur contre la ville qui ferma ses portes ; mais elle fut prise d'assaut, et Tamerlan, déployant à son tour une férocité presque inouie, désigna à chacun de ses soldats le nombre de têtes qu'il devait lui rapporter. Les soldats, une fois refroidis, trouvèrent eux-mêmes cet ordre si cruel que, pour se dispenser d'égorger des malheureux sans défense, ils allèrent dérober des têtes déjà coupées, comme s'ils venaient de les trancher. Tamerlan,

pour mettre obstacle à cette ruse, imagina de faire élever des tours, des pyramides avec ces têtes, et il périt de cette manière plus de deux cent mille hommes. Cette horrible nouvelle imprima tant de terreur qu'Elabedin s'éloigna de Schiras et se retira dans la partie la plus reculée de ses états. Il n'aurait pas échappé néanmoins à la vengeance de Tamerlan, si celui-ci n'eût été rappelé à Samarcande par des raisons importantes dont je vais vous faire part.

Au commencement du règne de Tamerlan, l'empire des Gètes avait passé du jeune Elias à deux concurrens nommés Ourous-kan et Tolkamik. Ce dernier, ayant été vaincu, était venu se réfugier auprès de Tamerlan, qui avait levé des troupes en sa faveur et avait passé l'Iaxarte pour combattre Ourous-kan ; mais les vents froids et impétueux qui sont communs dans le nord de la

Tartarie, ayant soufflé avec violence au moment de la bataille, la terre fut couverte de neige ; le ciel devint si obscur que l'on pouvait à peine distinguer les objets, et les animaux périrent suffoqués. L'on décampa de part et d'autre, et peu après l'on apprit la mort d'Ourous-kan. Les Gètes vinrent à la cour de Tamerlan redemander Tolkamik qui partit comblé des bienfaits de l'empereur. Mais lorsqu'il avait su que ce prince était au fond de la Perse, l'ingrat Tolkamik avait cru le moment favorable pour faire revivre les prétentions de ces prédécesseurs sur le Zagatay. Il était venu mettre le siége devant Bokora. Tamerlan retourna précipitamment en Tartarie où sa présence suffit pour déterminer Tolkamik à se retirer, et Tolkamik, se repentant de son ingratitude ou peut-être seulement de son imprudence, dépêcha vers lui une ambassade

pour l'engager à oublier ses torts et lui promettre à l'avenir une fidélité éternelle. Tamerlan répondit qu'il n'avait besoin ni de l'amitié, ni de l'alliance d'un perfide ; il continua sa marche. Tolkamik s'étant retiré au-delà du grand désert ; Tamerlan le poursuivit durant six mois. Tolkamik attira les Mogols, de cette manière, dans un pays si septentrional que les rayons du soleil ne disparaissaient point de dessus la terre, et qu'ils se trouvèrent fort embarrassés pour savoir dans quel moment ils devaient faire la prière du soir.

Enfin, dans l'année 1391, Tamerlan joignit Tolkamik ; chacune des deux armées était forte à peu près de trois cent mille hommes. Avant de livrer bataille, Tamerlan fit venir, à la vue de ses troupes, le santon qui le premier lui avait rendu hommage comme à son empereur. Je vous ai déjà dit qu'il passait

pour prophète parmi les Musulmans. Dans ce moment il semblait agité de cette même fureur divine dont les prêtres du paganisme feignaient d'être saisis lorsqu'ils rendaient des oracles ; il récitait avec volubilité des passages du koran. Tout-à-coup se retournant vers Tamerlan d'un air inspiré : — « Vas où tu voudras, s'écria-t-il, tu seras toujours victorieux. » Au même instant les instrumens guerriers sonnèrent la charge de toutes parts, et les troupes mogoles se précipitèrent vers l'ennemi. Elles en étaient séparées par un terrein montueux et glissant : en voulant le franchir, les premiers rangs se trouvèrent rompus et les Gètes profitèrent de leur désordre. Malgré la prédiction du santon, l'avant-garde se trouvait en danger si Tamerlan n'eût envoyé promptement un autre corps à son secours. Les Usbeks et les Calmouks, renommés par leur haute

stature et leur figure épouvantable, firent un carnage horrible des Sibériens, des Ostiakes et des Tunguses, qui se trouvaient en grand nombre dans l'armée de Tolkamik. Ces peuples, nés dans un climat rigoureux, étaient naturellement plus faibles et moins aguerris. Tamerlan cherchait partout Tolkamik; il voulait le combattre en personne. Ils se reconnurent enfin à leur armure éclatante, aux panaches magnifiques dont leurs casques étaient ombragés. Mais dès les premiers coups qu'ils se portèrent ils furent séparés par un gros de soldats, et ils ne purent parvenir à se rejôindre. Le bruit se répandit ensuite que Tolkamik avait été fait prisonnier. Cette idée ôta tout courage à ses troupes; elles furent mises bientôt en déroute. En vain courait-il lui-même de tous côtés pour se faire voir à elles et les rallier, ses efforts furent inutiles. Tol-

kamik, grièvement blessé, fut obligé de prendre la fuite, et Tamerlan, demeuré maître du champ de bataille, alla passer la nuit dans le camp même des ennemis. On lui amenait à chaque instant des bandes de prisonniers, mais il demandait toujours Tolkamik; c'était lui qu'il désirait voir en sa puissance. Pendant ce tems le malheureux empereur, surpris par l'obscurité, accablé de souffrances, avait été contraint à descendre de cheval et à s'asseoir au pied d'un arbre, avec deux écuyers qui l'accompagnaient. La soif le tourmentait autant que sa blessure. Un de ses écuyers ayant été à la découverte, trouva une petite cabane au fond de la forêt, où résidait une pauvre famille. Il ramena avec lui deux jeunes gens qui construisirent à la hâte un brancard, y placèrent l'empereur et le portèrent à la cabane où l'on pansa ses plaies, et ce secours lui sauva

la vie. On craignait qu'il ne fût découvert ; on entendait courir de tous côtés des cavaliers qui, à la faveur du crépuscule, cherchaient à ramasser les fuyards. Tolkamik ne pouvait espérer de sûreté qu'en se transportant à trente lieues plus loin, au-delà du Volga. On le conduisit le lendemain au bord du fleuve et on le plaça sur un radeau. Un quart-d'heure après on vit arriver les Mogols ; mais avant qu'ils eussent entrepris de traverser le fleuve, Tolkamik était sauvé. Tamerlan, voyant que son ennemi lui était échappé, protesta qu'il ne retournerait point dans ses états qu'il ne fût en son pouvoir. Il partagea son armée en plusieurs corps, il les envoya de tous côtés chercher Tolkamik et soumettre la Sibérie. Ils pénétrèrent jusqu'au bord de la mer Glaciale, rapportèrent avec eux un butin considérable en fourrures, mais ils ne découvrirent point Tolkamik. Ta-

merlan descendit alors vers la Russie, proprement dite. On lui avait donné avis que l'empereur était caché dans les îles du Boristhène. C'était la patrie d'une tribu de Cosaques nommés Zaporouskis. Ils y vivaient, au nombre de quarante mille, au milieu d'une forêt de roseaux, dans un terrein peu avantageux pour la culture, mais qui formait une retraite presque inabordable. Ils opposèrent aux recherches de Tamerlan une résistance qui lui persuada mieux encore que ces lieux servaient de refuge à Tolkamik; il croyait pouvoir aisément les exterminer; mais après avoir lancé leurs traits ils se glissèrent dans les roseaux et s'y cachèrent. On n'osait les y poursuivre, ne connaissant point les détours de ce labyrinthe. Le Mogol ordonna qu'on mît le feu aux roseaux, et en peu de tems l'embrâsement fut général. Les Cosaques, chassés de leurs repaires,

furent obligés de se rendre. On apprit d'eux positivement que Tolkamik n'était point dans ces îles. Tamerlan, renonçant à l'espoir de s'emparer de lui, se dirigea vers Astracan.

Cette ville était l'entrepôt du commerce de l'Inde, de la Perse et de la Russie. Autrefois capitale des Nogaïs, elle avait été envahie par les Gètes, et le jeune Mamoud, descendant des princes Nogaïs, avait été élevé à la cour de Tolkamik qui avait commis l'imprudence de le nommer gouverneur de cette même ville où il aurait dû régner. Mamoud, à l'approche de Tamerlan, forma le même espoir que Tamerlan avait conçu lors de l'arrivée du kan, père d'Elias, dans le Zagatay. Il alla trouver l'empereur, il lui rendit hommage, et Tamerlan promit de lui rendre la couronne de ses ancêtres; mais il était secrètement irrité contre les Nogaïs qui avaient fait

souvent des courses sur le Zagatay, et, en conséquence, il eut la cruauté et la perfidie, lorsque la ville lui eut ouvert ses portes, de faire faire main-basse sur les habitans; il mit leurs maisons au pillage et, sur quelques réclamations du malheureux Mamoud, il le fit noyer sous les glaces du Volga.

ALPHONSE. Oh! quelle mauvaise foi!

M.me DE JONCHÈRE. Ainsi, mon enfant, le plus sûr et le plus sage est de remplir fidèlement la tâche dont on s'est chargé. Mamoud avait reconnu le pouvoir du kan, il avait reçu de lui l'administration de la ville, il aurait mieux fait, pour sa gloire et pour son intérêt, de la défendre de bonne foi.

CAROLINE. Mais qu'était devenu le malheureux Tolkamik?

ALPHONSE. Qu'importe! c'était un ingrat.

CAROLINE. Il se repentait, j'en suis sûre.

M.me DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant, il s'était repenti, et ce fut dans les murs désolés d'Astracan que Tamerlan reçut la nouvelle de sa mort : il avait succombé aux suites de sa blessure et de sa douleur. Comme il n'avait point d'enfans, il fit approcher de son lit son plus proche parent, qui s'appelait Timour, il lui remit son anneau royal et lui recommanda de faire la paix avec Tamerlan, à telle condition que ce pût être, et de garder mieux qu'il n'avait fait lui-même la foi des traités. Timour dépêcha vers Tamerlan pour lui donner avis de ces événemens et lui demander effectivement la paix. Tamerlan lui fit répondre de manière à lui faire entendre qu'il ne souffrirait point qu'il succédât à Tolkamik, mais en lui promettant sa bienveillance, et en l'invitant à venir le trouver à Samarcande : il y retournait dans le dessein de se faire cou-

ronner lui-même empereur de tout l'orient.

Il était d'usage, en Tartarie, qu'au retour d'une expédition glorieuse, le kan donnât une fête à ses sujets. Celle que Tamerlan fit célébrer à son retour, surpassa en magnificence tout ce que cette nation avait vu jusqu'alors. Il fit former dans une plaine, aux portes de Samarcande, une enceinte de drap d'or, qui avait plus d'une lieue de tour. Cette enceinte était occupée par des tentes de diverses couleurs, au milieu desquelles s'élevait un palais peint à la manière des Chinois, avec des colonnes revêtues de lanees d'or et d'argent. Tamerlan, assis sur un trône orné de pierreries, y reçut l'hommage des princes et des émirs, qui venaient l'un après l'autre répandre de la poudre d'or sur sa tête. On fit ensuite défiler devant lui les dépouilles les plus précieuses de la Perse et

de la Sibérie ; on servit enfin des repas splendides. La fête dura huit jours, et fut terminée par de riches présens qu'il distribua à toutes les personnes de sa cour. Tamerlan semblait alors au faîte de son bonheur et de sa gloire, et ce fut à peu près à la même époque qu'un horrible complot, en le privant d'un fils, empoisonna pour jamais ses jours.

CAROLINE. Un complot ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui. Tamerlan, conformément à la loi de Mahomet, avait plusieurs femmes. La plus âgée, nommée Zéraï, était la mère d'Omar, fils aîné de l'empereur, qui devait naturellement hériter de sa puissance ; mais la plus jeune, appelée Saheb, était celle qu'il aimait davantage, et elle avait aussi un fils qu'elle aurait désiré voir régner. Pour y parvenir, elle résolut de se débarrasser d'Omar. Ce prince, avant la guerre de Perse, avait épousé une

sœur d'Elabedin. Touché de la situation de son beau-frère, il entretenait avec lui une secrète correspondance : elle n'avait pour objet que de prendre des mesures et de saisir les occasions favorables pour fléchir Tamerlan en faveur du sultan. Acbouga, l'un des esclaves et le confident de Saheb, découvrit cette correspondance et lui fit concevoir tout le parti qu'elle pouvait en tirer. Il se lia, par ses ordres, avec Tacfar, secrétaire du prince, et le détermina à renfermer un paquet de poison dans une cassette qui contenait les papiers d'Omar, et dont ce prince lui confiait quelquefois la clef. Tacfar ensuite alla se jeter aux pieds de l'empereur, et lui déclara que son fils avait formé le dessein de l'empoisonner, pour servir la vengeance d'Elabedin et s'emparer de la couronne. Tamerlan resta frappé de cette déclaration comme d'un

coup de foudre. Il fit signe à l'esclave de se retirer, sans avoir la force de lui répondre. Il était encore dans cet état cruel, lorsque le grand-visir vint lui faire part qu'il avait découvert un message secret d'Elabedin au prince Omar. Cette circonstance, qui semblait venir à l'appui de la déclaration de Tacfar, acheva de bouleverser les sens du malheureux père. Il fit part au visir de ce qu'il venait d'apprendre, et celui-ci, quoique très-alarmé, eut peine à y ajouter foi; le caractère du jeune prince démentait à ses yeux cette accusation. Tamerlan avait besoin de consolation; il en alla chercher imprudemment auprès de Saheb elle-même. Elle affecta la plus grande surprise, fondit en larmes, et chercha artificieusement à justifier son beau-fils, de manière à ajouter encore à la conviction et à l'indignation de l'empereur. Le lendemain, au point

du jour, il convoqua le conseil des émirs. Il y parut en robe rouge; c'était un vêtement de sinistre présage, et que les empereurs mogols ne prenaient qu'au moment d'une exécution sanglante. D'une voix terrible, il annonça aux émirs que ses jours étaient en danger, qu'il allait leur montrer le coupable; et au même instant il fit paraître son fils chargé de fers. Cet aspect fit frémir tous les assistans. Omar était adoré; il réunissait à tous les talens de son père une humeur aussi douce que la sienne était féroce. Le voilà, s'écria Tamerlan, celui qui m'a voulu ravir la couronne et la vie! Omar prit la parole d'un ton soumis; il conjura son père de se rappeler tous les traits de sa conduite passée, de chercher s'il avait jamais rien fait qui prouvât qu'il fût capable d'un projet aussi noir, et protesta qu'il donnerait volontiers ses jours

pour prolonger les siens. Tamerlan crut le confondre en lui parlant d'Elabedin. Omar convint qu'il entretenait une correspondance avec lui, mais il nia qu'elle eût rien de criminel. Tamerlan fit paraître Tacfar qui, se jetant à genoux, soutint sa déclaration avec fermeté, et ajouta qu'en cherchant dans la cassette de son maître, on y trouverait le poison. Le prince s'écria qu'on aurait pu lui ôter la vie sans lui ôter l'honneur. La cassette ayant été apportée, le poison qu'on y trouva sembla une preuve irrécusable de son crime; et, malgré les instances du visir et des émirs qui ne pouvaient encore y croire, Tamerlan fit trancher la tête à son fils.

CAROLINE. Ah! malheureux Omar!

ALPHONSE. Infâme Saheb! infâme Tacfar!

M.me DE JONCHÈRE. Rassure-toi, mon fils; ils périront victimes de leur perfi-

die ; ils périront plus malheureux encore que le jeune prince, que le sentiment de son innocence consolait même sur l'échafaud. Zéraï, au désespoir, reconnut les coups de sa rivale ; elle l'accusa plusieurs fois, mais en vain. Saheb, trop convaincue que Tamerlan ne lui pardonnerait jamais la perte d'un fils si regrettable, fut effrayée bientôt de son propre crime, elle craignit que le remords ne vînt à s'emparer quelque jour du cœur de Tacfar et elle convint avec Acbouga que le plus sûr était de s'en défaire. Acbouga l'empoisonna, mais le poison n'ayant pas fait un effet aussi prompt que Saheb s'en était flattée, Tacfar soupçonna sur-le-champ l'auteur de sa perte. Avant d'expirer, il eut le tems de préparer sa vangeance, en adressant à l'empereur un écrit qui contenait le récit exact de tout ce qui s'était passé. Que devint Tamerlan à cette lecture ! La

rage la plus violente s'empara de son cœur ; il fit écorcher Achouga et fit brûler vive la sultane. Le plus touchant hommage qu'il pût rendre aux mânes de son malheureux fils, était d'améliorer le sort d'Elabedin, son ami, et la cause innocente de tous ses maux. Ce prince était alors infiniment à plaindre : Schamanzour, l'un de ses parens, lui avait fait crever les yeux pour s'emparer de ses états, et l'avait confiné dans la citadelle de Calasefid, située au sommet d'une montagne. Tamerlan marcha vers cette forteresse qui passait pour imprenable ; mais la conquête de Lor avait appris aux Tartares à ne rien considérer comme au-dessus de leurs efforts. Ils s'emparèrent effectivement de Calasefid, et Tamerlan, faisant asseoir Elabedin à ses côtés, lui jura qu'il serait complètement vengé. Il alla livrer à Schamanzour une bataille où ce

dernier perdit la vie. Tamerlan fit égorger toute la famille de ce rebelle, et comme la situation d'Elabedin ne lui permettait plus de régner, il donna l'investiture de ses états à Mirancha, alors l'aîné des fils de Tamerlan.

CAROLINE. Ah! si je pouvais aimer Tamerlan, ce serait pour avoir secouru le pauvre Elabedin à cause de son fils.

M.me DE JONCHÈRE. Il avait autrefois médité la conquête de Bagdad. Vous savez que l'irruption imprévue de Tolkamik dans ses états y avait mis obstacle. Il marcha vers cette ville, où Ahmed Gélaïr régnait alors. Ne se croyant pas en état de se défendre, il passa le Tygre et abandonna Bagdad où Tamerlan mit tout au pillage, tandis que, par ses ordres, l'on poursuivait Ahmed; mais les efforts qu'on fit pour le joindre ayant été inutiles, Tamerlan retourna à Samarcande où nous le laisserons jusqu'à nouvel ordre.

---

ALPHONSE. MAMAN, n'aviez-vous pas encore quelque chose à nous dire au sujet de l'air?

M.me DE JONCHÈRE. Je voulais vous parler des courans d'air. Ils sont produits par toutes les variations que le froid, la chaleur, les nuées, le tonnerre font subir à l'atmosphère. Il y en a qui sont permanens et qui sont formés par les angles des montagnes; ainsi une montagne, dans un certain canton de l'Italie, fait régner quatre vents différens.

CAROLINE. Comment donc?

M.me DE JONCHÈRE. Je mets, pendant l'hiver, un paravent dans ma chambre: n'avez-vous pas remarqué que j'ai soin d'incliner la dernière feuille du paravent vers le fond de l'appartement, afin

que le courant d'air qui se forme à son extrémité ne se dirige pas sur moi ? Portez-y la main, vous verrez que l'air souffle réellement dans cet endroit, tandis qu'il est calme dans le reste de l'atmosphère de ma chambre, et qu'il souffle dans le sens où j'ai incliné le paravent. Eh bien! chaque angle aigu d'une montagne peut produire un courant d'air semblable à celui que produit l'extrémité du paravent.

CAROLINE. Ah! je conçois.

M.me DE JONCHÈRE. La violence des vents, quelquefois effrayante, a cependant aussi quelquefois des effets salutaires. Elle dissipe la contagion en renouvelant l'atmosphère d'une ville ou d'une maison autour de laquelle des miasmes c'est-à-dire des vapeurs malfaisantes, se sont amassés. Il arrive souvent que les courans d'air ne sont pas les mêmes dans la partie supérieure

de l'atmosphère qu'à la surface du globe, en sorte que les girouettes et les nuages peuvent se trouver en contradiction.

ALPHONSE. ah ! c'est singulier !

M.me DE JONCHÈRE. Dans une chambre, cette opposition a presque toujours lieu et principalement durant l'hiver. L'air le plus léger s'élève vers le plafond, le plus lourd se précipite sur le plancher, et tous deux se meuvent en sens contraire. On peut s'en assurer en portant une lumière à des hauteurs différentes ; on voit la flamme s'incliner d'abord dans un sens, ensuite dans un autre : entre ces deux courans se trouve un espace où la flamme reste immobile. Aussi les noirs, que le besoin et l'expérience ont instruit à cet égard, lorsqu'ils ont une lumière à porter d'une pièce dans une autre, l'élèvent au-dessus de leur tête pour rencontrer un espace intermédiaire où ils ne craignent

point qu'elle s'éteigne. Cette précaution est nécessaire dans les pays chauds, où les portes et les fenêtres restant ouvertes toute la soirée, les lumières s'éteindraient aussitôt qu'on les aurait retirées pour les transporter, des verrines ou bocaux où elles sont tenues à l'abri du vent.

L'air inférieur a presque toujours des propriétés malfaisantes. Dans les champs, il est emprégné des exhalaisons de la terre; dans une chambre, il l'est de l'acide carbonique produit par notre respiration, et qui, beaucoup plus pesant que le reste, se précipite à nos pieds; en sorte que c'est toujours par le bas que l'atmosphère d'un appartement commence à se vicier, et qu'il est fort malsain de coucher habituellement sur le parquet.

CAROLINE. Comment, ma tante, de l'acide carbonique produit par notre respiration!

M.me DE JONCHÈRE. Je t'ai dit que l'acide carbonique était produit par le charbon embrâsé, par la fermentation qui s'opère dans les cuves de bierre et de vendange, enfin par la craie que l'on arrose d'acide vitriolique, et il s'appelle alors acide crayeux. Mais l'air atmosphérique que nous respirons et qui est composé, comme vous le savez, d'oxygène et d'azote, se métamorphose dans nos poumons, et quand il en sort il est absolument semblable à la vapeur qui s'exhale du charbon. L'acide carbonique pur est une vapeur mortelle, et c'est cette métamorphose de l'air dans nos poumons qui rend une chambre si malsaine, lorsqu'on n'a pas le soin d'y renouveler l'air fréquemment. S'il était possible de la fermer assez exactement pour que l'air extérieur ne pût s'y introduire ni par la cheminée, ni par la porte, ni par les fentes des fenêtres, on

finirait par s'y trouver suffoqué. Je vous ai parlé plusieurs fois de ce vaisseau où l'on ne pouvait presque point renouveler l'air de l'entrepont, et où nous avions tant à souffrir. Lorsque nous avons respiré, la même quantité d'air, transformée en acide carbonique, se répand ensuite dans l'atmosphère. Il est aisé de comprendre comment l'air se trouve promptement corrompu dans une pièce où beaucoup de personnes sont rassemblées. L'effet est plus prompt encore lorsqu'on y allume des flambeaux qui aident à la consommation de l'oxygène ; en sorte qu'il ne reste bientôt plus dans l'atmosphère que de l'acide carbonique et de l'azote à respirer. Voilà pourquoi l'on doit éviter d'envelopper son lit de rideaux épais et de faire usage de lampes de nuit. Celles-ci sont doublement funestes, car elles consument l'oxygène et produisent à la place une fumée épaisse,

qui deviendrait mortelle si l'on était contraint à la respirer sans mélange. On a calculé que, si les vents ne dissipaient les exhalaisons putrides qui résultent de la respiration et de la transpiration des hommes, trois cents personnes, distribuées sur un arpent de terre, produiraient, dans l'espace d'un mois, une atmosphère de soixante-dix pieds de hauteur qui occasionnerait indubitablement la peste.

CAROLINE. Ah ! ma tante ! Il y a quelque chose de mortifiant dans ce détail.

M.^me DE JONCHÈRE. Il y a quelque chose d'utile à le connaître, parce qu'on évite bien des inconvéniens en prenant de légères précautions. Par exemple, vous savez que je ne laisse jamais une seule pièce du vieux Château, même de celles qui sont inhabitées, sans être aérée au moins une fois tous les huit

jours. Les objets qui se trouvent renfermés subissent toujours une fermentation, une décomposition, qui peuvent altérer l'air autour d'eux. On cite l'exemple de plusieurs personnes suffoquées par l'ouverture de greniers, de caves, et même de coffres qui étaient demeurés fermés pendant long-tems.

ALPHONSE. Voilà donc, maman, pourquoi vous nous défendez d'aller voir bouillonner les cuves de vendange, quoique ce soit si divertissant ?

M.me DE JONCHÈRE. Sans doute. La preuve qu'il s'en dégage un gaz acide, c'est que, si vous exposez au bord de la cuve du papier bleu, ou des étoffes, des fleurs mêmes de cette couleur, vous les verrez devenir d'un beau violet, bien entendu que la couleur bleue serait due à une composition végétale ; si c'était une teinture minérale, la métamorphose n'aurait pas lieu. Ce changement du

bleu en violet est occasionné par tous les acides.

CAROLINE. Ah ! que cela serait singulier ! Quel dommage de ne pouvoir pas l'essayer !

M.me DE JONCHÈRE. Je vous le permettrai, seulement en ma présence, et en vous servant d'une longue perche pour atteindre au bord de la cuve.

ALPHONSE. Maman, comment sait-on que cet air est acide ? on ne s'est pas avisé d'en avaler.

M.me DE JONCHÈRE. Pas à de fortes doses, assurément ; mais on fait un grand usage des eaux minérales qui en contiennent presque toutes. On s'en aperçoit à leur goût acidulé.

CAROLINE. Mais, vous disiez qu'il était mortel ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, à respirer ; mais il possède des propriété précieuses qui se développent intérieurement.

ALPHONSE. Quelles sont donc ces propiétés ?

M.me DE JONCHÈRE. Ne sais-tu pas que les meilleures fontaines à filtrer sont remplies de poussier de charbon ; et que l'eau la plus infecte, en traversant ce poussier, devient l'eau la plus limpide et la plus pure ? Si, au lieu de papier bleu, tu mettais au bord de la cuve des chairs flétries, ou même déjà corrompues, tu les verrais reprendre une couleur fraîche et vermeille. C'est l'effet que le charbon produit quand on le met bouillir avec de la viande un peu gâtée. L'acide carbonique, dont les eaux minérales sont imprégnées, contribue à purifier le sang et à dissiper l'engorgement des humeurs.

CAROLINE. Ces sources rencontrent donc l'acide carbonique dans la terre ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, elles le rencontrent dans des cavités où il se forme

en abondance. Il est connu sous le nom de mofettes ou vapeurs méphitiques dans les mines ou autres habitations souterraines. Il y a cependant des mofettes de diverses espèces ; il y en a composées d'air inflammable et qui s'embrâsent aux flambeaux des mineurs ; toutes causent à ces malheureux des convulsions, des défaillances ; quelquefois la mort, lorsqu'ils les respirent. Il y a près de Naples une grotte, appelée la Grotte des Chiens, parce que ce sont des chiens que l'on soumet ordinairement à cette cruelle expérience. Cette grotte a huit pieds de hauteur ; la vapeur s'exhale constamment du sol, mais ne s'élève pas à la moitié de la grotte, en sorte qu'un homme qui se tient debout ne risque point d'en être incommodé. Le pauvre animal qu'on y retient par force est saisi de convulsions ; d'évanouissemens, et bientôt il meurt d'une sorte d'apoplexie.

Le meilleur remède pour ceux que l'on retire de la grotte avant qu'ils soient entièrement suffoqués, est de les jeter dans l'eau froide. Une lumière plongée dans cette vapeur s'y éteint aussitôt, et un pistolet ne peut y faire feu. Voilà pourquoi je vous empêche assez souvent de vous enfoncer dans les cavités de nos montagnes, lorsque je n'ai point la certitude qu'elles aient été déjà visitées. Je crains qu'il ne s'y dégage quelque vapeur méphitique dont je ne me soucie point que vous fassiez l'essai.

Il est une autre espèce de fluide aériforme qui mérite votre attention, et dont je viens de vous dire un mot, c'est le gaz inflammable ou gaz hydrogène. Le premier nom lui a été donné parce qu'il a la propriété de s'enflammer, et le second parce qu'on a découvert qu'il entrait pour beaucoup dans la compo-

sition de l'eau; et qu'*hydro* en grec signifie *eau*.

CAROLINE. Comment, cet air peut s'embrâser?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant. Ce gaz flotte ordinairement à la surface des lieux marécageux, des plantes moisies, des cadavres, des égoûts; en sorte qu'en approchant d'eux une lumière, il peut en résulter un grand embrâsement. Cependant, il ne peut avoir lieu sans le concours de l'air atmosphérique ou de l'oxigène, les seuls, vous le savez, qui soient favorables à la combustion. Dans un vase rempli d'air inflammable, dont on aura approché une lumière, on verra rouler une flamme bleuâtre, seulement à sa surface. Si l'on enfonce la bougie dans le vase, elle s'y éteint; mais elle se rallume précipitamment quand on la ramène à cette surface qui se

trouve frappée de l'air atmosphérique. Lorsque cette surface est très-étendue, le gaz fait une forte explosion en s'embrâsant ; mais il brûle à petit feu et sans bruit quand il ne touche que par une petite partie à l'air atmosphérique. Cet air produit, comme je vous l'ai dit, des mofettes dans les grottes et dans les mines, mais ce qui le rend plus dangereux encore, c'est qu'il s'embrâse souvent spontanément, c'est-à-dire naturellement et tout d'un coup. Voilà pourquoi vous me voyez recommander si souvent à Lapierre de ne point serrer le foin quand il est encore humide : il pourrait alors produire de l'air inflammable et s'embrâser. Il en est de même du grain, des étoffes grasses. Quelquefois ces vapeurs brillent sans éprouver une combustion assez vive pour communiquer de la chaleur ; ce sont alors des feux follets, tels qu'on en voit voltiger sou-

vent dans les cimetières, sur la mer ou sur le bord des fossés remplis d'eau stagnante. Ils sont semblables au phosphore, effrayent quand on les aperçoit de loin; et comme ils changent souvent de place, étant poussés par le souffle des vents, les gens superstitieux et ignorans ne manquent pas de les prendre pour des esprits, revêtus de cette forme lumineuse. Quand on les saisit, on ne se brûle point, on trouve que ce sont des vapeurs grasses et épaisses qui sont devenues phosphoriques.

CAROLINE. Ah! effectivement, j'ai entendu parler à Mariette des esprits follets: et c'est de l'air inflammable!

M.^me DE JONCIÈRE. Cet air est mortel à respirer pour la plupart des animaux; cependant, les grenouilles et les amphibies y vivent assez long-tems, même sans aucun mélange d'air atmosphérique. On attribue naturellement cette faculté

à l'habitude qu'ils en contractent en habitant les marais. Cet air est aussi très-favorable à la végétation des plantes. Enfin, c'est le plus léger des aériformes, et par cette raison il est employé pour fabriquer les ballons aérostatiques.

THÉOPHILE. Ah! les ballons. Que je voudrais en voir!

M.me DE JONCHÈRE. Les premières expériences dans ce genre ont été faites par le moyen de l'air dilaté, devenu conséquemment plus léger. On a construit des ballons ouverts par le bas et sous lesquels on entretenait du feu qui maintenait la dilatation de l'air; mais l'air inflammable, exigeant moins de soin et d'appareil, a prévalu. Le ballon s'élève jusqu'à ce qu'il soit parvenu à quelque couche de l'atmosphère où l'air se trouve aussi léger qu'il l'est lui-même, car la densité de l'air va toujours en diminuant à mesure que l'on s'éloigne de

la terre. Le ballon devient alors le jouet des vents, et pourrait finir par être la victime de quelque météore.

THÉOPHILE. Maman, qu'est-ce que c'est déjà qu'un météore ?

M.me DE JONCHÈRE. Les nuées, le tonnerre, la pluie, la neige, la grêle, les globes de feu qui parcourent les airs, sont des météores. On trouve de l'air inflammable dans tous les objets susceptibles de combustion, non-seulement dans les plantes, dans la graisse des animaux, dans les excrémens, mais encore dans la plupart des productions minérales, même dans quelques métaux. On suppose qu'il a la plus grande part aux feux souterrins.

CAROLINE. Mais, cependant, il ne peut brûler sans le concours de l'air atmosphérique ou de l'oxigène ?

M.me DE JONCHÈRE. Eh bien ! ne

trouve-t-il pas de l'oxygène dans le sein de la terre?

CAROLINE. Ah! cela est vrai, mais, ma tante, vous dites qu'il y a de l'air inflammable dans l'eau? Dans l'eau, cela me paraît impossible.

M.me DE JONCHÈRE. On avait cru longtems que l'eau était au nombre des élémens : on découvrit enfin qu'elle était composée d'oxygène et d'air inflammable. Ce dernier, en brûlant, forme de l'eau, ainsi qu'on le voit aux gouttes qu'il dépose sur les parois du vase où il s'est consumé. Nous n'en dirons pas davantage aujourd'hui, mes enfans : je vous parlerai de l'eau d'une manière plus étendue la première fois. Théophile va, dans ce moment, nous réciter le premier chapitre de l'histoire des empereurs romains.

# HISTOIRE

## DES EMPEREURS ROMAINS.

### CHAPITRE PREMIER.

Auguste n'ayant pas d'enfans de Livie, sa dernière femme, adopta Tibère fils de Livie, et lui fit épouser Julie qui était sa fille et celle de Scribonia. Elle avait été mariée précédemment à Agrippa, général célèbre et l'ami particulier d'Auguste; elle en avait eu cinq enfans. Deux de ses fils étaient morts à la fleur de leur âge, et le dernier montrait des vices si révoltans, qu'Auguste l'avait exilé et déshérité. Le frère de Tibère avait laissé un fils, nommé Germanicus,

qui épousa Agrippine, fille de Julie et d'Agrippa, et par conséquent petite-fille d'Auguste. Ils étaient dignes l'un de l'autre par leurs vertus, et Auguste obligea Tibère d'adopter son neveu, afin de lui assurer l'empire si le fils de Tibère (qui n'était pas fils de Julie mais d'une première femme) venait à mourir.

Le caractère de Tibère l'avait rendu plutôt suspect qu'agréable aux yeux de son beau-père; mais Livie, sa mère, jouissait d'un extrême ascendant sur l'esprit de son mari, et d'ailleurs ses talens politiques et militaires l'avaient fait estimer de la nation. Depuis le commencement du règne d'Auguste on avait été presque toujours en guerre avec les Germains. Le frère de Tibère s'y était distingué, et après sa mort le commandement avait été donné à Varus. Parmi ceux qui jouissaient de la confiance de Varus, se trouvait un jeune prince nom-

mé Arminius, de la nation des Chérusques en Germanie. Fait prisonnier avec sa famille, conduit à Rome presqu'au berceau, il avait obtenu en grandissant le titre de chevalier romain. Il conspira en faveur de son ancienne patrie, conseilla à Varus de s'enfoncer dans des défilés où des troupes apostées mirent son armée en pièces; Varus lui-meme y périt. La perte fut si considérable et la douleur d'Auguste si amère qu'il s'écriait jour et nuit: — « Varus, rends-moi mes légions »! Il envoya Tibère pour punir Arminius qui avait pris ouvertement le commandement des Germains. Tibère obligea les ennemis à se retirer dans leurs foyers, et ne jugeant pas à propos de les poursuivre, il revint à Rome. Il ne se rendit pas moins utile en d'autres parties de l'empire. Il était en Illyrie lorsqu'Auguste tomba malade, et il paraît que, telle diligence qu'il fit pour le

revoir encore, il ne le trouva pas vivant. Comme la puissance d'Auguste n'était point une monarchie, qu'elle ne devait point être héréditaire, l'adoption qu'il avait faite de Tibère ne signifiait rien relativement à l'empire romain. L'empire ne faisait point partie de la succession d'Auguste, mais Livie avait eu soin de mettre d'avance les gardes prétoriennes dans les intérêts de son fils. La première chose qu'il fit en arrivant * fut d'envoyer massacrer Agrippa, petit-fils d'Auguste, craignant que, malgré ses vices, il ne partageât avec lui la faveur des Romains et ne revendiquât ses droits au moins sur la fortune de son grand-père. Les Romains, persuadés qu'ils feraient inutilement résistance, connaissant d'ailleurs des talens réels à Tibère et n'ayant pas fait encore l'épreuve de

* Règne de Tibère, 14 ans après J.-C.

toutes ses mauvaises qualités, vinrent d'eux-mêmes lui prêter serment de fidélité. Tibère affecta une feinte modestie : il se fit presser pour accepter des honneurs qu'il se serait fait rendre de vive force si on ne les lui avait pas offerts ; enfin il se rendit aux instances du sénat ; et pour témoigner en apparence le plus profond respect pour cet ancien corps de magistrats, le premier usage qu'il fit de son pouvoir fut non-seulement de le rétablir dans tous ses priviléges, mais d'ôter au peuple tous les siens pour les transporter au sénat. Ainsi, les assemblées des comices furent supprimées, toute espèce d'affaires fut réglée désormais par des sénatus-consultes, c'est-à-dire par des décrets du sénat ; mais, dans le fait, c'était un nouveau moyen qu'avait pris Tibère pour assurer mieux sa puissance. Il gouvernait le sénat en maître absolu, il

dictait tous les sénatus-consultes et n'avait pas à craindre, de la part des sénateurs, les oppositions qui pouvaient naître d'une assemblée populaire. Quoique les Romains eussent bien perdu de leur énergie et fissent bien peu d'usage du droit que leur ôtait Tibère, ils ne purent supporter, sans murmure, une loi qui anéantissait les dernières formes de la république. Tibère fit mettre à mort tous ceux qui osèrent le blâmer. Ainsi ses premières démarches firent connaître à la fois son hypocrisie et sa cruauté, caractère qu'il ne démentit pas, dans le reste de sa vie, comme l'avait fait Auguste.

## CHAPITRE II.

Germanicus avait succédé à Tibère au commandement des troupes de Germanie. Il gagna plusieurs batailles sur Arminius. La gloire dont il se couvrit excita la jalousie de son oncle qui l'avait adopté malgré lui. Il affecta de blâmer presque toutes ses démarches et finit par le rappeler, quoique Germanicus lui demandât en grâce de lui laisser achever son ouvage et de lui accorder la gloire de réduire entièrement Arminius. Il obéit cependant. Tibère, réfléchissant qu'une armée si nombreuse, un gouvernement aussi éloigné rendaient un chef trop puissant, et qu'il n'aurait tenu qu'à Germanicus de se faire proclamer empereur et de le forcer au moins à par-

tager l'empire avec lui, divisa le commandement des Gaules et de la Germanie entre plusieurs généraux. Mais, au lieu de savoir gré à Germanicus de lui être resté soumis, sa haine secrète ne fit que s'accroître lorsqu'il vit les Romains accueillir ce jeune héros avec transport. Il profita de la première occasion pour l'éloigner : il lui donna le commandement des troupes en orient, et en même-tems nomma Pison gouverneur de Syrie. C'était balancer l'autorité de Germanicus. Il en résulta de grandes discussions entre le général et le gouverneur. Le premier y mit autant de modération que celui-ci d'insolence. Enfin Germanicus, attaqué d'une maladie lente, ne douta point que Pison ne l'eût empoisonné. Sa mort occasionna un deuil universel*. Agrippine, au dé-

* Mort de Germanicus, 19 ans après J.-C.

sespoir, rapporta ses cendres en Italie et demanda justice contre Pison. Les témoignages de la douleur générale étaient si désagréables à Tibère qu'on ne douta plus qu'il n'eût lui-même ordonné le crime de Pison; mais il eut recours à son extrême dissimulation: il poursuivit lui-même le procès de son complice. Celui-ci ne doutait pas d'abord qu'il ne fût sauvé par Tibère; mais voyant qu'il avait résolu de le sacrifier pour détruire l'opinion qu'on avait de leur intelligence, il prit le parti de se donner lui-même la mort. La haine de Tibère s'étendit sur la veuve et les enfans de Germanicus. Agrippine, accusée de conspiration, fut accablée d'outrages et périt de misère en exil: ses fils furent également exilés.

La seule personne qui inspirât de l'affection à Tibère et qui réussit même à lui inspirer une confiance sans mesure,

fut Séjan, préfet du prétoire, déja connu par les vices les plus déshonorans et les actions les plus cruelles. Il devint plus absolu que Tibère lui-même, le gouvernant à son gré. Son projet secret était de se mettre à sa place. Pour y parvenir il eut soin d'écarter, par la mort ou par le banissement, tous ceux qui lui faisaient ombrage. Il empoisonna Drusus fils de Tibère, sans que celui-ci l'en soupçonnât. Drusus était avantageusement connu par son attachement pour Germanicus et fut sincèrement regretté. Séjan n'épargna rien pour rendre Tibère plus soupçonneux et plus cruel encore qu'il ne l'était naturellement. Chaque jour voyait éclater des conspirations vraies ou simulées. Il jeta peu à peu le découragement et la terreur dans le cœur de Tibère; il le décida à se retirer à l'île de Caprée où il s'étourdissait par l'abus des plaisirs. Pen-

dant ce tems, Séjan remplissait sa place à Rome. Il garda si peu de ménagement dans sa conduite que Tibère ouvrit enfin les yeux et s'aperçut qu'il aspirait à l'empire. Séjan était devenu si puissant qu'il n'osa le destituer de tous ses emplois, ni le chasser ou le condamner : il se vit réduit à user d'artifice. Il donna des ordres secrets pour que l'on portât une lettre d'accusation au sénat et fit envelopper la salle par ses troupes pendant qu'on la lisait, de manière à ce que Séjan ne pût s'échapper. En effet, il fut arrêté avant qu'il eût pu revenir de son étonnement. Le conseil que Tibère avait gagné voyant que le peuple, les patriciens et la garde prétorienne éprouvaient la même consternation et ne faisaient aucun mouvement en faveur du prisonnier, fit porter, dès le lendemain, la sentence de mort, la fit exécuter et jeter le corps de Séjan dans

le Tibre. Ce succès ne satisfit point assez la vengeance de Tibère: il fit périr les trois enfans de Séjan dont les deux derniers étaient encore en bas âge, et leur mère infortunée ne pût leur survivre. Cet horrible usage d'envelopper une foule d'innocens dans la perte du coupable, fut ainsi établi par Tibère, et suivi depuis dans presque toutes les occasions.

Après la mort de Séjan, Tibère devint plus soupçonneux, plus féroce qu'il ne l'avait jamais été. Aigri par le souvenir de ce faux ami, il devenait chaque jour plus intraitable. Il avait pour héritiers un fils de Drusus et un fils de Germanicus nommé Caïus. Celui-ci, élevé dans les camps depuis la disgrâce de sa famille, s'était rendu cher aux soldats. Tibère l'appela près de lui, et Caïus mit tout en usage pour se concilier l'affection de son oncle, partageant ses débauches

et ne s'opposant jamais à ses barbaries ; mais Tibère, quoiqu'il éprouvât un grand affaiblissement, ne pouvait se résoudre à désigner son successeur. Ayant eu un évanouissement profond on le crut mort, et tous ceux qui entouraient Caïus le proclamèrent précipitamment empereur. Il sortait pour se faire reconnaître par la garde prétorienne, lorsqu'on vint lui dire que Tibère venait de recouvrer ses sens. Cette nouvelle était aussi alarmante qu'imprévue. Macron, préfet du prétoire et le plus grand partisan de Caïus, n'hésita pas ; il fit jeter des coussins sur le vieux empereur et l'étouffa dans son lit. Il avait régné vingt-trois ans. On ne lui rendit aucuns honneurs funèbres.

Arminius avait péri quelque tems avant Germanicus, empoisonné par quelques princes de sa famille qui voulaient régner à sa place.

## CHAPITRE III.

CAÏUS est plus connu sous le nom de Caligula qui lui avait été donné à cause d'une espèce de chaussure qu'il portait habituellement. Le souvenir de son père le rendait cher à tous les Romains, et il sembla d'abord chercher à justifier leur affection. Il rappela les exilés, punit les délateurs et fit au peuple des largesses qui portèrent au comble l'enthousiasme qu'il inspirait, en sorte que Caïus étant tombé malade, la douleur fut universelle; il y eut des gens qui poussèrent l'exaltation ou bien la flatterie jusqu'à vouer leur vie aux dieux en échange de celle de l'empereur. La première preuve de cruauté et d'égoïsme que donna Caïus en recouvrant la santé,

fut de les obliger à tenir leur parole. Il fit mourir peu après Gemellus son cousin, petit-fils de Tibère, sous prétexte qu'il avait fait des vœux pour qu'il ne revînt point de sa maladie. A dater de cette époque, sa vie ne fut plus qu'un tissu d'extravagances et de barbaries : il persécuta un grand nombre de bons citoyens qu'il accusa d'avoir eu part aux malheurs de sa mère et de ses frères, quoiqu'il n'y eût aucune preuve contre eux à cet égard ; en même-tems il fut soupçonné d'avoir fait périr sa grand'mère de chagrin et même de poison. Il ne cessait de diffamer la mémoire d'Auguste, de Julie, de Livie, et ne témoignait d'affection que pour ses sœurs. L'une d'elles, nommée Drusille, étant morte, il fit faire son apothéose. En conséquence, il maltraita tous ceux qui parurent affligés de sa mort, disant qu'ils ne la croyaient point sin-

cèrement au rang des déesses, et il ne maltraitait pas moins ceux qui ne s'en affligeaient pas, comme étant insensibles à sa perte. Ce qu'il aimait ensuite par-dessus tout, c'était un de ses chevaux auquel il faisait donner de l'orge dorée dans une auge d'ivoire; il le faisait mettre à table avec lui, et il avait le projet de le faire nommer quelque jour consul. Il forma le projet de s'égaler à César, en voyageant dans la Germanie et dans les îles britanniques. Arrivé dans ce dernier endroit, il fit ramasser des coquilles à ses soldats sur le rviage et se rembarqua. Il revint à Rome où il prit les surnoms de Germanicus et de Britannicus; il voulut, ainsi qu'Alexandre, se faire adorer de son vivant comme un dieu, mais le récit de ses cruautés serait encore plus long que celui de ses folies. Un jour, il se divertit à jeter tous ses courtisans, l'un après l'autre, dans

la mer ; enfin il en vint au point de dire qu'il voudrait que le peuple romain n'eût qu'une tête pour avoir le plaisir de l'abattre d'un seul coup. Cet homme, que l'on avait tant aimé, se rendit plus odieux encore que Tibère. Plusieurs conjurations se formèrent contre lui. Chéréa, tribun des gardes prétoriennes, obligé par son emploi d'être souvent l'instrument de sa férocité, assembla quelques amis et leur représenta qu'il y avait de la lâcheté à obéir plus long-tems à un pareil monstre. Ils méditèrent sa perte et l'assassinèrent un jour de fête, comme il se rendait au bain. Il n'avait régné que quatre ans ; et, dans cet intervalle, il avait surpassé tout ce que Rome avait souffert jusque-là de la part de ses tyrans. Les conjurés assemblèrent le peuple et le sénat, et leur proposèrent de rétablir le gouvernement républicain ; mais tandis que

l'on délibérait, la garde prétorienne élisait empereur Claude, oncle de Caligula, qu'un soldat avait trouvé par hasard caché dans un garde-meuble où il s'était sauvé au premier bruit qu'il avait entendu dans le palais. En se voyant découvert par le soldat, son premier mouvement avait été de lui demander la vie : celui-ci s'était jeté à ses pieds en le nommant empereur. En effet, c'était le seul héritier de Caïus. Quelques autres soldats ayant joint leur camarade, pensèrent comme lui, à cet égard, et réfléchissant que si l'on rétablissait la république, ils y perdraient personnellement beaucoup, ils emmenèrent Claude au camp du prétoire où il fut proclamé malgré lui. Il était plus effrayé de l'exemple que lui donnait la mort tragique de son neveu que flatté de l'autorité suprême. On fit savoir son élection au sénat qui n'osa murmurer et qui prit

le parti de la confirmer, malgré les représentations de Chéréa. Celui-ci prévoyait bien qu'il était perdu si Claude parvenait à l'empire. Quoique naturellement humain, il ne pouvait laisser impuni le meurtre de son prédécesseur. En effet, Chéréa et ses principaux complices furent, peu après, condamnés à mort. Claude prit d'abord le nom de César, ensuite celui d'Auguste. Ce fut l'usage, depuis, de nommer Auguste tous les empereurs, et César ceux qui étaient désignés pour leur succéder.

M.^me de Jonchère ayant été sollicitée de raconter enfin l'histoire du petit chevrier, elle commença ainsi:

## PETERS OU LE PETIT CHEVRIER.

Sur le rivage de la Baltique, au nord de la Pologne . . . .

Alphonse. De la Pologne! ah! tant mieux, je n'avais jamais vu de conte de ce pays-là. Eh bien! maman, sur le rivage de la Baltique, au nord de la Pologne, se trouvait une vallée délicieuse, toute semblable à celle de Saint-Rustique.

M.^me de Jonchère. Pas du tout, mon fils, mais, au contraire, dans un endroit sablonneux et stérile, un pauvre pêcheur avait établi sa demeure. Une chétive ca-

bane, une barque, des filets composaient presque toutes ses richesses; mais il avait de plus un fils.... c'était le petit Peters, dont la gaîté naïve charmait ses travaux et sa solitude. Peters se rendait déjà utile à son père; il ramassait des pommes de pin pour alimenter leur foyer; il aidait à choisir, à séparer le poisson, et allait vendre le fretin au plus prochain village, d'où il rapportait en échange un peu de bierre, des racines et du fromage. Il préparait aussi les joncs et les genets avec lesquels son père fabriquait des paniers pour enfermer sa pêche. Voyant que Peters commençait à grandir et qu'il était fort pour son âge, un soir il façonna une corbeille oblongue, posa sur la tête de son fils une couronne de paille, et, plaçant par-dessus la corbeille rempli du plus beau poisson: — « Mon enfant, lui dit-il, tu as bientôt dix ans, ne pourrais-tu pas

porter ce poisson jusqu'à la ville ? tu m'épargnerais bien des courses, tu me ferais gagner bien du tems. » — Oui, mon père, dit Peters, je le pourrai; je pourrai tout pour vous faire plaisir. — Songes-y bien, reprit le père, il y a quatre lieues d'ici là, et je ne veux pas que tu te fatigues; je ne veux pas que tu reviennes le même jour. A l'entrée de la ville tu verras une chaumière, tu y demanderas la mère Muller, tu lui diras que tu es le fils de Michel et de la pauvre Laura . . . . . , tu coucheras chez elle et tu reviendras le lendemain matin. Il l'embrassa ensuite tendrement, plus tendrement encore qu'à l'ordinaire. Peters souriait à l'idée d'un grand voyage. Celle de soulager son père et de faire l'ouvrage d'un homme le remplissait à la fois d'orgueil et de joie . . . . Ses yeux pétillaient de plaisir, et ceux du pauvre pêcheur étaient baignés de

larmes. Un triste pressentiment semblait l'agiter. Enfin il envoya Peters s'étendre sur le paillasson qui lui servait de lit dans un coin de la cabane. Après avoir long-tems songé au voyage du lendemain, il s'endormit profondément. Il se réveilla plus tard qu'à l'ordinaire . . . . . et quand il se réveilla, son père n'existait plus.

THÉOPHILE. Oh ciel !

ALPHONSE. Ah ! malheureux Peters !

M.me DE JONCHÈRE. Un orage s'était élevé durant la nuit. Le bruit du canon de détresse avait retenti sur la plage. Le pauvre pêcheur était humain, il était courageux ; le jour, sombre et horrible, le jour paraissait à peine qu'il était errant sur la rive, cherchant de quel côté il devait porter ses faibles secours. Un vaisseau prêt à être submergé se trouvait à quelque distance. Michel se jette dans sa barque, rame avec effort,

accroche le malheureux navire, et disparaît avec lui.

ALPHONSE. Oh quelle affreuse récompense pour une si belle action!

M.me DE JONCHÈRE. Mon enfant, ne murmure pas contre la Providence, ses vues sont souvent cachées, et elle a des trésors, plus précieux encore que la vie, pour récompenser celui qui périt en homme de bien. Michel mourut sans doute satisfait de lui-même, et laissa un souvenir qui ne fut pas inutile à son fils. Tu vas en avoir la preuve : les habitans du hameau, accourus sur le rivage, avaient vu la fin de Michel ; ils s'étaient rapprochés tristement de la cabane. Aucun n'osait éveiller cet enfant pour le livrer au désespoir. Enfin, Peters ouvre les yeux. Surpris de voir tant de personnes rassemblées, il s'effraie, il demande son père ; il entend répéter qu'il n'est plus. Il court au rivage, voit

flotter les débris de la barque et reste le corps immobile, l'œil fixé sur ces vagues qui ont englouti son père et qui ne le lui rendront pas. Un étranger, qui avait par hasard passé la nuit dans le village, touché de la situation de Peters et craignant qu'il ne se précipite dans les flots, s'avance et le prend par la main. Il demande où sont les parens de cet enfant. On lui répond qu'on ne lui en connaît point, que Michel était venu depuis quelques années seulement s'établir sur la côte. — Nous l'aimions tous, nous le regrettons beaucoup, disent les habitans du hameau, mais nous n'étions pas ses parens. — Qu'importe, reprend l'étranger puisque vous étiez ses amis! sans doute il est parmi vous quelque homme assez riche, assez généreux, pour se charger de cet orphelin? A cette question personne ne répondit. Chacun donna des signes de commisération,

chacun hésita plus ou moins, mais pas un ne rompit le silence, et insensiblement l'étranger se trouva seul avec Peters. — Eh bien! dit-il alors, viens, mon enfant, viens, et que le ciel me punisse, comme il punira ces ames tièdes, si jamais j'abandonne un pauvre innocent et le fils d'un homme bon et courageux : donne-moi la main et marchons. Peters suivit machinalement son protecteur. Il ne pleurait point, à peine s'il pouvait encore penser. Son état devint si violent qu'il tomba bientôt sans connaissance. Quand il reprit ses sens, il était dans les bras de Vouter (c'était le nom de l'étranger), qui le réchauffait contre son sein. Il regarda autour de lui et ne reconnut pas le lieu où il se trouvait alors. Il monta précipitamment sur une éminence et chercha vainement à découvrir la mer. — Que cherches-tu? demanda Vouter. — La barque, répondit Peters;

la barque, la cabane et mon père . . .
— Pauvre enfant! reprit Vouter, tu ne les reverras plus. Deux torrens de larmes coulèrent des yeux de l'orphelin. Il se laissa tomber, avec la douce confiance de son âge, dans les bras de son protecteur. — Pauvre enfant! reprit encore ce dernier, tu n'as plus de père, mais tu as trouvé un bon ami. Tu n'as jamais connu ta mère, et Lisbeth sera la tienne. J'ai des enfans, tu en augmenteras le nombre. Dieu ne nous a pas donné la richesse, mais l'aisance, la paix, une affection tendre et mutuelle . . . . Tu partageras tout avec nous. Peters, les bras passés autour du col de Vouter, le serrait de toutes ses forces sans pouvoir répondre. — Allons, mon fils, reprit Vouter en se dégageant peu à peu, le jour grandit et nous sommes encore loin du gîte. Rassemble toutes tes forces pour me suivre. Peters obéit.

Caroline. Oh! je crois voir Vouter avec sa figure de bonté!

Théophile. Oh! oui; il avait l'air d'un excellent homme.

Alphonse. Surtout avec son gros habit, bien uni, mais bien propre et bien chaud. Il n'avait point de prétentions, point de manières recherchées, mais cependant il avait reçu de l'éducation, n'est-il pas vrai, maman?

M.me de Jonchère. Assurément, une éducation simple, mais bonne et honnête. Tel était Vouter en effet. Il sortit des dunes et s'enfonça dans les montagnes. Il ne se reposa qu'un instant, vers le milieu du jour, pour prendre quelques rafraîchissemens dont il s'était muni. Peters eut bien de la peine à manger; il était bien triste, bien las, et Vouter lui donna la main en se remettant en route. — Courage, mon fils, lui dit-il, nous voilà bien près de ma de-

meure. Peters regarda de tous côtés, et ne vit que des monts sauvages et déserts. Un sentier tortueux conduisait au sommet le plus escarpé ; ils le gravirent péniblement. Le pauvre petit Peters, tout haletant, épuisé de fatigue et de souffrance, était près de demander grâce, lorsqu'il fut frappé du tableau qui s'offrit à ses yeux de la cîme de la montagne. Si la vallée de Saint-Rustique vous a charmés, qu'auriez-vous dit de celle de Vouter ? Elle était bien plus vaste, les aspects en étaient plus variés encore et plus pittoresques. Jugez aussi de ce qu'éprouvait Peters qui n'avait jamais vu que des collines de sable couronnées par quelques noirs sapins, des bruyères, des landes presque sans culture, et dont l'oreille n'était accoutumée qu'au sifflement des vents et aux cris aigus des oiseaux amphibies. En descendant vers le vallon, il foulait aux pieds une herbe

touffue, émaillée de fleurs. Des arbres rians ombrageaient la route, et une multitude de fauvettes, de mésanges, voltigeaient de branche en branche, célébrant par leur ramage la fin du jour. La vallée se trouvait bornée dans le lointain par un mur de rochers qui réfléchissait avec éclat les rayons du soleil couchant. Des crevasses de ces rochers tombait, goutte à goutte, une eau pure qui formait ensuite un vaste étang. Au milieu s'élevait un îlot, joint à la terre par un pont rustique et quelques bancs de roc. Sur cette île, couverte d'épais sycomores, était une chapelle isolée où la famille de Vouter se rassemblait souvent pour prier. Dans une prairie, plantée d'arbres fruitiers, l'on avait bâti quelques cabanes, recouvertes de pampre, de jasmin et de chevre-feuille. A peine nos voyageurs avaient-ils atteint la prairie, qu'une petite fille, moins âgée en-

core que Peters, accourut au-devant de Vouter et se jeta dans ses bras. Bientôt parurent aussi Lisbeth, Berthe sa fille aînée, Sorel mari de Berthe, et le père Didier, ancien religieux d'une abbaye voisine. Instruit, autant que vertueux, il était en quelque sorte le fondateur, le législateur de cette petite colonie, et s'y voyait révéré comme un père. Léla, plus légère qu'un faon, retourna vers sa mère et lui indiqua du doigt le jeune étranger. Vouter s'avance pour recevoir les embrassemens de sa famille à laquelle il présente ensuite son nouvel hôte. Peters pleurait au récit de sa propre infortune. Le père Didier lui mit la main sur la tête. — Sois béni, mon fils, lui dit-il, ton père est mort en faisant une bonne action; console-toi, il repose en paix dans le sein de son créateur, et son ombre veillera sur toi. Lisbeth presse Peters sur son cœur, en l'appelant son

troisième enfant. Berth l'embrasse, et Léla, touchée de ses larmes, l'entraîne, pour le distraire, vers la cabane où elle retirait les poussins pendant la nuit. Associé depuis ce jour aux petits travaux de Léla, et bientôt à ceux de Sorel et de Vouter, il n'oublia jamais son père, sa fin tragique, ni ce moment où, abandonné de la nature entière, il entendit Vouter lui dire: »Viens, sois mon fils!...» Mais ces souvenirs solennels ne pouvaient souvent trouver place dans le cours d'une vie aussi occupée, aussi riante que le devint la sienne. Naturellement intelligent et adroit, rempli d'ailleurs de bonne volonté et de zèle, il réussissait à tout, et il eut le bonheur d'être utile à ses bienfaiteurs. Le père Didier savait tourner à merveille, mais il était déjà vieux et ce travail le fatiguait; il fit partager ce joli talent à son nouvel élève, et Peters renouvela insen-

siblement tous les ustensiles du ménage. Quelle gloire pour lui, quand Lisbeth lui disait : — Peters, mon fils, j'aurais encore besoin d'une sebille ou d'un escabeau, et lorsqu'en lui apportant l'un et l'autre, il lui voyait admirer l'élégance, ou, tout au moins, la propreté de l'ouvrage qu'elle récompensait par un baiser! mais quel plaisir surtout de pouvoir fournir à Léla un dé, des étuis, des boëtes, des fuseaux et de pouvoir exiger d'elle le même paiement que de sa mère !

Il ne négligeait pas non plus le métier de vannier qu'il avait appris de son père ; son premier ouvrage dans ce genre fut pour le père Didier. Le bon religieux avait une cabane un peu éloignée des autres et au milieu d'un jardin fermé d'une haie vive. Savant botaniste, il l'avait rempli de plantes précieuses et de simples dont il connaissait la vertu

Au fond du jardin il élevait des abeilles dont le miel était d'une grande ressource pour la famille. Il les avait recueillies dans les bois; des troncs d'arbres, des vases à demi-brisés, formaient des ruches informes et incommodes. Peters se mit à la besogne, et bientôt les abeilles se trouvant mieux logées, fructifièrent bien davantage. Il façonna ensuite de jolies corbeilles pour le fruit, pour le grain; mais il imagina un jour de se surpasser lui-même, en faisant un berceau pour l'enfant auquel l'aimable Berthe avait depuis peu donné l'existence. Il ne confia son projet qu'au père Didier qui l'approuva, qui voulut même y prendre part; en tournant les pieds du berceau en bois d'if, ornés de viroles d'ivoire, mais il lui défendit d'en parler à personne; il voulait causer une surprise agréable à la famille. Léla elle-meme, la meilleure amie de Peters,

ne fut pas mise dans le secret. Elle devina bientôt qu'il y avait quelque mystère entre Peters et le religieux. Leurs entretiens particuliers, leurs absences fréquentes, le refus du père Didier de la laisser venir avec eux, tout lui avait fait concevoir des soupçons à cet égard. Mais de quoi était-il question ? c'est ce qu'elle ne devinait pas, et, comme elle était bien jeune encore, elle était un peu curieuse et même un peu susceptible : elle se trouva blessée de ce que Peters ne la mettait pas dans sa confidence...!

CAROLINE. Vraiment, je le crois bien!

M.me DE JONCHÈRE. Et moi, je ne le conçois pas ; nous ne devons chercher à connaître les secrets de nos amis qu'autant que nous espérons pouvoir leur être utiles ; lorsqu'ils se taisent, c'est qu'ils n'ont pas besoin de notre assistance, et alors nous n'avons plus

rien à desirer ; mais Léla, décidée à savoir ce dont il s'agissait, imagina, à l'heure où elle allait avec Péters cueillir des fruits pour le dîner, de prendre une petite mine toute fâchée. — J'irai bien seule, lui dit-elle ; je n'ai besoin de votre aide ni de votre compagnie ; vous vous passez bien de moi volontairement la moitié de la journée, je veux en faire autant à mon tour. Peters surpris, inquiet, voulut s'excuser. — Non, non, reprit-elle, vous ne m'aimez plus ; je le croirai du moins tant que vous ne m'aurez pas dit pourquoi vous vous renfermez si souvent dans la chambre du père Didier. Peters voulait se défendre encore. Léla, tout à fait piquée, se mit à pleurer, et il perdit alors tout à fait courage ; il lui fit l'aveu de tout ce qui se préparait et lui fit bien promettre à son tour de n'en parler à personne. Mais il est rare,

quand on cherche à savoir un secret, que ce ne soit pas un peu par vanité ; on a besoin de se vanter de la confiance qui nous a été accordée, et ce besoin de s'en glorifier prouve cependant qu'on n'en était pas digne. C'est à quoi Léla ne réfléchit pas : ce n'était rien pour elle d'avoir obtenu cet aveu, il fallait qu'elle fît sentir au père Didier qu'elle en savait autant que lui. Après avoir disposé le couvert, elle alla rôder autour de la cabane du religieux qui bêchait alors son jardin, entame l'entretien en lui demandant s'il n'est pas bien fatigué, et finit par lui dire, d'un air d'intelligence, qu'elle sait bien à quel ouvrage il a employé la matinée. — Vous le savez ? dit le père ; quoi ! Peters a parlé malgré ma défense ? A l'instant Léla comprit toute l'étendue de sa faute ; elle avait compromis Peters, elle l'avait trahi pour prix de sa condescendance ; tel

était l'effet de son indiscrétion et de son orgueil. Le père Didier était immédiatement sorti, sans doute, pour chercher Peters et pour le gronder. Léla, qui savait mieux que lui où était Peters, le rejoignit en courant; elle se jette à son col en pleurant et l'entraîne vers une grotte, au fond de la vallée. — Cache-toi, lui disait-elle, cache-toi; le père Didier est bien en colère et c'est moi qui en suis la cause. Ah! Peters! pourras-tu jamais me pardonner? Peters ne savait pas encore de quoi il s'agissait, et déjà l'épouvante où il voyait Léla l'avait si bien gagné qu'il tremblait de tout son corps. Une fois tapis au fond de la grotte, elle lui déclare en sanglotant tout ce qu'elle a fait; elle lui dépeint le ressentiment du père Didier, tel qu'elle a cru le voir elle-même, c'est-à-dire violent et implacable. Peters trouvait sa situation bien

critique, mais la sensibilité de Léla, les remords qu'elle éprouvait, les douces caresses par lesquelles elle cherchait à lui faire oublier ses torts, le pénétraient jusqu'au fond du cœur ; il croyait lui devoir alors plus de reconnaissance que de reproches, et il sentait qu'excepté le malheur d'avoir déplu au père Didier, il n'y en avait point dont une amitié si tendre n'eût eu le pouvoir de le consoler. Cependant l'heure se passait. —On dîne à présent, disait Léla d'un ton déchirant. — Jamais je n'aurai le courage de retourner à la cabane, disait Peters. — Eh bien! s'écria Léla, d'un ton pathétique, nous mourrons de faim ensemble.... Au même instant ils voient entrer le père Didier ; ils frissonnent et tombent à genoux en joignant les mains. On avait cherché les deux enfans à l'heure du repas ; le père Didier s'était douté du motif de leur

absence, et il s'était chargé lui-même du soin de les ramener. — C'est moi, disait Léla, c'est moi seule qu'il faut gronder; j'ai abusé de son amitié pour le rendre coupable, punissez-moi et pardonnez à Peters. — Je vous pardonne à tous deux, répondit le père, et cependant vous avez commis l'un et l'autre deux fautes au lieu d'une.

ALPHONSE. Comment donc cela?

M.me DE JONCHÈRE. C'est ce que demanda Léla.

CAROLINE. Et moi, je le devine; la seconde faute était de s'être sauvés.

M.me DE JONCHÈRE. Pourquoi, continua le père, vous être défiés de l'indulgence de votre vieux ami, et n'être pas venus sur-le-champ lui témoigner votre repentir? pourquoi remplir d'inquiétude tous vos parens? Si vous l'eussiez fait avec intention, pour que l'on se trouvât ensuite trop heureux de vous

revoir, et que l'on ne songeât plus à vous faire des reproches, ce serait un calcul bien criminel, et qui prouverait un bien mauvais cœur. — Oh! non! non! dit Léla, nous n'avons rien calculé, mais nous avons eu peur. . . . — Ainsi, reprit le père Didier, c'est un excès d'enfantillage; il fallait bien toujours finir par sortir de votre tanière. Que ne faisiez-vous sur-le-champ ce que vous auriez fait un peu plus tard? que ne veniez-vous, en confessant votre faute, me promettre de la réparer par une discrétion et une obéissance plus parfaites à l'avenir? Peters et Léla convinrent qu'ils avaient perdu la tête. Je n'ai pas besoin de vous répéter toutes les promesses qu'ils lui firent; d'ailleurs, c'est un article que tous les enfans savent à merveille; mais je dois vous dire que cette leçon fit sur Peters et sur Léla une impression si profonde qu'elle les

corrigea des petites faiblesses dont ils avaient donné des preuves dans cette occasion, et qu'enfin les promesses qu'ils avaient faites ne furent pas sans effet comme celles de tant d'autres.

ALPHONSE. Bien obligé, maman.

M.me DE JONCHÈRE. Pourquoi donc, mon fils?

ALPHONSE. De la peine que vous prenez de m'assurer qu'ils ont tenu leurs promesses.

M.me DE JONCHÈRE. C'est un fait qui n'est pas tellement commun qu'il ne mérite d'être cité; mais pour terminer l'histoire du joli berceau, vous saurez que lorsqu'il fut achevé, Léla eut soin d'y placer un coussin qu'elle avait fait aussi en cachette: elle profita du moment où l'enfant était endormi et où sa sœur s'était éloignée, elle le plaça dans le berceau dont les cerceaux étaient ornés de guirlandes de roses et de ru-

bans, et alla dire ensuite à Berthe que son fils était éveillé. La jeune mère accourut et resta saisie d'une douce surprise : elle ne savait à qui adresser le plus de remercîmens. Sorel sut tant de gré à Peters de l'aimable attention qu'il avait eue pour sa femme, qu'il lui abandonna tout-à-fait une flûte qu'il s'était contenté jusque-là de lui prêter de tems en tems. Sorel jouait bien de cet instrument et avait donné quelques leçons à Peters. Lorsqu'il fut libre de s'essayer tout à son gré sur sa flûte, il en fit sa récréation favorite. On finit par se plaindre de ses cadences continuelles, quoiqu'elles fussent réellement très-brillantes, et il prit le parti de s'enfoncer dans les endroits les plus solitaires de la vallée où l'écho, plus indulgent, ne se fatiguait point à l'écouter et à lui répondre.

Ce fut dans une de ces promenades

qu'il pénétra jusque dans un taillis qu'il n'avait point encore visité. Quelle fut sa surprise d'y trouver un petit chevreau nouveau-né ! Il le saisit dans ses bras et le porta tout en courant aux cabanes. Berthe fut la première qui l'aperçut. Elle battit des mains en s'écriant : — Ah ! tant mieux, tant mieux, elles ne sont pas perdues. Peters, qui croyait lui causer une vive surprise, fut fort étonné à son tour et lui demanda ce qu'elle voulait dire. Il apprit alors que la famille avait possédé jadis un troupeau de quelques chèvres. On s'en était trop rapporté à leur bonne foi ; elles avaient déserté le bercail et avaient gagné les rochers où l'on avait inutilement essayé de les poursuivre. La capture qu'avait faite Peters prouvait qu'elles fréquentaient alors l'intérieur du bois, et l'on espéra pouvoir les y saisir. On se promettait de les garder mieux à l'ave-

nir, mais on ne les tenait pas encore. En vain le lendemain se mit-on en embuscade dès le point du jour, les chèvres, dès qu'elles entrevirent les chasseurs, s'échappèrent du fourré et regagnèrent la cime des rochers. Vouter et Sorel restaient tout déconcertés à les regarder bondir. — Bon, bon, je les tiens, dit Peters. — En vérité, répondit Sorel, je ne m'en doutais pas. — Oui, demain elles seront à nous. Tu prendras les filets qui te servent à pêcher autour de l'île des Sycomores, et nous les étendrons sur la lisière du bois du côté qui communique aux rochers, en sorte que les chèvres, en voulant nous échapper par là, iront donner tête baissée dans le filet. Cette idée ne parut pas mauvaise; elle fut mise à exécution. Tout réussit comme Peters l'avait imaginé. Les chèvres tombèrent dans le piége; on les ramena, la corde

au col, au gîte qu'elles avaient abandonné. Berthe embrassa Peters plus de dix fois. C'était à elle que le gouvernement de la laiterie avait été dévolu, et elle y était bien intéressée, le lait étant une nourriture agréable et convenable pour son enfant. On tint désormais les fugitives bien attachées à des pieux, mais on avait soin de les mener dans de bons pâturages. Peters était chargé de ce détail, aussi bien que d'avoir l'œil sur elles de crainte qu'elles ne parvinssent à se détacher, et Berthe l'appela depuis lors son petit chevrier. Berthe faisait d'excellens fromages; elle en gardait même pour l'hiver et, par un excès de prévoyance, elle devint un peu avare de lait frais. Peters et Sorel, qui en étaient friands, se plaignaient d'elle avec amertume. Cependant jamais Peters, en conduisant les chèvres, ne s'avisa de leur dérober du lait; il se

contentait de les regarder d'un œil d'envie ; il ne calculait pas que Berthe, le soir, en les trayant, aurait pu, à la diminution du lait, s'apercevoir de son larcin. Non, sa retenue était uniquement l'effet de sa probité, et Berthe qui s'en défiait d'abord, après avoir long-tems éprouvé sa fidélité, la récompensa tous les jours en lui réservant une petite coupe de crême.

ALPHONSE. Ah! l'heureux petit Peters! comme je me serais amusé dans cette vallée!

M.me DE JONCHÈRE. Je vous ai déjà parlé de l'île des Sycomores. Cet endroit sombre et reculé n'était fréquenté qu'aux heures de la prière. Peters eut un jour envie de le visiter à loisir. Il communiqua cette idée à Léla qui résolut d'y aller avec lui. Ils en visitèrent tous les recoins. Ces lieux étaient humides et d'un difficile accès; le sol était jonché

de feuilles mortes, trempées habituellement par la rosée, et les lianes s'entrelaçaient de toutes parts. A quelque distance de la chapelle, ils découvrirent une colonne tronquée, placée au-dessus d'un tombeau que le tems avait recouvert de mousse. Ils s'aperçurent qu'elle portait une inscription; ils s'approchèrent et lurent ces mots sinistres : « Mon dieu, pardonnez-moi le sang que j'ai versé. » Ils restèrent glacés de terreur. L'idée d'un meurtre leur avait été jusqu'alors si étrangère qu'elle leur causa une véritable révolution. Ce tombeau les faisait frémir. Contenait-il les cendres de l'assassin ou celles de sa victime ? Ils se prirent par la main et, tout tremblans, sans pouvoir se dire un seul mot, ils s'éloignaient avec un sentiment d'épouvante et d'horreur. Tout à coup ils rencontrèrent le père Didier. — Qu'avez-vous, mes enfans ? leur dit-il en

remarquant leur trouble et leur pâleur. Sans pouvoir lui répondre, ils retournèrent sur leurs pas et lui montrèrent du doigt l'inscription fatale. Le père Didier étendit la main et bénit la tombe. — Est-ce là, dit-il, ce qui vous effraie ? — Mon père, ce sang. . . . . . — Il fut versé par un homme plus malheureux que criminel. — Mais il demande pardon à Dieu ? — Peut-il s'en dispenser quand il a donné la mort à son semblable ? Venez, mes enfans, suivez-moi, je vais vous raconter cet événement désastreux qui a donné lieu cependant à l'établissement de notre petite colonie.

Alphonse. Ah ! voyons l'histoire tragique.

M.me de Jonchère. Je suis né, dit le père Didier, de parens peu riches, et, dès mon bas âge, je fus destiné à l'état monastique. A seize ans j'entrai à l'abbaye de Vanlo. Les religieux y étaient

sobres, instruits et hospitaliers ; leurs leçons m'inspirèrent un goût très-vif pour la botanique. Je consacrais à cette étude toutes les heures dont je pouvais disposer. Les lieux que j'habitais, peu éloignés de ces montagnes, étaient propres à favoriser, à entretenir cette passion. Cependant, depuis que je parcourais les environs, je n'avais point encore découvert cette vallée ; un jour, enfin, le hasard y conduisit mes pas. Que devins-je à l'aspect de tant de plantes, de tant de fleurs si brillantes dont la plupart m'étaient inconnues ! Quelle moisson m'était offerte ! c'était comme un nouveau monde qui venait d'éclore pour moi. Je me sentis pénétré d'admiration et de joie ; je me mis à genoux et remerciai le ciel qui me comblait de tant de biens. Je descendis dans la vallée, je la parcourus dans tous les sens ; mais je m'oubliai au sein de tant de

richesses et je fus surpris par les ténèbres avant d'avoir songé à m'en éloigner. Il n'y avait plus moyen d'arriver au couvent à l'heure prescrite pour la retraite. Je pris le parti de passer la nuit dans la vallée : je m'étendis au pied d'un arbre, mais je ne pus goûter un moment de sommeil; j'étais occupé tour à tour de la découverte que j'avais faite et de l'effet que mon absence aurait produit à l'abbaye. Au point du jour j'étais en marche, et je trouvai, à peu de distance du couvent, deux religieux qui étaient envoyés à ma recherche par l'abbé. Découcher était, comme de raison, une chose très-défendue. J'avais donc commis une faute capitale, et mes deux confrères me dirent que l'abbé était très-irrité contre moi, qu'il me soupçonnait même d'hypocrisie, et d'avoir fait servir jusqu'alors mon goût pour la botanique de prétexte à des

excursions et à des amusemens moins innocens. Pour toute réponse je doublai le pas et ils coururent après moi, convaincus que je voulais leur échapper; bien au contraire, j'étais impatient de voir l'abbé. Il aimait lui-même beaucoup la botanique, et je ne doutais pas qu'il ne partageât le ravissement que m'inspirait ma découverte. Je m'élance dans son appartement. L'abbé fut surpris de ma brusque apparition; il avait donné l'ordre qu'on vînt l'avertir si je rentrais, et il voulait me recevoir en plein chapitre. Il m'ordonna donc, d'un ton sévère, de sortir de sa présence, mais en me regardant avec plus d'attention, ma figure lui parut si neuve et si grotesque qu'il éclata de rire tout à coup. En effet, j'étais couvert de fleurs et d'herbages de la tête aux pieds; ma ceinture en était garnie, mon capuchon me servait de corbeille, et je tenais un

énorme bouquet de chaque main. Cet accès de gaîté m'ayant rendu toute ma confiance, je commençai à étaler sur le parquet toutes mes richesses et à raconter avec emphase la découverte que j'avais faite. En ce moment, on vint avertir l'abbé qu'un jeune seigneur qui se trouvait à la chasse, avait imaginé de venir demander à déjeûner au monastère. Le nom illustre qu'il portait le fit recevoir avec honneur. On lui servit du vin, des liqueurs, dont les religieux faisaient peu d'usage, mais dont le jeune chasseur usa immodérément. On le laissa à table pour aller à l'église où l'heure rappelait alors les religieux. Il voulut les y suivre, on essaya inutilement de l'en empêcher; il pénétra dans le sanctuaire et s'y permit les plaisanteries les plus indécentes et les plus impies. L'abbé, indigné, voulut le repousser loin du chœur; le jeune homme osa

porter une main sacrilége sur ce saint vieillard. André Vouter, jardinier de l'abbaye, voyant couler le sang de l'abbé, s'élança avec fureur et terrassa si malheureusement le jeune étranger qu'il se fendit le crâne en tombant. Ce fut en vain qu'à la suite de cette scène désastreuse, tous les religieux constatèrent les attentats de ce jeune homme. Sa mère, d'une des premières familles du royaume, jura la ruine de l'abbaye et la perte de Vouter. Celui-ci n'avait d'autre ressource que la fuite. Ce fut alors que je me rappelai la vallée solitaire. Je proposai à l'abbé d'y cacher André, je l'y conduisis secrètement. Les fruits qui s'y trouvaient en abondance, quelques provisions qu'il emporta servirent à le nourrir dans les premiers momens ; mais, pour faire diversion à ses ennemis, il cultiva et ensemença la terre. Au bout de cinq années, André avait embelli sa solitude

et s'y était accoutumé. La princesse n'existait plus ; la plainte qu'elle avait portée contre lui restait sans effet, et, le jugement n'ayant pas été rendu, André aurait pu sans crainte sortir de la vallée, mais il s'y refusa absolument. Les religieux avaient été moins heureux qu'André ; par le crédit de la princesse, l'abbaye avait été détruite, les religieux avaient été dispersés dans d'autres monastères. André ne pouvait se consoler d'avoir été, quoique involontairement, la cause de leurs désastres ; il ne voyait même plus une ennemie dans la femme qui l'avait persécuté, il ne voyait qu'une mère infortunée que la douleur avait mise au tombeau. Il résolut de finir ses jours dans la retraite, et je vins m'y fixer avec lui. Son fils, Vouter, fut affecté de cette résolution ; il vint passer quelque tems auprès d'André, et comprit alors comment il pouvait se plaire dans de si beaux

lieux. Il résolut de ne plus quitter son père. Il emmena avec lui sa femme, sa fille Berthe, car Léla n'était pas encore née, et continua à défricher ce fertile territoire. André finit ses jours entre mes bras. Il prononça plusieurs fois, à sa dernière heure, les mots que vous avez lus et qu'il me fit promettre de graver sur son tombeau. Je l'inhumai dans l'île des Sycomores et je remplis mon serment; mais, voyant que ses enfans ne pouvaient jeter les yeux sur cette inscription sans verser des larmes, j'entourai le monument d'une foule de plantes parasites et d'arbres de toute espèce, afin qu'en grandissant ils en dérobassent la vue. Moi seul jusqu'à ce jour j'ai visité la cendre de mon ancien ami, et, certain de son innocence, ce fut toujours pour le bénir.

Ainsi parla Didier, et les enfans pleuraient doucement en l'écoutant. Les

réflexions naissaient d'elles-mêmes à ce récit. L'horreur d'un vice aussi bas, aussi dangereux que l'ivresse, l'inconvénient de se livrer au mouvement d'indignation le plus juste et le plus naturel, étaient dépeints d'une manière terrible dans cette histoire. Peters, Léla, et leur respectable instituteur, se mirent à genoux auprès du tombeau, et, après une fervente prière, ils replacèrent soigneusement les lianes, les abrisseaux, et abandonnèrent enfin d'un air recueilli ces lieux consacrés à la piété et à la pénitence.

Déjà huit fois le châtaigner s'était dépouillé de ses fruits, depuis que Peters avait quitté les bords orageux de la Baltique. Rien n'avait encore altéré la paix dont on jouissait dans le vallon ; les jours s'écoulaient au milieu de travaux utiles et amusans. Mais ce n'était pas seulement aux soins rustiques qu'ils

s'appliquaient, le père Didier cultivait leur esprit. Son exemple, ses exhortations, leur faisaient aimer l'étude. Sa conversation était toujours attachante et instructive. C'était principalement dans les soirées d'hiver que l'on jouissait de ses entretiens. Réunis autour du foyer, animés par une gaîté douce, par une tendre confiance, ils se plaisaient à interroger, à entendre le père Didier. Tout ce qu'il disait d'un monde que la plupart des auditeurs ne connaissaient pas, était propre à leur inspirer encore plus de penchant pour leur solitude. Il les effrayait par le récit des guerres toujours renaissantes, par le tableau des vices, des passions, qui désolent les sociétés nombreuses. Leur sort leur paraissait alors bien plus digne d'envie et le père Didier jouissait intérieurement de son ouvrage, car le plus grand service qu'on puisse rendre aux hommes,

c'est de leur faire aimer davantage la situation où ils se trouvent et les devoirs qu'ils ont à remplir : il leur retraçait aussi la vie patriarchale de nos premiers pères qui ressemblait si fort à la leur. C'était-là le sujet favori du père Didier. Il le transportait, malgré son grand âge, au point de lui inspirer encore des idées poétiques. Il avait eu une belle voix dans sa jeunesse ; il avait conservé sa harpe, et souvent, en s'accompagnant, il retraçait à ses amis la piété filiale de Ruth pour Noëmi, la bienfaisance de Booz, l'histoire si intéressante du jeune Joseph. Pendant ce tems, la famille ne restait pas oisive ; les femmes travaillaient au fuseau ou à l'aiguille ; les hommes raccommodaient leurs filets, préparaient des pieux, tressaient des nattes, des corbeilles, ou disposaient le lin que Berthe et Léla devaient filer. Au printems, lorsqu'on ne pouvait encore tra-

vailler beaucoup aux champs, ils ajoutaient aux décorations champêtres de leur asile. Là, c'était un banc que les premières rosées devaient couvrir de verdure; ils le semaient de primevères et de violettes. C'est pour Berthe, disait Sorel; c'est pour Léla, disait Peters; et Lisbeth faisant planter des fraisiers tout à l'entour, disait: c'est pour mes petits enfans. Peters allait aussi à la chasse. Il fournissait du gibier à ses amis. Il rapportait souvent des oiseaux d'un brillant plumage. Léla donnait toujours un regret à ces pauvres petits imprudens qui voltigeaient si gaîment dans le feuillage lorsque le trait fatal les avait atteints. Il fallait que Vonter répétât que, si l'on laissait se multiplier les hôtes emplumés de la vallée, ils dévasteraient ses récoltes. De son côté, Lisbeth, en bonne ménagère, applaudissait à l'adresse de Peters qui renouvelait ses provisions. Il allait

quelquefois surprendre jusque dans leurs nids les cygnes de Norvége qui fournissent un duvet si précieux.

THÉOPHILE. Quel est donc cet oiseau, maman ?

M.me DE JONCHÈRE. Il est un peu moins gros que le cygne ordinaire, il est même d'une blancheur éclatante, mais ses ailes sont d'un beau noir. Son col et sa poitrine sont couverts d'un duvet d'une extrême finesse qu'il arrache lui-même pour tapisser son nid, et que l'on recueille avec soin pour en faire des couvre-pieds. On appelle ce duvet édredon, du nom de l'oiseau lui-même qui s'appelle eider.

CAROLINE. Comment ! il se dépouille volontairement de ses plumes ?

M.me DE JONCHÈRE. Dans les régions glacées où il établit ordinairement son domicile, sa couvée naissante a besoin de ce secours pour résister aux rigueurs

du climat. C'est dans le creux des rochers, aux pieds des genevriers et dans les lieux de l'abord le plus difficile, qu'il va construire son nid. C'est là que Peters allait l'enlever avec intrépidité. Le père Didier approuva le soin que prenait Peters. Non-seulement toute la famille se vit chaudement enveloppée dans les nuits d'hiver, mais le père Didier conseilla d'amasser ce duvet qui se vendait au poids de l'or, et de le mettre en réserve pour une époque, à la vérité bien reculée, pour le tems où la vallée ne pourrait plus suffire à nourrir ses habitans. Ce pouvait être alors une source d'aisance pour ceux qui seraient obligés d'en sortir. Peters était tout fier d'avoir découvert cette branche d'industrie. Il tirait aussi des eiders à coups de flèches sur le lac. Lorsque leurs petits commencent à se mouvoir, ces oiseaux les mettent sur leurs dos, prennent leur vol et des-

cendent du haut du rocher avec leur fardeau qu'ils vont déposer sur quelque eau tranquille, où ils apprennent à leurs petits à nager. Peters se cachait dans les taillis de l'île des Sycomores : armé de son arc de cornouiller, il décochait des traits qui manquaient rarement leur but. Mais, pour recueillir sa proie, il était obligé de se mettre à la nage. Cet exercice ne lui était pas nouveau, il avait appris à nager du tems même où vivait son père. Lisbeth n'aimait pas qu'il s'exposât ainsi. — Il est bien bon de savoir nager, disait-elle, on peut se sauver de quelque péril ; mais quelquefois ce talent rend téméraire, et l'on cherche un danger qui n'existait pas. De son côté, Léla craignait que Peters ne s'enrhumât dans les eaux du lac, qui, trop ombragées par les saules et les peupliers qui les environnaient, ne pouvaient reflêchir les rayons ardens du soleil. — Ah disait-

elle souvent, que n'avons-nous une nacelle! Peters imagina un jour qu'il pourrait en fabriquer une, d'après le souvenir qu'il avait conservé de celle de son père. Sorel dit qu'il voulait l'aider, et Lisbeth les encouragea. Le père Didier doutait fort du succès, surtout en voyant les deux ouvriers travailler avec plus de vivacité que d'attention. — Mes enfans, disait-il, vous allez bien vîte! Prenez un peu mieux vos dimensions, prenez . . . . .

ALPHONSE. Oh! mon dieu, maman, je sais à merveille tout ce qui peut se dire en pareille occasion.

M.me DE JONCHÈRE. En effet, vous pouvez savoir ce que l'on vous a dit cent fois, mais nos jeunes constructeurs, aussi peu réfléchis que vous l'êtes souvent vous-mêmes, se croyaient si sûrs de leur fait, et la barque prenait, en effet, une figure si avantageuse qu'ils écoutaient à peine ce que le bon père leur

disait. Le reste de la famille ne considérait leur ouvrage que pour l'admirer. Lorsqu'elle fut terminée, on porta la barque sur le bord de l'étang. Ils avaient convié toute la colonie à assister au moment où elle serait lancée sur les ondes. Peters et Sorel étaient aussi fiers que s'il se fût agi d'un vaisseau de guerre. Ils la poussent effectivement à flot. . . . . . O confusion! la barque se remplit et est submergée en un instant. Berthe partit d'un éclat de rire. Léla plaignait ses amis qui regardaient, le col tendu, l'endroit où leur barque chérie avait disparu. Quel moment pour le père Didier, s'il avait été capable d'abuser de leur situation! mais il eut pitié de leur peine et se contenta de leur dire: — Recommencez, vous ferez mieux. En effet, nos jeunes gens retirèrent leur nacelle et se mirent à l'équiper sur nouveaux frais. Cette fois ils corrigèrent sa

forme trop élancée; ils garnirent les fentes d'étoupe, et les couvrirent d'un assez bon goudron qu'ils tirèrent eux-mêmes de quelques sapins. Le succès couronna leurs efforts. La barque vogua sur les flots, obéit à la rame, servit à Sorel à jeter ses filets dans toutes les parties de l'étang, et à Peters à aller ramasser sans danger les oiseaux d'eau qu'il tuait à la chasse, mais surtout à promener Léla autour de l'île des Sycomores. — Laissons-les, mes amis, augmenter ainsi chaque jour leurs jouissances et leur industrie. Nous saurons une autre fois si quelque nuage ne vint pas obscurcir le cours d'une vie si douce et si pure.

Alphonse. Quoi! maman, ils ne furent pas toujours heureux?

Caroline. Eh! qui put les affliger dans leur retraite? Ils étaient indépendans, ils ne manquaient de rien....

M.me DE JONCHÈRE. On est souvent malheureux par sa faute, par ses préventions, par ses erreurs. On devient la victime de son propre caractère, en même tems que l'on en fait souffrir les autres. Ainsi, dans la retraite la plus paisible, la plus riante, on peut s'abreuver des plus cruels chagrins, lorsqu'on n'a pas soin de faire constamment usage de sa raison.

THÉOPHILE. Ah! maman, Peters ne fut donc pas toujours sage?

M.me DE JONCHÈRE. C'est ce que nous verrons, mes enfans.

## CHAPITRE IV.

On avait aimé Caligula, comme fils de Germanicus, on aima Claude parce qu'il était son frère. D'ailleurs, il avait la réputation d'être simple et borné, mais sans mélange de barbarie. Malheureusement, par une suite naturelle de son ineptie et de sa faiblesse, il laissa faire le mal par ceux qui l'entouraient et dont il était gouverné, entre autres par sa femme Messaline et quelques-uns de ses affranchis. Le nom de Messaline est devenu une injure grossière en raison des vices honteux dont cette femme était accusée, en sorte que le règne de Claude offre un mélange de quelques bonnes actions, d'absurdités et d'injustices. Ce fut au sujet d'une révolte

excitée par la tyrannie de ses affranchis que périrent Pétus et Arria sa femme, célèbre par son courage et par sa tendresse pour son mari. Pétus ayant pris part à la conjuration et étant au moment d'être condamné, Arria l'exhorta à ne point attendre la mort et à se la donner lui-même. Voyant qu'il hésitait, elle se frappa la première et, lui remettant le poignard d'un air tranquille, — « Tiens, Pétus, lui dit-elle, cela ne fait point de mal. »

Messaline s'étant brouillée avec les affranchis, ils dénoncèrent à l'empereur toutes les infamies dont elle s'était rendue coupable et obtinrent l'ordre de la mettre à mort. Claude avait eu d'elle un fils nommé Britannicus et une fille nommée Octavie. Il ne voulait pas se remarier, mais ses affranhis l'y contraignirent en quelque sorte et lui firent épouser Agrippine, sœur de Caligula et

fait dans ses bras tour à tour tous les enfans de Claude, et se servit du prétexte que leur présence soulageait sa douleur pour les empêcher de sortir et de se montrer au peuple. Enfin Néron se rendit avec Burrhus au camp des soldats du prétoire auxquels il déclara la vérité, offrant cinq mille sesterces, c'est-à-dire environ six cents francs de notre monnaie, à chacun d'eux, s'ils voulaient le proclamer empereur. Il y en eut quelques-uns qui demandèrent Britannicus, mais le plus grand nombre l'emporta. Proclamé par les gardes du prétoire, il se rendit au milieu d'eux au sénat, où son élection fut confirmée sans résistance. On fit, en grande pompe, les funérailles de Claude, et Agrippine fut nommée prêtresse de celui qu'elle avait empoisonné.

## CHAPITRE V.

NÉRON * n'avait pas dix-sept ans lorsqu'il se trouva empereur. Agrippine espérait bien, pour fruit de tous ses crimes, régner sous son nom : elle commença dès-lors à exercer la tyrannie, tandis que Néron, encore contenu par les leçons de Burrhus et de Sénèque, illustre philosophe qui avait été son gouverneur, déployait en apparence une humanité peu commune alors. Obligé de signer l'arrêt de mort d'un criminel, il dit qu'il voudrait ne savoir pas écrire. Ce mot a été plus célèbre qu'il ne méritait de l'être. Ces vertus ne brillèrent pas long-tems ; il montra bientôt la cruauté de son cœur et la bassesse de

* Règne de Néron, 54 ans après J.-C.

ses penchans. Ses plaisirs les plus vifs étaient de se déguiser durant la nuit et d'aller, avec ses courtisans, faire du tapage dans les rues, dans les cabarets, et jeter des pierres aux passans. Sa mère l'ayant réprimandé à ce sujet, il se brouilla avec elle et lui retira une partie de l'autorité dont elle jouissait : elle eut l'imprudence de le menacer de mettre Britannicus à sa place, et dès-lors Néron résolut la mort de Britannicus. Il s'adressa à une célèbre empoisonneuse, nommée Locuste, qui avait fourni à Agrippine le poison dont elle s'était servi pour se défaire du malheureux Claude. Il empoisonna lui-même son frère adoptif. Agrippine conçut bientôt tout ce qu'elle avait à craindre d'un pareil début, elle s'éloigna de Rome; cependant, Burrhus et Sénèque les réconcilièrent; ce ne fut pas pour long-tems. Néron voulut répudier Octavie pour

épouser Poppée, femme si vaine et si coquette, que l'on prétend que c'est d'elle qu'est venu le nom de poupée que l'on donne aux petites figures de carton vernies et parées. Poppée, pour se venger d'Agrippine, lui inspira pour elle une aversion violente et le détermina à un parricide. A peine eut-il appris que cet ordre effroyable avait été exécuté, qu'il fut saisi d'une terreur panique; se faisant horreur à lui-même, il pensa que tous les hommes allaient se soulever contre lui; il sortit de Rome, écrivit au sénat, accusa sa mère d'avoir conspiré contre lui et de s'être tuée elle-même quand elle avait su que ses projets étaient découverts. On feignit d'ajouter foi à ce récit. Il reprit peu à peu sa sécurité, mais sans pouvoir s'affranchir de ses remords. Dans l'espoir de s'en distraire, il se livra sans retenue aux amusemens les plus contraires à la dé-

sence et à sa dignité. Il ne manquait pas d'esprit, il composait des comédies et il les jouait lui-même. Burrhus et Sénèque ayant condamné sa conduite, le premier fut empoisonné et le second fut exilé. Néron avait épousé Poppée et la tua d'un coup de pied qu'il lui donna dans le ventre lorsqu'elle était grosse, parce qu'elle lui reprochait de se donner ainsi en spectacle; il fit mettre le feu à la ville afin de jouir de l'aspect imposant d'un incendie. Celui-ci dura sept jours et sept nuits. Néron envoya ses soldats pour s'opposer aux efforts qu'on faisait pour l'éteindre, et monté sur une tour pendant ce tems, il récitait et déclamait les vers d'Homère sur l'embrâsement de Troie. Sénèque, soupçonné à cette époque d'avoir conspiré contre l'empereur, reçut l'ordre de se faire mourir lui-même; il se fit couper les veines, ainsi que sa femme Pauline

qui ne voulait pas lui survivre. Néron voyagea dans toute l'Italie, la Grèce, donnant partout des fêtes magnifiques, des pièces burlesques, des pantomimes où il remplissait toujours le premier rôle, mais il faisait payer les frais de ces spectacles aux riches citoyens. Le peuple était contraint à chanter sur son passage des hymnes où il le comparait à Apollon. Pendant qu'il se souillait en Europe de tant de crimes et de bassesses, Corbulon, son général, se distinguait contre les Parthes et les Arméniens. La gloire qu'il s'était acquise en soumettant ces peuples excita la jalousie de Néron, et il reçut, de lui, pour récompense, l'ordre de se faire mourir. Tigellin, qu'il avait nommé préfet du prétoire après la mort de Burrhus, encourageait ses cruautés et ses extravagances. Tant d'excès le rendaient odieux à toute la terre. Vindex, illustre Gaulois, fut

le premier qui osa se révolter ouvertement ; il avait un commandement dans les Gaules, mais il ne jouissait pas d'un assez grand pouvoir pour espérer qu'on voulût le nommer empereur lui-même. Il proposa aux légions romaines et à sa propre nation de proclamer Galba, homme d'une grande naissance, et qui était alors gouverneur en Espagne. Cent mille hommes se réunirent sous les ordres de Vindex et proclamèrent hautement Galba. A cette nouvelle, Néron se livra au désespoir et aux accès de rage les plus violens ; il voulait d'abord faire mettre à mort tous les gouverneurs des provinces, pour empêcher qu'ils ne se déclarassent contre lui ; il fit des préparatifs pour marcher contre les rebelles. Vindex effectivement fut vaincu et se tua de sa propre main, mais cet échec n'arrêta point les progrès de Galba, et les gardes prétoriennes abandonnèrent

le palais durant la nuit pour aller proclamer Galba dans leur camp. Effrayé de se trouver seul à son réveil, Néron parcourut lui-même la ville pour implorer l'assistance de ceux qu'il croyait ses amis, mais on lui ferma toutes les portes, et il se trouva trop heureux de rencontrer quelques-uns de ses affranchis qui voulurent bien l'emmener dans une maison de campagne où ils le cachèrent. Il apprit dans la même journée que le sénat l'avait déclaré ennemi de la patrie et condamné à être frappé de verges jusqu'à la mort. L'idée de ce supplice épouvanta Néron. Désespérant d'échapper à ceux qui le cherchaient, il résolut de se poignarder, mais, n'en ayant pas le courage, il priait sérieusement ses affranchis de se tuer pour lui donner l'exemple; enfin il réussit, avec leur secours, à s'ôter la vie, après un règne de quatorze ans.

## CHAPITRE VI.

Galba avait déjà soixante-douze ans lorsqu'il fut élu empereur. Il traversa les Gaules, la Germanie, où il donna des preuves de cruauté qui firent dès-lors regretter son élection. Arrivé à Rome, il y montra tant de rigueur et d'avarice qu'il devint odieux, quoique moins méprisable que Néron. Il adopta Pison qui méritait ce choix par ses vertus; mais, malheureusement, Othon, jeune homme rempli d'ambition, avait espéré qu'il serait adopté lui-même par Galba et se trouva furieux d'avoir été frustré de ses espérances. Othon avait été l'un des vils flatteurs de Néron, et quoiqu'il eût des talens, il n'était pas digne de l'estime générale; mais il avait celle

des soldats du prétoire dont le caprice faisait alors la loi suprême. Il se révolta avec eux contre Galba et contre Pison. Galba, instruit du tumulte, accourut pour l'appaiser et fut égorgé. Pison se sauva dans un temple d'où il fut arraché et mis à mort. Il n'y avait encore que quatre jours qu'il jouissait du titre de César, et Galba lui-même n'avait pas régné une année. Les sénateurs s'empressèrent de venir féliciter Othon et le remercier de les avoir délivrés de la tyrannie. On redoutait cependant en secret un règne qui commençait d'une manière si violente, et quelques-uns faisaient des voeux pour Vitellius qui commandait en Germanie, et qui s'était soulevé du vivant même de Galba. Othon envoya contre lui ses lieutenans et resta à Rome, où il prit soin de déployer une modération et des vertus qui fissent ressortir davantage les vices de

son concurrent qui était ivrogne, gourmand et brutal; mais Vitellius remporta sur les lieutenans d'Othon une victoire éclatante. La garde prétorienne se pressant autour de lui, lui jurait une fidélité à toute épreuve et l'exhortait à marcher lui-même au combat; mais Othon avait eu toujours en horreur la guerre civile, et prévoyant d'ailleurs qu'il ne ferait guère que retarder sa chûte et sa mort, il aima mieux se faire mourir sur-le-champ pour épargner aux Romains les horreurs d'une plus longue contestation entre deux prétendans à l'empire; il se perça de son épée après un règne de sept mois. Le sénat, sans égard pour une fin si généreuse, envoya remercier Vitellius comme il avait remercié Othon à la mort de Galba. Vitellius se rendit à Rome où il excita le mépris le plus profond. Il avait tout ravagé sur sa route pour fournir au luxe

de ses repas, et ne voulant faire aucune dépense pour sa table, il obligeait les principaux citoyens à se cotiser pour le nourrir. Il ne voulait point d'un grand repas qu'il n'eût coûté environ 50,000 f de notre monnaie. Il avait un plat d'argent aussi grand qu'un bouclier, où l'on servait tous les jours des foies de poissons, des cervelles et des laitances; il mangeait souvent encore en se promenant. et quand son estomac était trop surchargé, il s'enfonçait les doigts dans le gosier afin de vomir et de pouvoir manger sur nouveaux frais. Un si vil exemple était suivi par ses courtisans, par ses troupes, en sorte qu'ayant mis celles-ci en garnison dans les villes de l'Italie, elles se trouvèrent si abrutiés et si affaiblies par la débauche lorsqu'il voulut les faire marcher contre Vespasien, qu'elles se laissèrent vaincre au premier effort. Vespasien était gé-

néral en Asie. Ses légions l'avaient proclamé empereur et il envoyait ses lieutenans pour se faire reconnaître à Rome. Vitellius, saisi de terreur, assembla le peuple et déclara qu'il abdiquait. Son humiliation toucha tous ceux qui l'entouraient; ils refusèrent de consentir à son abdication et jurèrent de le défendre. Il se renferma avec eux dans la ville, mais les milices, levées parmi le peuple, abandonnèrent bientôt les remparts et restèrent spectatrices du combat entre les vieux soldats de Vitellius et l'armée de Vespasien. Les Romains ne se comptant plus pour rien dans cette querelle, applaudissaient, avec autant de lacheté que de barbarie aux traits de bravoure qui avaient lieu de part et d'autre, absolument comme s'ils avaient assisté à un combat de gladiateurs. Enfin la ville ayant été forcée, Vitellius s'alla cacher dans la chambre d'un es-

clave où il fut bientôt découvert. On le traîna dans les rues, on l'accabla de coups, et on le jeta dans le Tibre : on massacra de même son frère et son fils encore au berceau. Vespasien n'était pas l'auteur de ces cruautés, il était encore absent, et, dans la suite pour les réparer autant qu'il était possible, il maria honorablement la fille de Vitellius et pardonna à tous ceux qui avaient soutenu la cause de son rival.

---

## CHAPITRE VII.

VESPASIEN * était d'une naissance assez obscure et avait occupé d'abord des grades fort inférieurs dans les armées. Son père s'était honoré par son intégrité dans l'emploi de publicain et n'avait laissé qu'une fortune médiocre à ses enfans. Après avoir obtenu le rang de proconsul, il fut appelé à la cour de Néron et s'y rendit odieux à ce prince par l'extrême ennui qu'il éprouvait à l'entendre chanter et déclamer, ce qu'il n'avait pas la force de dissimuler. Il s'attendait à être d'un jour à l'autre la victime de la vanité de Néron, lorsqu'il fut envoyé en Judée où il déploya tous ses talens, ainsi que Titus son fils aîné.

* Règne de Vespasien, 69 ans après J.-C.

Ce dernier fut chargé spécialement du siége de Jérusalem à l'époque où son père, proclamé empereur depuis quelque tems, apprit la mort de Vitellius et partit pour l'Italie. Son arrivée à Rome mit fin aux vengeances particulières que ses partisans y exerçaient. Il entreprit de se faire aimer plutôt que de se faire craindre, et il y réussit avec d'autant plus de facilité qu'il était le huitième empereur depuis Auguste et le premier qui montrât quelques vertus; ce fut aussi le premier qui mourut naturellement dans son lit. Il avait toujours affecté la plus grande simplicité. Il avait souvent tourné en dérision l'apothéose des empereurs, et voyant arriver sa dernière heure : — « Je sens, dit-il, que je deviens dieu. » Cependant Vespasien était loin d'être irréprochable. Le trait qui fait le plus de tort à sa mémoire est la sévérité avec laquelle il traita Sabinus,

et sa cruauté envers Eponime femme de Sabinus. Les Gaulois avaient refusé de reconnaître Vespasien et s'étaient joints à Civilis, général des Battes ou Bataves qui avaient passé de la Germanie dans une île formée par les deux bras du Rhin, et qu'on a nommée depuis la Hollande. Cette nation belliqueuse, soumise par les Romains, supportait impatiemment leur joug. Civilis, descendant de leurs anciens rois, les avait fait révolter contre Vitellius et soutenait la guerre avec succès contre les lieutenans de l'empereur. Il avait imaginé, pour renforcer son parti, de reconnaître Vespasien de préférence à Vitellius, mais lorsqu'il apprit que Vespasien avait triomphé, il renonça à toute dissimulation ; il déclara que les Bataves combattaient pour eux-mêmes et pour leur liberté, et un grand nombre de Gaulois entrèrent dans son alliance. Sa-

binus, prince de Langres, fut un de ses plus célèbres partisans. Il fut défait et se retira dans une caverne où il demeura neuf ans avec Eponime sa femme, qui voulut s'enterrer ainsi toute vive avec lui plutôt que de l'abandonner. Civilis, après de nombreux exploits et de nombreuses défaites, fut, ainsi que les Bataves et les Gaulois, réduit à se soumettre et à implorer la clémence de l'empereur qui lui pardonna. Il fut moins généreux envers Sabinus. Cet infortuné fut découvert dans son asile ténébreux et conduit à Rome avec sa femme et deux enfans qu'elle avait eus et qu'elle avait élevés dans cette caverne. Cette femme courageuse embrassa inutilement les genoux de l'empereur, qui crut lui accorder une assez grande faveur en préservant du supplice ses innocens enfans, et l'envoya elle-même à la mort avec Sabinus. Cette cruauté révolta

les Romains, touchés de la constance d'Eponime et de l'attachement de ces deux époux l'un pour l'autre. Ils attribuèrent, dans la suite, la fin malheureuse des fils de Vespasien à une punition des dieux.

Son fils Titus lui succéda, malgré les intrigues de Domitien son frère cadet, qui aspirait à l'empire à son préjudice *. Titus avait passé son enfance avec Britannicus ; il avait profité des mêmes maîtres et réunissait l'instruction, les talens agréables, aux talens militaires et aux plus rares vertus. Il fut surnommé les délices du genre humain. Il ne s'occupait que des malheureux, et quand il avait passé un jour sans faire une bonne action il disait à ses amis : « J'ai perdu ma journée. » Il diminua les impôts, il défendit les dénonciations qui

* Règne de Titus, 79 ans après J. C.

avaient été si fort en usage sous les règnes précédens. Cependant il ne fut pas complètement heureux comme il méritait de l'être. Il avait connu en Judée Bérénice, fille d'Agrippa, que Caligula avait fait roi d'une partie de cette contrée ; il désirait vivement l'épouser, mais le titre de reine était toujours si fort en horreur aux Romains qu'il craignait de leur déplaire, et renonça à Bérénice. Ce prince ne régna malheureusement que deux ans. Son indigne frère qui, du vivant même de Vespasien, s'était signalé par ses vices, fut soupçonné d'avoir abrégé ses jours.

ALPHONSE. MAMAN, nous avons laissé Peters dans la vallée.

M.me DE JONCHÈRE. Oui, mes enfans; nous l'avons laissé en possession de la jolie barque qu'il s'était construite. Hélas! elle ne le préserva pas d'un grand danger. Un jour, qu'il pêchait avec Sorel, le pied lui glissa en tirant un filet chargé prodigieusement de poissons. Sorel se mit d'abord à rire en voyant tomber Peters, il savait qu'il nageait fort bien, cependant, ne le voyant pas reparaître, il fut saisi d'inquiétude, se jeta lui-même dans l'étang, plongea, saisit Peters, mais fit de vains efforts pour le ramener à la surface; sa jambe était serrée entre deux racines, il était évanoui, ses vêtemens étaient imbibés. Sorel ne put venir à bout de le soulever ni de le dé-

gager. Il le crut déjà mort et, prenant sa course vers les cabanes, il cria de loin à ses parens : Il est noyé! Peters est noyé! Léla jeta un grand cri et tomba dans les bras de sa mère; Voutes et le père Didier coururent précipitamment vers le lac; leurs forces réunies arrachèrent Peters du piége où il se trouvait pris. Ils le transportèrent à la cabane, le mirent dans un lit bien chaud; et, quand il reprit ses sens, il se trouva la tête appuyée sur l'épaule de Léla qui l'arrosait en silence de ses pleurs. — Mon fils, lui dit Lisbeth qui pleurait aussi, tu vois combien nous t'aurions regretté; j'aurais craint que ta sœur ne mourût avec toi. — Non, non, dit Peters en serrant avec vivacité Léla sur son cœur, non, non, Léla n'est pas ma sœur. L'étonnement se peignit sur tous les visages. — Ah! reprit Peters, vous n'en êtes pas moins ma mère, mais vous êtes aussi

la mère de Sorel, et Berthe n'est pas sa sœur. A ces mots on comprit ce qu'il voulait dire, mais on feignit de ne pas l'entendre. Lisbeth fit doucement retirer sa fille dont elle prit la place au chevet du lit de Peters, et on ne lui parla plus que de sa santé qui fut bientôt rétablie. Cependant Léla avait elle-même fort bien compris ce qu'avait dit Peters ; ce n'était pas la première fois qu'elle avait réfléchi, de son côté, à l'espèce de parenté qui l'unissait à lui. Elle s'était dit aussi : Peters n'est pas mon frère . . . . mais le silence qu'avait observé, dans cette occasion, toute sa famille, lui faisait appréhender que son père et sa mère ne voulussent pas qu'il devînt leur gendre. Peters, depuis long-tems projetait de faire connaître à cet égard sa pensée ; aucune inquiétude ne s'y était jointe jusqu'alors ; la bonté avec laquelle il était traité ne lui lais-

vait aucun doute du succès. Ce même silence qui avait affligé Léla avait donc confondu et disons-le, avait indigné Peters. Il se voyait rejeté, méprisé par ceux même dont il s'était cru chéri ; il en chercha la cause et ne put en concevoir d'autre que sa pauvreté. Il savait que Sorel était fils d'un riche laboureur, et lui, enfant ignoré, abandonné, à peine savait-il quel avait été son père ! Ces images douloureuses vinrent, pour la première fois, s'offrir à son esprit. Jusqu'alors il avait déploré ses malheurs, il n'en avait jamais rougi. En effet, rien n'était plus contraire aux principes qu'on lui avait donnés ; on lui avait répété cent fois qu'il n'y avait de honteux que le vice, et que l'infortune était un titre de plus à l'affection des autres hommes. Il était révolté de trouver ses protecteurs en contradiction avec eux-mêmes. Son respect pour eux et

pour Léla l'empêcha d'en parler à cette dernière, et Léla s'interdit, de son côté, la familiarité avec laquelle elle l'avait traité jusqu'alors. Sans se permettre de blâmer ses parens, elle s'affligeait de leur refus. Elle devint moins communicative et moins gaie ; assidue à ses devoirs, elle les remplissait toujours avec exactitude, mais ce n'était plus avec le même plaisir ; Peters ne les partageait plus. Tous deux, à leurs loisirs, cherchaient la solitude. Leur mélancolie influait sur le reste de la famille ; et, pour distraire Léla, on résolut de la mener chez une tante de Sorel qui mariait un de ses fils, et qui avait engagé Vouter et ses enfans à la noce.

On parla de cette partie devant Peters, mais on ne l'y invita point. Jusqu'alors il avait été de tous les projets, de tous les plaisirs ; jamais on n'avait mis de différence entre les enfans de Vouter et

lui. Une exclusion si marquée acheva de blesser sa fierté et son cœur ; il crut qu'en manifestant le désir d'épouser Léla il avait perdu tous ses droits à l'affection de ses bienfaiteurs. Il sortit suffoqué par le dépit et la douleur. Il se rappela en même tems que la tante de Sorel avait plusieurs fils ; il pensa qu'alliés déjà à cette famille, peut-être depuis long-tems on avait formé le projet d'une seconde union. La tante de Sorel était riche, mais la vallée n'était-elle pas assez grande encore pour les faire vivre dans l'abondance ? Qui travaillerait avec plus de zèle et de courage que Peters ? Qui serait plus reconnaissant, plus soumis ? ... Cependant ils emmenaient Léla, ils lui destinaient un autre mari ..... — Et sans doute, ajoutait-il, je les gêne, je leur suis à charge. Sans moi, sans la crainte de me réduire au désespoir, ce jeune homme serait venu lui-même

ici . . . . . . Ils regrettent sans doute en cet instant ce qu'ils ont jadis fait pour moi ! Et je resterais ? . . . . . . . . . Non. Puisqu'ils désirent mon absence, je m'en irai ; je m'en irai, reprenait-il avec amertume, j'irai revoir ce rivage où mon père a fini ses jours. Et moi aussi, peut-être, je pourrai mourir.

En parlant ainsi, la fièvre s'allumait dans ses veines, sa tête se perdait, il versait des larmes brûlantes. Il tomba au pied d'un arbre. Il ne reparut point à la cabane de Lisbeth pour le repas du soir et resta couché sur la terre humide. La sueur inondait son corps et s'y glaçait ; il n'y prenait pas garde. Au point du jour il vit toute la famille traverser la prairie. Léla était plus parée qu'à l'ordinaire. Il la suivit des yeux jusqu'à ce qu'elle eut franchit la montagne. Il jeta un cri douloureux. — Je les ai vus pour la dernière fois ! dit-il,

et un tremblement convulsif agita tous ses membres. Quand cette première crise fut calmée, il fit un effort pour se lever et pour marcher. Il était entièrement en délire. A mesure qu'il avançait, tous les objets qui frappaient ses yeux et qui lui avaient été si chers, lui inspiraient comme des accès de rage. Il arrachait les fleurs que ses mains avaient cultivées; il renversa tout un berceau dont il avait fabriqué soigneusement le treillage, et qu'il avit tapissé de liserons et de féveroles couleur de rose. Il se dirigea enfin vers le sentier. Il s'excitait au courage, lorsqu'à moitié chemin de la montagne, au détour d'un buisson, il se trouva justement en face du père Didier qui semblait l'attendre au passage. Peters recula de quelques pas; la tête de Méduse ne l'aurait pas plus frappé. Où vas-tu? demanda le père, d'un ton grave. Peters se troubla. — Je m'en vais, répondit-il

d'une voix concentrée....... Mais en même-tems son cœur se déchira et son visage se couvrit de larmes. — Si tu avais prononcé ce mot d'un œil sec, reprit le père, c'en était fait ; je t'abandonnais pour toujours. Non, tu ne t'en iras pas, jeune insensé ! As-tu le droit de disposer de toi-même. Du moment où Vouter a bien voulu te servir de père, n'as-tu pas dû lui vouer l'obéissance et tous les sentimens d'un fils ? Tu t'en vas ? et pourquoi ? te l'a-t-il ordonné ? te l'a-t-il permis ? — Il le désire, repartit Peters plus bas encore. Je l'ai cru du moins.... — Comment te l'a-t-il fait connaître ? — Il me méprise, il regrette au fond du cœur ce qu'il a fait pour moi. La pitié seule l'empêchait d'expulser le malheureux Peters..... Peters ne devait-il pas s'éloigner ? — Non : il devait, avant tout, me consulter. Tu ne devais pas, sur un pareil sujet, t'en rapporter à tes

conjectures; tu as trop peu d'expérience, et tu es animé par un intérêt trop vif, pour qu'en voulant juger des intentions secrètes de Vouter, tu ne te sois pas égaré. A ton âge et dans ta position, tu devais avoir recours aux conseils de la raison et de l'amitié. Les amis ne te manquaient pas, Peters: et moi, ne suis-je pas aussi ton père? Le jeune homme tomba entre ses bras, attendri jusqu'au fond de l'ame. — Tu m'évitais, reprit le vieillard, et moi, Peters, je t'attendais. Pendant ce tems tu te livrais à un faux enthousiasme; tu voulais prévenir Vouter, tu croyais faire un grand acte d'héroïsme, et tu te rendais réellement coupable de désobéissance et d'ingratitude Cet exemple n'est que trop commun, Peters, tes bienfaiteurs t'ont destiné Léla bien avant que tu l'eusses demandée...... — Léla! Il ne pourrait .... — Votre grande jeunesse à

tous deux était la cause du silence que l'on gardait à ce sujet avec vous. On vous trouvait encore trop peu raisonnables pour vous marier, et tu viens malheureusement de prouver qu'à ton égard on n'avait pas tort. Ta défiance, ton injustice, ont troublé la paix qui régnait dans ce vallon. Au lieu de chercher, en redoublant de soins, de zèle et d'affection, à mériter le prix que tu ambitionnais, tu t'es livré au dépit, au découragement, au délire des passions, à la fougue de ton caractère, et tu as pensé tout perdre, Peters, tu le vois; la persévérance et la douceur sont les meilleurs moyens pour parvenir au but où l'on aspire. Peters, éperdu, pressait entre ses mains les mains vénérables du père Didier; il ne pouvait répondre que par quelques accens confus. Un voile semblait levé de dessus ses yeux, il sentait toute l'énormité de la faute qu'il

avait pensé commettre. Il remerciait le vieillard de l'avoir sauvé du remords le plus affreux..... — C'est à ta conduite future à me faire oublier tes torts, reprit Didier. Je te promets que Vouter les ignorera toujours. Je suis vieux; il me tarde à moi-même de te voir uni à Léla, et je l'ai dit à ses parens. Ils auront égard à mes instances. Tu peux compter sur sa main, aussitôt que tu auras préparé une cabane où vous puissiez loger l'un et l'autre. Peters pousse des cris de joie; il passe subitement du désespoir au comble du bonheur. Il va d'avance choisir, à peu de distance de la cabane de Lisbeth et de celle de Berthe, un terrein convenable pour établir celle de Léla. Il projette de planter à l'entour tous les arbustes, toutes les fleurs qu'elle préfère. — Je veux, dit-il, qu'un ruisseau l'entoure en murmurant; le cytise baignera dans l'onde ses grappes dorées;

l'iris et l'amaranthe y réfléchiront leurs couleurs. Tandis qu'il formait de si doux projets, Léla apprenait aussi que Peters lui était destiné. Arrivée chez la tante de Sorel où tout respirait le bonheur, Léla s'était trouvée plus à plaindre encore que dans sa solitude. Au milieu du jour elle sentit son cœur se gonfler. Elle se déroba à la société et alla pleurer seule sous un saule. Sa mère, qui ne la perdait pas de vue, la suivit. Léla n'était pas accoutumée à dissimuler avec ses parens. Ce n'était pas sans effort qu'elle s'était imposé la loi de se taire sur le chagrin qu'elle nourrissait. Dès que Lisbeth l'eut interrogée, elle convint du sujet de sa peine. — Pourquoi, lui dit sa mère, as-tu manqué de confiance dans l'affection ou dans la sagesse de tes parens ? Si tu crois que nous ne voulions pas t'unir à Peters, tu dois nous supposer des motifs raisonnables.

Si tu nous avais ouvert ton cœur, et si ces motifs avaient existé, nous te les aurions fait connaître. Tu en aurais probablement senti la force et la justesse, tu aurais partagé notre opinion, et ton amour pour nous et pour tes devoirs aurait banni bientôt un désir condamnable. Mais si ces motifs n'existent pas, si nous estimons Peters, s'il est digne de nous et si nous le destinons à Léla.... — O ciel! — Tu l'aurais su plutôt si tu avais agi avec ta franchise ordinaire. Ma fille, est-ce dans une circonstance aussi importante que tu devais t'en écarter? Je t'ai laissé porter quelque tems la peine de ta réserve; j'ai voulu te faire dire à toi-même que la seule manière d'assurer sa tranquillité et son bonheur, c'est de n'avoir jamais une pensée que l'on ne confie à sa mère. Léla, pénétrée de tendresse et de reconnaissance, arrosait de larmes les mains de Lisbeth.

Elle lui fit part ensuite d'une vive inquiétude qui la tourmentait : le jour de son départ elle avait aperçu Peters, étendu sur l'herbe et qui paraissait malade, agité. Lisbeth en fut alarmée. Elle alla trouver Vouter. Ils convinrent ensemble de repartir le lendemain matin. Ils exécutèrent leur projet. Peters, quoiqu'il ne les attendît pas sitôt, ne perdait pas de vue la sommet de la montagne ; c'était par là que Léla devait revenir. Quelle surprise et quelle joie quand il les aperçut ! Il vola au-devant de Vouter. Il tomba à ses pieds, près de perdre haleine. — Mon père, lui dit-il, mon père, pardonnez-moi. — Et que veux-tu que je te pardonne ? disait Vouter en l'embrassant. — Ah ! repartit Peters, je sais tout ce que vous voulez faire pour moi, et vous ignorez encore à quel point je suis coupable. Vous pourriez l'ignorer toujours, le père Didier me l'a promis,

mais ce secret peserait à ma conscience. Quand vous meneriez Léla à l'autel, je n'oserais m'y présenter moi-même; un bonheur usurpé est un supplice pour un cœur délicat. Connaissez tous mes torts, excusez ma jeunesse, et rendez-moi votre amitié. Alors il fit à Vouter un aveu sincère. — Non, disait-il, je n'étais point ingrat, je vous aimais toujours plus que ma vie; ma raison était égarée. — Peters, disait Lisbeth, tu m'aurais donné la mort. — N'en parlons plus, ajouta Vouter; une leçon si terrible t'apprendra, je l'espère, à te défendre à l'avenir de tout ce qui ressemble au dépit, à la colère, et te rendra plus digne du trésor que je te confie.

Dès le lendemain, Peters eut la permission de travailler à sa cabane. On convint que, lorsqu'elle serait bâtie, le jardin dessiné, planté et enclos, il épouserait Léla. Vous imaginez bien qu'il

y travaillait avec un grand zèle. Cependant il n'avançait guère ; car cette occupation ne devait pas nuire aux occupations habituelles, aux travaux communs ; d'ailleurs, Berthe, qui était un peu maligne, venait quelquefois détruire tout ce qu'il avait fait, pour se venger, disait-elle, de tout l'ennui qu'il lui avait causé lorsqu'il boudait toute la famille. Peters ne se fâchait pas, mais, à parler franchement, il en avait bonne envie. Un jour que Berthe avait renversé tout un côté de la cabane, Sorel s'aperçut que Peters avait peine à retenir ses larmes. Touché de sa modération et de sa douleur : — Ami ? lui dit-il, n'accuse pas son cœur ; elle est vive, étourdie, et ne calcule point assez tout le chagrin qu'elle te cause ; mais quand elle cesserait de te jouer de mauvais tours, jamais ton jardin, ta cabane ne seraient terminés cette année. La

moisson va bientôt se faire, tu seras occupé nuit et jour. A la moisson succéderont la vendange, la récolte des fruits, des légumes; mais avant cette époque je veux que tu te maries. Demain j'irai chercher mes cousins; par amitié pour moi ils ne refuseront pas de venir à la vallée et de travailler avec toi. Dans huit jours ta cabane sera finie, et tu épouseras Léla. Peters embrassa Sorel, qui partit en effet et revint avec toute sa famille, mais le pauvre Peters n'en fut pas d'abord plus avancé. On ne pouvait voir la vallée sans admiration; il fallut deux jours pour la parcourir, la curiosité n'était jamais satisfaite. Après l'heure de la promenade, les cousins de Sorel prenaient leurs galoubets; on dansait, on chantait jusqu'à la nuit. Peters ne se plaignait pas, mais il se promenait, dansait et chantait bien à contre-cœur. On

parlait encore de chasser, de pêcher; c'était à ne pas finir, et Peters n'entrevoyait point à quelle époque on s'occuperait de sa cabane. Lorsqu'un des jeunes gens s'étant avisé de dire qu'il s'estimerait bien heureux d'avoir une chaumière dans la vallée: — Oh! je m'engage à y travailler de grand cœur, s'écria Peters, pourvu que ce ne soit qu'après la mienne. Ce léger reproche fut senti, et mieux peut-être que s'il avait été plus vif ou plus amer. La mauvaise humeur et l'exigeance auraient refroidi le zèle de ses amis; la patience et la grâce avec laquelle il s'était prêté aux amusemens de la société, quoiqu'il n'y prît intérieurement aucun plaisir, leur inspirèrent une sorte de remords. Ils se mirent à l'ouvrage immédiatement, et on ne l'abandonna plus que tout ne fût achevé. Quelle joie pour Peters quand il vit au faîte de sa cabane le

gros bouquet de roses qui devait servir de signal! Les jeunes gens l'entourèrent, le menèrent comme en triomphe au son de la flûte et du galoubet aux genoux de Vouter et de Lisbeth. On s'attendait que Peters, ivre de joie, allait faire quelque folie, on fut surpris de le voir si calme en apparence dans un moment où tout respirait la gaîté, où on le félicitait à l'envi. Il songeait alors à ce jour où, laissé presque seul sur la plage, il serait mort de douleur et de misère sans l'étranger qui l'avait recueilli dans son sein. Peters en ce moment, était tout entier à la reconnaissance, et ne trouvait que des larmes pour l'exprimer. Bientôt cependant l'émotion intérieure devint trop forte, on le vit pâlir, on se hâta de le porter au grand air, et en voyant une tendre inquiétude dans les yeux de Lisbeth et de Léla, il ne songea plus qu'à jouir

de l'affection qu'on lui témoignait.

Le lendemain, Léla, vêtue d'une robe de lin et la tête ornée d'une couronne de roses blanches, fut conduite par ses parens dans l'île des Sycomores. Le père Didier reçut leurs sermens ; ce ne fut pas sans en etre vivement ému ; c'était la dernière solennité qu'il espérait célébrer dans le vallon. Ses forces diminuaient de jour en jour. Il croyait toucher bientôt à sa fin ; mais comme il ne souffrait point, il cachait soigneusement ses pressentimens à cet égard ; il voulait voir ses amis, ses enfans, tranquilles et joyeux jusqu'à son dernier soupir.

Une fois que Peters fut marié, il laissa Sorel et ses cousins entreprendre à leur gré les plus belles parties de chasse et de pêche. Ils songèrent cependant à retourner chez leur mère ; mais ils pressèrent Vouter et ses enfans de venir leur rendre visite après la moisson. On s'y

engagea et l'on tint parole. Dès que les gerbes furent rentrées, on se disposa à sortir du vallon pour aller passer quelques jours chez la tante de Sorel. Vouter, inquiet du père Didier, malgré le soin que prenait celui-ci de se contraindre, déclara qu'il ne le laisserait pas seul et qu'il resterait avec lui. Le père Didier s'opposa à cet arrangement; il demanda que ce fussent Sorel et Peters qui restassent à la vallée. Cette proposition excita une vive surprise. Il était peu naturel de priver de préférence de ce voyage deux jeunes gens auxquels il devait être plus agréable qu'à Vouter. Ce défaut d'attention était si peu dans son caractère qu'il alarma toute la famille. — Ah! s'écrient-ils tous à la fois, vous souffrez, mon père; il se passe en vous quelque chose d'extraordinaire. — Non, répondit Didier, je ne souffre point, je vous l'assure. Personne néan-

moins ne voulait plus partir. — Mes amis, reprit le père, vous m'affligerez, vous me contrarierez beaucoup, et vous ne voudriez pas commencer si tard. J'exige que Vouter parte avec sa femme et ses filles; Sorel et Peters resteront avec moi. Tout le monde se tut. On résolut d'obéir. Le lendemain, à l'heure du départ, il évita de leur dire adieu. Vouter, toujours plus inquiet, le chercha d'abord; mais, présumant bien qu'il se cachait, il n'osa persister dans ses recherches dans la crainte de lui déplaire. Il le recommanda aux soins de Sorel et de Peters qui n'avaient pas besoin de ses recommandations, et il partit à regret avec Lisbeth et ses filles. Bientôt après Didier reparut. Il était faible, pâle, et, pour regagner sa cabane, il s'appuya sur Peters. Un moment après il l'appela. Peters ne l'avait pas quitté et s'étonna qu'il ne le vît pas à ses cô-

tés. Il lui demanda où était Sorel; Sorel était là. — Bon dieu! s'écria-t-il, mon père, ne le voyez-vous pas? — Non, mon fils, répondit Didier, je viens de perdre la lumière. . . . . . — O ciel! — De la résignation, mes enfans. — Ah! mon père, comment en avoir? — Il le faut, si vous ne voulez m'abreuver moi-même de douleurs à mes derniers momens. Ce n'est pas pour rien que j'ai fait partir Vouter. . . . . . . Vous lui direz que tous mes vœux ont été pour lui et pour la prospérité de sa famille. — Mon père, vous le reverrez bientôt. — Non, mes enfans, je ne le reverrai plus ici-bas; ma fin est prochaine, et voilà pourquoi j'ai voulu qu'il s'éloignât; j'ai voulu lui épargner, ainsi qu'aux femmes, ce que ces instans solennels ont toujours de pénible. . . . . mais ils n'ont rien d'affreux quand on est sans remords. Vous savez où repose André, cet ami

de ma jeunesse, rejoignez ma cendre à la sienne. Tout finit à son tour : entourez ces lieux d'une enceinte de cyprès, et qu'ils soient désormais consacrés à la sépulture. Sorel et Peters pleuraient. . . . . . comme vous pleurez vous-mêmes. . . . — Point de cris, point de sanglots, leur dit le père. J'ai vécu paisible, aimé ; j'ai vieilli sans infirmité et je meurs sans reproche. . . . Remerciez avec moi l'Être suprême. En même tems il fit signe qu'il voulait se mettre à genoux ; on l'appuya contre une table et il se mit à prier. Insensiblement sa voix baissa ; tout à coup elle s'éteignit.... Peters regardait Sorel et Sorel regardait Peters ; ni l'un ni l'autre n'osait regarder le père ; enfin ils jettent sur lui les yeux... poussent un cri, se précipitent sur le vieillard. . . . . Il avait cessé à la fois de prier et de respirer. . . . . . Calmez-vous, mes enfans, je vous en con-

jure, ou je ne veux point continuer.

CAROLINE. Ah! continuez, ma tante... je vous en prie.

M.me DE JONCHÈRE. Après avoir donné à leurs regrets un libre cours, les jeunes gens convinrent que Peters partirait le lendemain pour aller chercher Vouter; mais il n'était pas encore sorti du vallon qu'il vit venir celui-ci que rappelait l'inquiétude. L'aspect de Peters dans le sentier qui conduisait hors de la vallée, son visage troublé et bientôt couvert de larmes, apprirent à Vouter la perte qu'il avait faite avant même qu'il la lui annonçât. — Vas retrouver nos femmes, lui dit Vouter; apprends-leur notre malheur, adoucis ce coup autant qu'il te sera possible, et ne les ramène ici que dans deux jours. Peters obéit. Il continua sa route; mais quand il se trouva, pour la première fois depuis plus de dix ans, hors de la vallée, il éprouva un désir

irrésistible d'aller revoir le lieu où il avait passé sa première enfance et où il avait embrassé son père pour la dernière fois. Ce voyage était conforme aux sentimens douloureux dont son cœur était déjà rempli. Il reconnut assez bien la route qu'il avait parcourue avec Vouter. Il se trouva enfin sur les bords de la Baltique; il retrouva quelques planches, quelques poteaux, restes de son ancien asile; il revit ce monticule où Michel s'asseyait chaque soir, et sur le sommet duquel il avait planté un mélèze. Cet arbre, devenu grand, n'ombrageait alors qu'une vaste et aride solitude. Peters entendit gronder encore une fois les flots et donna de nouveaux pleurs au naufrage qui lui avait ravi son père; enfin il s'arracha de ces tristes lieux et alla remplir la tâche, plus triste encore, dont il avait été chargé.

Il ramena sa mère, sa femme et sa

sœur au vallon le jour que Vouter lui avait indiqué. La dépouille mortelle du père Didier avait été déposée, la veille, auprès de celle d'André. Ils allèrent tous ensemble prier sur leur tombe. Jamais le souvenir de ces hommes simples et vertueux ne s'éteignit dans leur cœur; conservant, même après leur mort, la crainte de leur déplaire, ils les honoraient chaque jour en rappelant leur exemple, en se faisant un juste devoir de les imiter. Le tems adoucit néanmoins leurs regrets, et le bonheur reparut dans la vallée. Les deux sœurs augmentèrent le nombre de ses habitans, en donnant le jour à d'aimables enfans qui charmèrent la vieillesse de Lisbeth et de Vouter. Le fils aîné de Berthe, celui pour qui Peters avait fait ce joli berceau, avait le même cœur, la même vivacité que mon Alphonse, sans avoir son étourderie; et la fille aî-

née de Léla, l'orgueil et les délices de sa mère, avait toute la sensibilité, tout l'enjouement de Caroline, avec la raison, l'esprit solide et cultivé qui la rendront si remarquable et si attachante à dix-sept ans.

## CHAPITRE VIII.

Domitien se montra indigne de succéder à Vespasien et à Titus ; il avait une vanité puérile qui le porta à faire faire son apothéose de son vivant. Il se renfermait dans son cabinet des heures entières, pour faire croire qu'il étudiait avec application. Un esclave ayant regardé par le trou de la serrure, s'aperçut qu'il s'occupait seulement à attraper les mouches. Il était à la fois cruel et fantasque, se plaisant quelquefois à inspirer la crainte du supplice dont il faisait grâce ensuite, après avoir joui de la terreur qu'on avait éprouvée. C'est ainsi qu'ayant invité plusieurs sénateurs à souper, il les reçut dans une chambre tendue de noir, décorée de cercueils sur

lesquels étaient inscrits le nom de chaque convive. Ils étaient convaincus qu'ils seraient égorgés après le repas; mais, satisfait de s'être diverti d'une manière si horrible à leurs dépens, il les laissa aller sans leur faire aucun mal. Dans ses jugemens il opinait toujours à la mort, disant qu'il valait mieux sacrifier cent innocens que de laisser échapper un coupable. Il fit tirer l'horoscope de tous les gens distingués par leurs emplois et leur mérite, et fit mourir tous ceux auxquels on prédit quelque prospérité, dans la crainte qu'ils n'aspirassent un jour à l'empire. Il fit toujours, avec désavantage, la guerre aux Germains, aux Daces et aux Sarmates, ce qui ne l'empêcha point de prendre le surnom de Germanique et de se faire décerner le triomphe. Jaloux de la gloire dont Agricola se couvrit dans la Grande-Bretagne, il le rappela et le destitua. Sous le règne de Néron,

Suétone avait agrandi les possessions des Romains dans cette contrée; Agricola acheva de la soumettre toute entière jusqu'aux frontières de la Calédonie, aujourd'hui l'Ecosse, et donna tous ses soins à la civiliser, car les Bretons étaient encore fort sauvages et ne connaissaient aucune des douceurs de la vie. Agricola entreprit le premier de faire le tour de la Grande-Bretagne; on n'était pas certain encore que ce fût une île, et Agricola s'en assura. Domitien, jaloux également des savans, des philosophes, bannit les premiers de Rome, et se montra même l'ennemi des beaux-arts. Il fut l'auteur de la première persécution contre les Chrétiens. La religion chrétienne faisait déjà de si grands progrès qu'un parent même de Domitien fut convaincu de l'avoir adoptée et fut mis à mort. Tant de cruautés lassèrent la patience des Romains: on conspira contre Domitien. Il

était difficile de le surprendre, car il craignait beaucoup pour sa vie. Cependant un de ses domestiques le poignarda, et les conjurés proclamèrent aussitôt Nerva, d'origine grecque, respectable par son âge et ses vertus. Il ne s'occupa qu'à faire le bien ; mais, par son extrême facilité, il laissa quelquefois faire le mal. L'action la plus honorable de sa vie fut l'adoption qu'il fit de Trajan, distingué par son mérite entre tous les généraux de l'empire. Il mourut peu de tems après, n'ayant régné que l'espace de seize mois.

Les savans de ce premier siècle après Jésus-Christ, ont été Sénèque philosophe, précepteur de Néron, et dont la conduite a peut-être été moins digne d'éloges que ses ouvrages ; un autre Sénèque, poète tragique ; Lucain, neveu du premier, qui a fait sur les guerres de César et de Pompée un poëme intitulé

*la Pharsale*; Pétrone poète critique qui se fit couper les veines sous le règne de Néron, pour échapper à la haine du tyran; Pline naturaliste qui périt dans la première éruption du mont Vésuve qui eut lieu la première année du règne de Titus, c'est-à-dire soixante-dix-neuf ans après Jésus-Christ; Pline le jeune, son neveu, célèbre par ses Lettres familières: il vivait encore sous le règne de Trajan dont il fut l'ami, ainsi que Tacite, gendre d'Agricola, historien célèbre pour la majesté et la perfection de son style. Tacite commanda dans la Belgique sous le règne de Vespasien, étudia les mœurs des Germains et les fit connaître dans ses ouvrages. Il écrivit également les détails des guerres de son beau-père dans la Grande-Bretagne, et les annales de l'empire romain depuis Auguste jusqu'à Nerva. Silius Italicus qui composa un poème sur la deuxième guerre

punique ; Perse, Martial, Juvénal, poètes satyriques, et Valerius Pudens qui à l'âge de treize ans, remporta le prix de la poésie. Parmi les Grecs, Phèdre de Thrace, qui fut esclave comme Esope et traduisit en latin les ouvrages de ce fameux fabuliste; Epictète, également esclave, philosophe stoïcien très-austère, dont la maxime favorite était : « Supportez et abstenez-vous », c'est-à-dire supportez le mal qui vous arrive et abstenez-vous d'en faire. Il a composé un livre de sentences intitulé *le Manuel*. Un de ses maîtres le frappant, avec un bâton, sur la jambe, — « Vous allez me casser la jambe, lui dit-il fort tranquillement » ; et le barbare ayant récidivé, — « Je vous avais bien dit, reprit-il de même, que vous alliez me casser la jambe. » Il resta boiteux de cet accident. Apollonius de Tyanes, qui passa pour un magicien parmi ses ennemis et pour

un dieu parmi ses disciples. Il eut la faiblesse d'accréditer cette opinion par une conduite pleine d'artifices. La vérité est qu'il fut excessivement instruit, ayant voyagé dans les pays les plus lointains, qu'il était doué d'une belle figure, d'une éloquence entraînante, et qu'il abusa de tous ces avantages pour exalter encore l'enthousiasme qu'il inspirait. Strabon géographe, et Columelle qui a écrit sur l'agriculture. Enfin, chez les Juifs, Josephe qui a écrit l'histoire de sa nation, et tous les détails de la guerre de Judée, et du siége de Jérusalem par Titus, dans lesquels il a lui même joué un rôle important et honorable.

## CHAPITRE IX.

Trajan * est considéré comme le meilleur et le plus grand des empereurs romains, parce qu'il réunit les talens, le génie et la vertu. Ayant trouvé que Domitien avait fait la paix avec les Daces à des conditions honteuses, il rompit le traité fait avec eux et les vainquit. Il fit construire un pont dans cette contrée sur le Danube, et établit aux environs des colonies romaines ; il fit construire à son retour la colonne trajane qui subsiste encore à Rome, et où les détails de cette guerre se trouvent représentés en reliefs. Il avait beaucoup de simplicité pour lui-même et réservait toute sa magnificence pour les mo-

*Règne de Trajan, 98 ans après J.-C.

nemens publics ; il vivait familièrement avec ses amis. On admirait la frugalité et l'enjouement de ses repas. Aussi bienfaisant que Titus, il vendit plusieurs maisons de plaisance pour en distribuer le prix aux malheureux. Il faisait élever les orphelins, il nourrissait habituellement deux millions de personnes indigentes, et disait souvent : « Je veux être pour chaque citoyen ce qu'à sa place je voudrais que l'empereur fût pour moi ». Il dit encore un jour à son préfet du prétoire en lui remettant une épée : « Servez-vous en pour moi tant que j'en serai digne, et contre moi quand je le mériterai. » Trop avide peut-être de la gloire des armes, il enviait quelquefois Alexandre, auquel il était supérieur à tant d'égards ; il soumit la Germanie, la Mésopotamie, l'Assyrie, une partie de l'Arabie, et les Parthes. Il mourut naturellement en Cilicie, âgé seulement

de 63 ans, après en avoir régné dix-neuf : il reçut le surnom d'Optimus, qui veut dire très-bon, et de père de la patrie.

Trajan avait marié sa nièce à Adrien, son parent et son pupille. Comme il n'avait pas d'enfant, on s'attendait toujours qu'il adopterait Adrien, mais l'ambition de ce jeune homme l'avait blessé et il n'en voulut rien faire. Après sa mort, l'impératrice Plautine publia qu'il l'avait adopté étant au moment d'expirer, et comme Adrien avait beaucoup de partisans, il trouva beaucoup de gens pour appuyer cette imposture ; d'ailleurs, il était avantageusement connu ; il fut donc proclamé. Il continua les libéralités de Trajan ; il se fit un devoir de marcher sur ses traces dans ce qui concernait le gouvernement ; mais il renonça trop facilement aux conquêtes de son prédécesseur ; il se montrait quel-

quefois implacable lorsque son orgueil était choqué, et poussait trop loin le goût des plaisirs. Il eut pour favori Antinoüs, auquel il fit élever un temple en Egypte après sa mort; il fit rebâtir Jérusalem, embellit la ville d'Oresta en Thrace, et lui donna le nom d'Andrinople qu'elle porte encore; il institua une école sous le nom d'Athénée et fit bâtir lui-même son tombeau. Ce monument, fort considérable et depuis encore augmenté, sert aujourd'hui de citadelle à la ville de Rome, sous le nom de château Saint-Ange. Il affectionnait singulièrement la Grèce comme le berceau des sciences et des arts, et il avait fait bâtir une maison de campagne où l'on retrouvait le lycée, l'académie, enfin les monumens les plus célèbres d'Athènes. Cette maison, aujourd'hui ruinée, s'appelle le Vieux Tivoli; mais le trait le plus honorable de la

vie d'Adrien, est d'avoir ôté aux maîtres le droit de condamner à mort leurs esclaves : droit horrible et révoltant qui n'aurait jamais dû exister. Malgré tant de titres à l'estime de la postérité, Adrien ne posséda point l'affection de ses contemporains qui voyaient de trop près les défauts par lesquels sa gloire était obscurcie : on ne peut s'empêcher d'être indigné en voyant le sénat, si bas et si rampant sous les Caligula, les Claude, les Néron, les Domitien, refuser les honneurs funèbres à un prince tel qu'Adrien. Il fallut tout le crédit d'Antonin, son héritier, pour lui faire rendre les derniers devoirs.

Adrien avait adopté Vérus dont la seule bonne qualité était d'aimer la littérature ; du reste, prodigue, efféminé, ce choix avait fait grand tort à Adrien dans l'opinion publique. Vérus mourut, et Adrien répara sa faute en adoptant

Antonin qui méritait le trône à tous égards et qui ne le désirait pas. Antonin n'ayant point d'enfans, Adrien lui fit adopter le fils de Vérus qui portait le nom de son père, et le jeune Annius Marc-Aurèle, qui était à la fois parent d'Adrien et neveu de la femme d'Antonin dont il épousa la fille.

Antonin prouva sa reconnaissance envers Adrien en défendant sa mémoire, comme nous l'avons dit, et il reçut à cette occasion le surnom de Pieux. Son règne fut pacifique. Il détestait la guerre qu'il considérait toujours comme un fléau, et il parvint à l'éviter sans compromettre la majesté romaine. On avait un si grand respect pour son caractère que ses voisins le prenaient pour arbitre et se soumettaient volontairement à ses décisions. Charmé du mérite de Marc-Aurèle, il l'associa à son pouvoir. Il consultait volontiers ses amis; il ai-

mait à rendre compte des motifs de sa conduite, et cependant il ne se laissa jamais gouverner. Il mourut à l'âge de soixante-treize ans et fut amèrement regretté. Marc-Aurèle lui fit élever un monument appelé la colonne Antonine, qui subsiste encore à Rome.

## CHAPITRE X.

Antonin, qui méprisait Lucius Vérus qu'Adrien lui avait fait adopter en même tems que Marc-Aurèle, avait affecté de le tenir dans l'obscurité. Marc-Aurèle se persuada qu'il était équitable de l'en faire sortir et qu'il devait partager l'empire avec lui. Vérus n'en était pas digne; il n'aimait que les plaisirs comme son père, et s'était chargé de la guerre qui était déclarée de nouveau avec les Parthes, il en abandonna le soin à ses généraux et se fixa à Antioche, dans le faubourg de Daphné, renommé comme le séjour des délices. Marc-Aurèle, au contraire, fit en personne la guerre aux Germains et aux Scythes; il délivra plus de cent mille prisonniers romains qui

avaient été réduits en captivité par les barbares ; il accorda à des tribus de ces mêmes barbares des terres pour s'établir. Plus belliqueux qu'Antonin, il montrait la même bienfaisance, le même amour pour la justice. Tant de vertus et d'équité ne le mirent pas à l'abri des soupçons. Lorsque Lucius Vérus vint à mourir, on l'accusa sourdement de l'avoir empoisonné, quoique l'élévation de Vérus fût son ouvrage. Marc-Aurèle eut des chagrins non moins amers, dans la mauvaise conduite de sa femme Faustine et de son fils Commode. Faustine était fille d'Antonin, et, quoiqu'elle rendît son mari très-malheureux, il ne voulut pas la répudier, par égard pour la mémoire de son beau-père. On croit que la peine que lui causaient les vices de Commode abrégea ses jours. Il mourut à Vindobona, aujourd'hui Vienne en Autriche. Sa mort causa les plus vifs

regrets. En effet, sa bonté avait seule adouci le tems de son règne qui avait été d'ailleurs fort malheureux; on avait eu fort à souffrir de la peste, de la famine, des excursions de plusieurs peuples, des révoltes de quelques autres. Les Chrétiens furent les seuls qui, loin d'éprouver les bienfaits de Marc-Aurèle, eurent à se plaindre de ses persécutions et de son inhumanité.

Marc-Aurèle faisait la guerre aux Germains lorsqu'il mourut. Les flatteurs conseillèrent à Commode de faire la paix, afin d'aller jouir, dans un climat plus doux, du plaisir de régner. Il fit donc un traité honteux, et revint à Rome où il manifesta bientôt son humeur sanguinaire et son penchant pour la débauche. Plusieurs conspirations éclatèrent et coûtèrent la vie à des personnages illustres, dont la plupart avaient seulement excité ses soupçons. Il fut cons-

tamment gouverné par de vils favoris, Perennis, Périandre et une femme nommée Martia qui fut l'auteur de sa mort. Il était tellement avare qu'il mettait les dignités à l'enchère, et vendit ainsi le consulat à vingt-cinq personnes pour la même année. Il se plaisait à avilir le sénat et faisait inscrire dans les registres publics ses actions les plus honteuses. Il se plaisait à faire couler le sang de ses propres mains. Enfin Martia lui ayant déplu, il inscrivit son nom sur ses tablettes, avec ceux de plusieurs personnes qu'il projetait de faire mourir. Martia, les ayant trouvées, résolut de le prévenir et s'entendit avec Lætus, préfet du prétoire, pour le faire assassiner. Il avait régné trois ans.

Lætus, après la mort de Commode, embarrassé sur le choix de celui auquel il décernerait l'empire, jeta les yeux sur Pertinax, qui jouissait de toute l'es-

time publique. Pertinax était le fils d'un charbonnier. Il s'était avancé par son seul mérite ; il était alors sénateur et âgé de soixante-sept ans. Les conjurés coururent à sa maison, et Pertinax crut d'abord qu'ils venaient l'égorger par l'ordre de Commode. Il fut bien étonné d'apprendre que Commode n'existait plus et qu'on lui destinait sa place. Il fut élu d'abord au camp des gardes prétoriennes et ensuite dans le sénat, suivant l'usage, les gardes prétoriennes s'arrogeant ainsi le droit de nommer les empereurs suivant leur caprice. Son amour pour le bon ordre ne tarda pas à leur déplaire ; Lætus trouva mauvais qu'il ne suivît pas exactement ses conseils, même en ce qui n'était conforme ni à l'humanité, ni à la justice. Trois mois après il fit révolter les prétoriens, et Pertinax fut assassiné.

*Fin du vingt-deuxième volume.*

# LES ENFANS
# DU VIEUX CHÂTEAU.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE.

---

TABLEAUX HISTORIQUES,
pouvant servir de complément
aux ENFANS DU VIEUX CHATEAU,
8 vol. in-18. Prix: 5 fr. et 6 fr.

GASTON DE SÉMUR,
2 vol. in-12. Prix: 5 fr. et 6 fr.

# LES ENFANS DU VIEUX CHÂTEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION
ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE

Par M.me Emilie MILLON-JOURNEL.

II.e ANNÉE.

TOME VINGT-TROISIÈME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,
Chez M.me V.e RENARD, Libraire ;
rue Caumartin, N.o 12.

1825.

# LES ENFANS
# DU VIEUX CHÂTEAU.

---

ALPHONSE. AH ! maman, maman, je vous en prie, parlez-nous de l'eau aujourd'hui ; rien ne viendra plus à propos.

M.me DE JONCHÈRE. Pourquoi donc, mon fils ?

ALPHONSE. Parce que je me suis brûlé ce matin avec de l'eau bouillante ; sur-le-champ j'ai trempé ma main dans l'eau froide, comme je vous l'ai entendu recommander, et à présent il n'y paraît plus. Je me suis demandé la raison de ces deux effets que l'eau a produits sur ma main, car, à présent, je me demande quelque chose ; je n'agis plus machinalement comme vous disiez.

M.me DE JONCHERE. L'eau bouillante est trois fois plus chaude que le corps humain; voilà pourquoi son contact t'a fait souffrir. L'eau froide, immédiatement appliquée, a rétabli l'équilibre. Nous avons déjà dit, en parlant de l'air inflammable, qu'il concourait, avec l'oxygène, à former l'eau. Celle de pluie est la meilleure; elle est limpide, inodore, insipide, parce que l'agitation des vapeurs dans l'atmosphère sert à les épurer, tandis qu'à la surface ou dans les entrailles de la terre, l'eau s'imprègne d'une infinité de substances dont elle emprunte non-seulement des teintes et des saveurs différentes, mais encore une foule de propriétés qui ne sont pas toujours salutaires.

Vous savez que l'eau est aussi nécessaire que l'air à la vie, ou du moins à peu de chose près. On peut supporter un peu plus long-tems le défaut de

breuvage que le défaut de respiration ; mais il finit toujours par nous ravir l'existence.

ALPHONSE. Mais on peut boire du vin, du lait, du cidre, au lieu d'eau.

M.me DE JONCHÈRE. Toutes ces boissons, même le lait qui est la plus douce, finiraient par épaissir et par aigrir nos humeurs, d'autant plus que, privés d'eau, nous ne pourrions faire usage que d'alimens secs et échauffans ; et si la terre elle-même en était privée, le vin, le cidre et le lait nous manqueraient aussi bientôt ; les animaux mourraient de soif, et le sol aride ne produirait plus aucun fruit.

ALPHONSE. Ah ! mon dieu, maman, vous me donnez une soif ardente seulement d'y penser.

CAROLINE. Ma tante, pourquoi l'eau de mer est-elle amère et salée ?

M.me DE JONCHÈRE. On n'a jusqu'ici

formé, à cet égard, que des conjectures. On sait bien que les fontaines, les sources d'eau salée doivent cette propriété aux mines de sel gemme qu'elles ont traversées, mais quelles mines assez abondantes peuvent se trouver au fond de la mer pour lui communiquer cette âcreté prodigieuse! on sait que les plantes marines fournissent toutes de l'acide muriatique, mais il paraît plus naturel de présumer qu'elles le doivent à leur séjour dans la mer, que d'imaginer que ce soient elles qui suffisent à lui donner cette salure. On a cherché tous les moyens de faire disparaître cette saveur désagréable. Elle est accompagnée, d'ailleurs, d'une vertu purgative qui en interdirait l'usage à ceux-mêmes qui vaincraient leur répugnance et qui voudraient l'employer à se désaltérer.

THÉOPHILE. Pourquoi a-t-on cherché si soigneusement à l'épurer ?

M.me DE JONCHÈRE. Parce que sur les vaisseaux, dans les voyages de long cours, on est souvent en danger de manquer d'eau douce. Il serait bien plus commode d'employer celle de la mer que d'encombrer le navire de pièces d'eau auxquelles il peut arriver mille accidens. Mais le seul procédé par lequel on ait réussi à la rendre supportable, exige un si grand appareil et une si grande quantité de combustible qu'il devient à la fois dispendieux et incommode, et l'on a plutôt fait encore d'embarquer de l'eau douce.

CAROLINE. Pourquoi donc du combustible ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui. Il faut, pour la dessaler, la passer à l'alambic ; cependant, malgré l'embarras que cet ap-

pareil peut causer, je crois que l'on a tort de négliger entièrement cette précaution, sur les grands navires, principalement où l'on a plus de place et où l'on court aussi plus de risque de manquer d'eau. Comme on n'y aurait recours que dans les cas urgens, on n'aurait pas besoin que la quantité de combustible fût bien considérable, et l'on préviendrait ainsi toute espèce d'inconvéniens.

CAROLINE. Ma tante, l'eau de la mer est d'un beau bleu, n'est-il pas vrai?

M.me DE JONCHÈRE. Elle est de cette couleur dans les beaux jours où elle réfléchit l'azur des cieux; elle est grise quand le ciel est couvert de nuages, et sur les hauts fonds, où elle n'a pas assez de profondeur pour réfléchir les couleurs du firmament, elle est seulement verdâtre. Ce changement indique aux navigateurs la présence de la terre, ou tout au moins d'un écueil. Dans les

pays chauds, entre les tropiques, à la suite d'un beau jour, l'eau se pénètre de lumière, et les vagues, en écumant, font jaillir des aigrettes de feu qui ont dû effrayer les premiers qui ont observé ce phénomène. On l'attribue à une espèce d'huile de poisson qui surnage sur la mer et qui devient phosphorique, l'eau par elle-même n'étant pas susceptible, dit-on, de produire ces étincelles. Lorsqu'on puise de l'eau de mer dans un seau, on voit qu'elle est réellement claire, argentée, mais lourde; épaisse, visqueuse, au point que je ne m'en servais jamais sans dégoût pour me laver les mains. Le linge blanchi à l'eau de mer se nettoie à merveille, mais il s'use vite et ne sèche jamais parfaitement quand il n'a pas été rincé dans de l'eau douce. On ordonne les bains de mer pour plusieurs maladies, principalement celles de la peau.

Presque tous les corps sont susceptibles de s'imbiber d'eau et d'être dissous, ou tout au moins métamorphosés par elle.

CAROLINE. Comment donc, métamorphosés ?

M.me DE JONCHÈRE. Sans doute ; soit en favorisant les fermentations actives et putrides et les procédés chimiques, soit en entraînant et réunissant les substances dans le sein de la terre où elles forment ensuite des minéraux, des cristallisations. C'est par son secours que sont produites les pétrifications, les incrustations, les dendrides et les stalactites.

Vous saurez que la fermentation active est celle dont il résulte quelque liqueur spiritueuse ; la fermentation putride provient de la dissolution des cadavres et des végétaux ; l'une et l'autre sont le résultat de l'humidité. Dans ces

deux cas, l'eau excite une chaleur plus ou moins vive, et cet effet est bien contraire à celui qu'elle produit sur le feu lui-même. Vous savez qu'elle l'éteint, mais je parie bien que vous ne savez pas pourquoi. La raison en est plus compliquée que vous ne le pensez sans doute. Le feu n'est alimenté que par l'air atmosphérique; la nappe d'eau qui tombe sur la flamme intercepte l'air, détruit la communication, et le feu s'éteint; en même tems une partie du calorique passe dans l'eau et la réduit en vapeurs: tout cela est l'affaire d'un moment.

ALPHONSE. Ah! maman, l'eau en vapeurs; cela ne ressemble-t-il pas à l'eau bouillante?

M.me DE JONCHÈRE. L'ébullition de l'eau est due à l'influence du calorique qui la pénètre et dilate ses molécules; ces molécules, devenues plus légères, cherchent à s'élever, et pour y parvenir

elles divisent les molécules de l'air. L'eau, qui formait un fluide liquide, devient alors un fluide élastique; il se fait un combat entre la dilatation de l'eau et la pesanteur de l'air : la résistance de l'air étant vaincue, l'eau se résout successivement en vapeurs et tarit entièrement dans le vase, mais sans que sa chaleur puisse augmenter. Telle activité que l'on donne au feu, l'eau, une fois bouillante, se vaporise et ne s'échauffe pas davantage. Vous aurez remarqué, quand l'eau va bouillir et pendant qu'elle bout, qu'il se fait un bruit aigu dans le vase ? Il est produit par les molécules de l'eau qui s'agitent, retombent et frappent les parois du vase, auquel elles font rendre un son.

CAROLINE. Comment, en augmentant l'activité du feu on ne rend pas l'eau plus chaude ?

M.me DE JONCHÈRE. Non, mais on pour-

rait le croire quelquefois, parce qu'il y a des cas où l'eau semble bouillir avant d'avoir atteint le véritable degré de chaleur de l'eau bouillante. Ceci dépend du degré de la pesanteur de l'air. Dans les tems et dans les endroits où l'air est plus léger, comme dans les pays chauds et sur les hautes montagnes, l'eau bouillonne lorsqu'elle n'est pas encore aussi chaude qu'elle pourrait l'être. Dans la machine pneumatique, par exemple, où elle n'a aucun obstacle à vaincre, elle semble bouillir lorsqu'à peine elle est tiède.

THÉOPHILE. Ah! quel plaisir d'avoir une machine pneu.... pneu....

CAROLINE. Pneumatique, n'est-il pas vrai, Théophile?

M.me DE JONCHÈRE. Vous savez que l'eau pèse huit cents fois plus que l'air: sa dilatation est bien plus considérable encore, mais on n'a pu l'évaluer par-

faitement. Il résulte de cette expansion que si l'on pouvait substituer le ressort de l'eau dilatée à celui de l'air ou de la poudre à tirer dans un fusil, le coup porterait beaucoup plus loin. On a estimé que la vapeur produite par cent quarante livres d'eau soulèverait une masse de soixante-dix-sept milliers, et que cent quarante livres de poudre ne feraient sauter que trente milliers environ; c'est en raison de ce ressort que l'on a imaginé les machines à vapeur, autrement nommées pompes à feu; où, par le ressort de l'eau bouillante, on met en mouvement des leviers, des pompes, des corps infiniment lourds; mais ces machines sont trop compliquées pour que vous puissiez les comprendre sans les avoir vues. L'eau renfermée dans un vase est susceptible de rougir : si l'on a renfermé avec elle un corps solide, toute son action s'exerçant alors contre

lui, elle est capable de le dissoudre, quelle que soit sa dureté; c'est ainsi qu'elle fait cuire tous nos alimens et que le bois, les os, s'y amollissent et s'y réduisent en bouillie. Mais nous n'avons parlé que de la vaporisation de l'eau, parlons aussi de son évaporation.

CAROLINE. Quelle différence y a-t-il donc, ma tante ?

M.me DE JONCHÈRE. La vaporisation de l'eau est due à l'action du feu; l'évaporation est produite par la chaleur naturelle de la terre, car l'intérieur de la terre contient tellement de calorique que, si l'on creusait trop profondément pour établir une glacière, on ne réussirait point à y conserver de la glace. Cette chaleur excite une évaporation presque insensible à l'œil, surtout en plein jour, lorsque les rayons du soleil rendent les vapeurs plus subtiles et plus élastiques; mais le soir, la fraî-

chaleur condense un peu ces vapeurs, et l'on voit alors une espèce de fumée, de brouillard, qui s'élève de terre et plus abondamment encore des fontaines, des rivières et des étangs.

CAROLINE. Ah ! oui, j'ai vu cela cent fois.

M.me DE JONCHÈRE. Vous avez vu aussi, lorsqu'on a fait bouillir de l'eau dans un vase bien fermé, que la vapeur, en se refroidissant, forme de petites gouttes qui s'attachent au couvercle; de même les vapeurs élevées dans les airs, frappées par une température plus froide, s'y condensent, s'y réunissent et retombent en forme de pluie, de neige ou de grêle. Mais celles qui s'exhalent durant la nuit n'ont pas le tems de gagner entièrement la partie supérieure de l'atmosphère et de s'y former en nuages. Cette vapeur, qu'on appelle serein quand elle s'élève de la terre, se nomme rosée

quand elle est retombée. On aperçoit, au lever du soleil, cette rosée éparpillée sur les plantes; c'est ce que les poètes ont nommé les pleurs de l'Aurore.

CAROLINE. Ma tante, le serein est dangereux, car vous l'évitez avec soin.

M.me DE JONCHÈRE. Il est vrai. Sans compter l'humidité dont il nous pénètre, cette vapeur qui s'exhale de la terre entraîne quelquefois avec elle des miasmes putrides ou des émanations minérales, suivant la qualité du sol à travers lequel elle transpire. Cette humidité seule est très-funeste à nos organes. Vous voyez, aux approches d'un tems pluvieux, les gens infirmes et âgés se plaindre de douleurs dans tout le corps; elle gonfle, raccourcit et tiraille nos muscles aussi bien que les cordes d'un instrument. . . . . . .

ALPHONSE. Ah! oui. Voilà pourquoi Lapierre dit de lui-même qu'il est un

baromètre ambulant à cause de son rhumatisme; il veut dire un hygromètre, n'est-ce pas, maman? mais le pauvre Lapierre n'en sait pas davantage.

M.me DE JONCHÈRE. Mais si le serein est mal sain pour les animaux, la rosée qui en résulte procure aux plantes un bain journalier sans lequel elles souffriraient beaucoup en l'absence de la pluie. C'est elle qui porte de la nourriture à celles que leur destinée a fait éclore dans un sol aride ou sur le sommet des rochers. En hiver, non-seulement le serein se condense en s'élevant dans les airs, il s'y congèle et retombe, non en forme de rosée, mais de givre ou de frimats. Il éprouve la même métamorphose que les exhalaisons humides qui sortent de nos poumons et qui, portées contre les vitres d'une croisée ou d'une voiture, y sont frappées de l'air extérieur et s'y cristallisent sous la forme

de brins de mousse ou de feuilles de fougère.

THÉOPHILE. Comment donc? c'est un de mes grands plaisirs, durant l'hiver, de voir sur nos carreaux des paysages tout entiers; mais je ne savais pas que cela fût produit par les exhalaisons...... humides..... de nos poumons.

M.me DE JONCHÈRE. Oui, et de même les exhalaisons de la terre se glacent et viennent, en retombant, poudrer à blanc nos gazons et nos arbrisseaux. Quant aux exhalaisons qui s'échappent de notre poitrine, elles sont visibles durant l'hiver, comme celles de la terre le sont durant la nuit. Chaque fois que vous ouvrez la bouche, soit au grand air, soit dans un appartement mal échauffé, vous en voyez sortir une espèce de fumée.

CAROLINE. Oui, cela est bien singulier.

M.me DE JONCHÈRE. Votre haleine est naturellement tempérée ; frappée par l'air extérieur, elle se condense. Ce phénomène, qui vous paraît seulement singulier parce que vous y êtes accoutumés dès l'enfance, paraîtrait même effrayant à une grande personne qui l'éprouverait pour la première fois, et qui n'en concevrait pas sur-le-champ la raison.

ALPHONSE. Oh ! effrayant !

M.me DE JONCHÈRE. Mon dieu oui ! Dans cette habitation sauvage dont je vous ai déjà parlé, il pleuvait extrêmement souvent, parce que l'étendue de la forêt attirait et retenait les nuages ; c'est l'effet ordinaire de tous les grands arbres, sourtout quand ils sont réunis en grand nombre. Il résultait de cette abondance de pluie des matinées assez froides. Un jour d'automne, nos noirs arrivèrent tout épouvantés ; ils avaient vu pour la première fois la fumée sortir de

leur bouche, et ils étaient assez simples pour imaginer qu'ils pouvaient avoir le feu dans le corps.

ALPHONSE. Ah ! ces pauvres gens qui croyaient brûler tout vifs sans le sentir !

M.me DE JONCHÈRE. Je suis sûre que, si nous avions témoigné nous-mêmes le moindre effroi, plusieurs d'entre eux auraient été assez crédules pour se persuader bientôt qu'ils ressentaient les atteintes de la brûlure, comme l'aga de M. Gemelli qui croyait déjà sentir la colique parce qu'il était convaincu que le chocolat était un poison. Il fallut la sécurité que nous leur montrâmes et l'assurance que nous leur donnâmes que ce phénomène était commun dans notre patrie, pour leur remettre l'esprit en repos.

ALPHONSE. Ah ! je leur aurais laissé croire que c'était le feu, pour me divertir.

M.me de Jonchère. Vous auriez eu grand tort ; les uns auraient été se jeter tête baissée dans la rivière, d'autres seraient tombés malades de frayeur, tous m'auraient su mauvais gré, quelque jour, d'avoir abusé de leur confiance pour me moquer d'eux On gouverne bien mieux les hommes par l'estime et la confiance qu'on leur inspire, que par l'autorité et la contrainte.

Caroline. Ma tante, c'est donc l'évaporation insensible qui forme les nuages ?

M.me de Joncèhre. Sans doute. Les vapeurs se condensent et se rassemblent ; elles flottent dans les airs au gré des vents, mais quand elles deviennent trop considérables et trop pesantes, elles retombent vers la terre. Si, en tombant, elles traversent un air bien froid, elles nous arrivent sous la forme de neige ou de grêle ; quand cette neige doit par-

venir dans des lieux profonds où la température s'adoucit, elle se fond et redevient liquide. C'est ainsi que j'ai vu, en Espagne, le même nuage donner de la neige sur la montagne et de la pluie dans la vallée.

CAROLINE. Mais, ma tante, la grêle tombe souvent au milieu de l'été?

M.me DE JONCHÈRE. Elle provient d'un nuage qui s'est congelé dans des régions supérieures où il a rencontré un vent froid. Dans les zones tempérées, ces petits quartiers de glace, en tombant vers la terre, ne trouvent pas un degré de chaleur suffisant pour les fondre; mais dans la zone torride on ne voit jamais de grêle, ni l'hiver, ni l'été.

Les brouillards sont des vapeurs condensées au même point que les nuages, mais qui flottent à la surface de la terre; ils se dissipent, soit en se raréfiant aux rayons du soleil, et alors ils se disper-

sent dans l'atmosphère, soit en tombant comme la rosée. Ils sont plus mal sains que la pluie, car ils ne se sont pas épurés comme elle ; ils sont encore tellement imprégnés d'émanations terrestres qu'ils ont souvent une odeur fétide et exercent des influences dangereuses sur nos organes ou sur les plantes qui en sont frappées.

« Mais de tous les phénomènes produits par le concours des eaux et des vents, le plus effroyable c'est une trombe ou siphon.

THÉOPHILE. Qu'est-ce que c'est donc qu'une trombe, maman ?

M.me DE JONCHÈRE. La trombe provient d'un nuage qui, roulé par un tourbillon, s'alonge en cornet vers la terre ou vers la mer ; il se fait alors un vide dans l'intérieur de ce cornet, et ce vide produit l'effet d'une pompe aspirante. Tous les objets qui se trouvent

à l'extrémité de la trombe sont attirés avec violence dans son sein; les arbres sont déracinés, les toits enlevés, les champs bouleversés, et les oiseaux, les petits quadrupèdes, les hommes même y sont engloutis. Comme ces phénomènes n'ont lieu que durant la tempête, les vents déchaînés poussent la trombe devant eux et lui font ravager une grande étendue de pays avant qu'elle soit devenue assez lourde pour crever d'elle-même, ou qu'elle soit rompue par quelque objet massif qu'elle rencontre sur sa route; alors elle éclate avec un grand bruit et couvre les alentours d'une nappe d'eau.

CAROLINE. Oh! mon dieu, quelle désolation!

M.^me DE JONCHÈRE. En mer, l'extrémité de la trombe attire les flots et enlève une quantité d'eau si considérable qu'on l'entend monter et descendre, et

qu'on la voit bouillonner avec un bruit effrayant. Vous concevez bien que les vaisseaux qu'elle rencontrerait sur son passage seraient infailliblement submergés. On a la précaution, du plus loin qu'on l'aperçoit, de tirer contre elle un coup de canon ; cette explosion dans l'air fait crever la trombe avant qu'elle soit assez près du vaisseau pour l'inonder.

CAROLINE. Ma tante, avez-vous vu des trombes dans vos voyages ?

M.me DE JONCHÈRE. Nous en rencontrâmes une en mer, mais c'était de très-grand matin. Avant que je fusse sortie de mon lit pour aller la voir. Nous avions fait fausse route pour l'éviter, et avec tant de diligence qu'elle était déjà confondue avec la brume à l'horison. Enfin, mes enfans, l'eau, à laquelle la chaleur fait perdre sa liquidité, la perd aussi par l'effet d'un

grand froid, mais avec cette différence que la chaleur la transforme en un fluide élastique, et le froid en un corps solide.

ALPHONSE. Comment donc, un corps solide?

M.me DE JONCHÈRE. Eh! sans doute La glace n'est-elle pas de l'eau parvenue à l'état de solidité?

ALPHONSE. Ah! cela est vrai.

M.me DE JONCHÈRE. La congellation des liquides s'accomplit à peu près de la même manière que la cristallisation des minéraux. Il se forme sur la surface de l'eau de petites aiguilles triangulaires, dentelées comme les brins de mousse que Théophile admire l'hiver sur les vitres. Ces aiguilles sont placées en longueur sur la nappe d'eau; elles s'y multiplient, se resserrent et finissent par se rejoindre de manière à ce que leur forme primitive ne se distingue plus. Le phénomène le plus remarquable dans la glace est

son extension considérable. Il paraîtrait naturel, que le froid qui resserre l'air, les vapeurs, les liquides même au premier moment, et la plupart des corps les plus durs, contribuât aussi à diminuer le volume de l'eau; mais, au contraire, lorsque la glace se forme tout à fait, elle monte, dans les vases au-dessus du niveau que l'eau avait auparavant. Cette dilatation s'opère au moment où les aiguilles se réunissent, et, comme elle agit en tous sens, elle fait éclater les vases fragiles, les plantes et même les arbres et les pierres dont les fentes s'étaient remplies d'eau. Le fer fondu, quand il se cristallise, augmente également de volume; et ce phénomène, qui semble en contradiction avec la raison, résulte, à ce que l'on croit, comme dans la glace, de l'arrangement de ses cristaux qui lui fait occuper un plus grand espace. Cette extension ne peut

cependant, sous aucun rapport, être comparée à celle que la chaleur fait éprouver aux liquides. La dureté de la glace peut quelquefois surpasser celle du marbre. En Russie, dans un hiver rigoureux, on imagina de tailler dans la glace des canons avec leurs affûts; on les tira à poudre et ils n'éclatèrent point en tirant.

THÉOPHILE. Oh ! des canons de glace !

M.me DE JONCHÈRE. Il y a, au reste, des substances plus froides encore que la glace, comme il y en a de plus chaudes que l'eau bouillante.

ALPHONSE. Plus chaudes que l'eau bouillante ! Ah ! si vous m'eussiez dit cela ce matin, vous auriez eu de la peine à me persuader.

M.me DE JONCHÈRE. Rien n'est plus vrai cependant. L'huile bouillante, par exemple l'est bien davantage.

Caroline. Mais qu'est-ce qui peut être plus froid que la glace ?

M.me de Jonchère. Je vous ai déjà dit que les sels en général refroidisssaient prodigieusement toutes les substances et même la température de l'air. La glace, pilée avec du sel, devient bien plus froide qu'elle ne l'était auparavant. L'ammoniac, le nitre, le salpêtre, le sucre même ont des propriétés semblables, mais à différens degrés. Cette observation explique la fraîcheur extraordinaire des nuits d'été dans la Syrie où le sol est extrêmement nitreux ; elle explique encore le phénomène singulier qui s'opère dans une grotte près de Besançon, où l'on ne trouve de glace que durant l'été.

Caroline. Comment, il n'y en a point durant l'hiver ?

M.me de Jonchère. Cette grotte est formée dans un sol salin ; les eaux qui y pénètrent acquièrent un degré de froid

si vif qu'elles se congèlent au milieu de la saison la plus brûlante. En hiver, ces mêmes eaux étant gelées à leur source, cessent d'arriver à la grotte. Le dépôt de glaçons qu'elles y ont formé cède alors insensiblement à la température, naturellement tiède, de tous les endroits profonds, l'eau se fond et les sels s'évaporent; mais au printems la source recommence à couler et la glace se reforme jusqu'à l'hiver. Le mercure, qui ne gèle jamais dans nos climats et même très-rarement dans les régions les plus septentrionales, devient un bloc solide quand il est plongé dans un mélange de salpêtre, de sel gemme, de cendre et d'eau. Ce bloc acquiert lui-même un degré de froid si imminent qu'en touchant la peau il y produit une sensation aiguë que l'on a pu comparer qu'à celle de la brûlure. Mais les substances salines qui produisent un froid si cuisant,

ne peuvent jamais geler elles-mêmes. Au moment de la congellation, l'eau dans laquelle elles sont en dissolution s'en sépare, et les glaçons que l'on y recueille (par exemple les glaçons que l'on trouve au milieu des mers) produisent de l'eau douce quand on les fait fondre ; il n'y a que leur superficie qui, baignée par les flots, contracte une saveur amère.

CAROLINE. Oh ! des glaçons d'eau douce au milieu des mers !

M.me DE JONCHÈRE. Aussi les premiers navigateurs se sont-ils persuadés que ces glaçons avaient été formés à l'embouchure de quelque rivière. On observe un phénomène à peu près semblable dans la plupart des liquides. Les enfans imaginent qu'en mettant le soir, sur leur fenêtre, du lait ou du café à la crême, ils trouveront, le lendemain matin, des glaces naturelles aussi bonnes

que celles que l'on prend au dessert, mais ils ne trouvent que de petits glaçons insipides qui flottent dans du lait tourné ; c'est que la partie la plus aqueuse se sépare toujours des autres substances pour se congeler. Dans les liqueurs spiritueuses, l'alcohol.....

THÉOPHILE. Maman, qu'est-ce que c'est que l'alcohol ?

M.me DE JONCHÈRE. Ce mot signifie esprit ardent. Celui qui se retire du raisin s'appelle eau-de-vie, et quand il est plus fort, esprit de vin. Mais il y a d'autres liqueurs, comme le rhum, l'arack, le cidre, la bierre, l'hydromel qui contiennent de l'alcohol, plus ou moins. Eh bien! cet alcohol se sépare de la partie aqueuse au moment où cette dernière se congèle; on dit alors que l'esprit ardent se concentre, et l'on conçoit que concentré, c'est-à-dire séparé de l'eau dans laquelle il était étendu,

il devient infiniment plus fort. Ainsi, dans une bouteille de vin, la partie gelée est parfaitement insipide, tandis que l'autre a acquis les propriétés de l'eau-de-vie. Cette séparation a toujours des résultats fâcheux pour la liqueur dans laquelle elle s'est opérée. Quoique la glace se fond avec le tems et que la partie aqueuse semble se confondre de nouveau avec le reste, la qualité en est toujours altérée, le mélange n'est plus parfait et la liqueur est décomposée. Voilà pourquoi l'on bouche avec soin les soupiraux des caves où l'on renferme le vin avant l'hiver. Vous concevez aussi, à présent, pourquoi l'eau-de-vie gèle moins facilement que le vin lui-même, car plus une liqueur contient d'alcohol, moins elle est susceptible de céder aux impressions du froid.

THÉOPHILE. Maman, comment a-t-on

pu reconnaître tous ces degrés du froid ou du chaud ? Comment a-t-on pu savoir que l'huile bouillante était plus chaude que l'eau qui bouillait aussi ?

M.^me DE JONCHÈRE. Par le moyen du thermomètre. En le plongeant dans un liquide quelconque, on voit descendre ou monter la liqueur du thermomètre, suivant l'impression qu'elle éprouve. C'est ainsi qu'on a reconnu que l'eau et l'huile en ébullition, n'avaient pas cependant le même degré de chaleur, et que la glace, quoique solide, n'avait pas le même degré de froid que l'eau dans laquelle étaient étendus du nitre, du salpêtre, du sel et de la cendre. C'est assez, mes enfans, nous parlerons du feu une autre fois.

## CHAPITRE XI.

Après la mort de Pertinax, les gardes du prétoire eurent l'infamie de mettre l'empire à l'enchère. Didius en ayant offert le plus d'argent, fut aussitôt proclamé, et le sénat voulut bien confirmer cette élection ; mais le peuple manifesta son indignation et prononça plusieurs fois le nom de Niger, gouverneur en Syrie, comme s'il l'appelait à l'empire. Mais Didius trouva un ennemi plus proche et plus redoutable dans la personne de Sévère, général en Illyrie, qui se fit proclamer par ses troupes, marcha droit à Rome, témoignant un grand désir de venger Pertinax, afin d'attirer dans son parti tous les hommes de bien à qui la mémoire de ce prince était chère. Di-

dius n'avait pour lui que les prétoriens ; il tenta de se défaire de son rival en envoyant vers lui un assassin qui ne réussit point dans ses projets. Il eut recours ensuite à la négociation et offrit à Sévère le partage de l'empire. Mais Sévère voulait régner seul ; il rejeta ses propositions, et le sénat et les prétoriens ayant abandonné Didius, le condamnèrent eux-mêmes à la mort. Il fut massacré deux mois après avoir acheté l'empire, et Sévère manda aux sénateurs et aux prétoriens de venir au-devant de lui. Il cassa toute la troupe pour la punir d'avoir assassiné Pertinax, et fit conduire au supplice ceux qui furent convaincus plus particulièrement de ce crime. Il forma une garde plus nombreuse, composée de soldats de différens pays, espérant ainsi la rendre moins dangereuse par la difficulté que l'on trouverait à les gagner et qu'ils trou-

veraient eux-mêmes à s'accorder. Cependant Niger, fort de l'espèce d'appel qui lui avait été fait par le peuple, avait été proclamé dans Antioche, et un autre général, nommé Albin, qui commandait dans les Gaules, croyant l'occasion favorable, avait pris le même titre. Sévère fit d'abord un traité avec Albin, par lequel il promit de le reconnaître pour son successeur et marcha contre Niger qu'il craignait davantage, auquel il livra trois batailles et qu'il vainquit. Niger périt dans le dernier combat. Alors Sévère révoqua la parole qu'il avait donnée à Albin; il marcha contre lui, le défit plusieurs fois, et Albin, réduit à toute extrémité dans la ville de Lyon, s'y donna la mort. Sévère passa dans la Grande-Bretagne. Sous le règne d'Adrien, les Pictes, nation calédonienne, avaient commis de si grands ravages sur les terres des Ro-

mains et des Bretons qui étaient devenues plus fertiles et plus riches que les leurs, qu'on avait élevé un mur nommé le mur d'Adrien, pour s'opposer à leurs entreprises; mais les barbares franchirent souvent cette muraille. Sévère en extermina un grand nombre, fit prolonger et exhausser le rempart, et mourut dans cette contrée lointaine à Eboracum, aujourd'hui la ville d'Yorck. Sévère se montra digne du nom qu'il portait, il eut de grands talens, mais il fut inhumain, inexorable. Il punit les meurtriers de Commode et, en affectant une grande admiration pour la mémoire d'Antonin dont il donna même le nom à ses fils, il ne se mit point en peine de lui ressembler.

Les auteurs célèbres du second siècle aprés Jésus-Christ, ont été l'empereur Marc-Aurèle, qui professa la doctrine des stoïciens et composa des ouvrages de

philosophie au milieu des camps; l'empereur Sévère qui écrivit les Mémoires de sa vie; Papinien jurisconsulte, son parent et son ami, qui fut depuis mis à mort par Caracalla son fils, étant préfet du prétoire; Lucien, critique enjoué qui se plaisait à tourner en ridicule les faux philosophes.

Parmi les Grecs, Celse et Gallien, médecins; Appien et Pausanias, historiens; Ptolémée astronome, restaurateur du système planétaire d'Aristote qui plaçait la terre immobile au centre de l'univers; enfin Plutarque de Chéronée, historien célèbre qui a écrit la vie des plus grands hommes grecs et romains.

Sévère laissait deux fils qu'il avait tous deux nommés César, c'est-à-dire prétendans à l'empire. Ces deux frères se haïssaient mortellement; leurs caractères étaient absolument opposés.

L'aîné fut connu sous le nom de Caracalla, qu'il prit d'un habillement gaulois qu'il aimait avec tant de passion qu'il obligea sa cour à le porter. Il était perfide et cruel. Géta, son frère, était plus humain. Caracalla, après la mort de son père, n'épargna rien pour engager l'armée à le proclamer seul, mais il ne put y réussir. Il feignit alors de se raccommoder avec Géta; il engagea sa mère Julie, à qui ces dissentions causaient une vive douleur, à lui procurer une entrevue avec son frère, et il le fit poignarder jusque dans les bras de Julie qui fut blessée elle-même en voulant le défendre. Caracalla prétendit que Géta avait voulu l'assassiner. Pour complet-ter sa vengeance, il fit égorger tous ceux qui furent soupçonnés d'avoir été attachés à ce prince. Cette seule exécution coûta la vie à vingt mille personnes. Papinien fut du nombre, ainsi qu'une

fille de Marc-Aurèle que tout le monde honorait et respectait, et dont tout le crime fut d'avoir pleuré la mort de Géta avec sa malheureuse mère qui était son amie.

## CHAPITRE XII.

Au milieu de tant de cruautés, Caracalla ne pouvait échapper au remords qui le poursuivait ; il croyait toujours voir l'ombre sanglante de son frère attachée à ses pas. En vain il eut recours à des sacrifices et à toutes les expiations enseignées par le paganisme ; sa raison resta même altérée et il n'en devint que plus redoutable ; il chercha aussi, comme Néron, à se soustraire, en courant de plaisir en plaisir, aux pensées qui le tourmentaient et il n'y réussit pas mieux. Ignorant et grossier, il détestait les gens bien élevés dont le mérite l'humiliait, et il choisit tous ses ministres parmi les affranchis, les baladins, perdus comme lui de crimes et

de débauches. Ce fut sous son règne que l'on entendit parler, pour la première fois, des Goths, peuple sorti du fond de la Suède, et qui s'était successivement emparé des bords de la Vistule. Caracalla, en combattant dans le nord de la Dacie, eut quelques contestations avec eux. Il passa en Macédoine où il prit une espèce de passion pour Alexandre et rétablit la phalange macédonienne. C'était un corps de troupes pesamment armées, qui tenaient leurs rangs si serrés, qu'il semblait impossible d'y pénétrer, et il fit prendre aux soldats qui la composèrent les noms de ceux qui avaient servi sous Alexandre, prenant lui-même celui de ce conquérant. Arrivé en Troade, il eut la fantaisie de jouer le rôle d'Achille et de célébrer les funérailles de Patrocle. Pour rendre la ressemblance plus frappante, il fit égorger un de ses favoris, et lui

rendit les plus grands honneurs funèbres. Il attira dans son camp les rois d'Edesse et d'Arménie, les fit charger de chaînes et s'empara de leurs états dont il fut ensuite repoussé avec très-grande perte. Il se disposait à tourner ses armes contre les Parthes, lorsque Macrin, préfet du prétoire, ayant appris qu'un devin avait prédit à Caracalla que Macrin lui succèderait, et ne doutant pas que Caracalla ne le fît massacrer pour prévenir l'oracle, conspira contre lui avec quelques officiers de la garde. L'un d'eux se chargea de l'assassiner: comme cet assassin périt presque aussitôt lui-même sous les coups des gardes de l'empereur, le nom de ses complices ne fut pas connu d'abord, et Macrin affecta de déplorer le sort de Caracalla. Comme l'ennemi approchait et que l'armée avait promptement besoin d'un chef, ce fut sur Macrin qu'elle jeta naturellement les

yeux. Il écrivit d'un ton modeste au sénat pour lui demander son suffrage, débuta par faire quelques réglemens très-sages et marcha contre les Parthes, mais il fut deux fois vaincu et il eut recours à une paix honteuse qui indisposa tous les esprits contre lui. On commençait d'ailleurs à soupçonner la part qu'il avait eue à la mort de Caracalla. Les soldats regrettaient ce prince à cause de sa familiarité et de ses largesses. On apprit bientôt qu'un corps d'armée, campé près d'Emèse, avait proclamé Héliogabale, petit cousin de Caracalla. L'impératrice Julie avait une sœur nommée Mœsa, et Mœsa avait deux filles nommées Soëmie et Mamée, Soëmie était mère d'Héliogabale. La famille de Mœsa était phénicienne, et la dignité de prêtre du soleil était héréditaire dans cette famille. Le jeune Héliogabale était destiné à la remplir et son

nom était même dérivé de celui d'Elagabal, c'est-à-dire dieu tout-puissant, que les Phéniciens donnaient à leur idole. Cette idole était une pierre noire et pointue que l'on prétendait être tombée du ciel. Le jeune prêtre, d'une figure charmante et somptueusement vêtu, figurait dans les fêtes de son dieu de manière à enchanter la multitude. Mœsa, qui était ambitieuse, mit à profit l'enthousiasme qu'il inspirait et la haine que l'on ressentait pour Macrin. A la nouvelle de cette proclamation, Macrin envoya des troupes s'emparer d'Emèse et du faible enfant dont on faisait son compétiteur ; mais ces troupes passèrent dans le parti d'Héliogabale. Il marcha lui-même contre lui ; les partisans du jeune empereur lui présentèrent la bataille. La victoire sembla d'abord pencher pour Macrin, mais Mœsa et Soëmie, qui se trouvaient au combat,

montées sur un char, en descendirent pour se précipiter au-devant des fuyards, et leurs cris, leurs instances, les obligèrent à retourner au combat. Dans ce même moment, un grand nombre des soldats de Macrin l'abandonnèrent ; le reste fut mis en déroute. Macrin prit la fuite. On l'atteignit et il se tua lui-même en se jetant hors de la voiture dans laquelle on le ramenait.

Héliogabale n'avait pas encore quatorze ans. Sa grand'mère régnait sous son nom. Aussi ses premières ordonnances et ses premières démarches semblèrent-elles avoir la raison pour guide ; mais il s'ennuia bientôt de la soumission convenable à son âge. Le premier acte par lequel il manifesta son indépendance, fut la mort de Gamys, l'instituteur de son enfance, qui avait concouru à le faire placer sur le trône. Il le tua de sa propre main, parce qu'il lui faisait

quelques représentations sur le dégoût qu'il montrait déjà pour le travail ; il accorda ensuite sa confiance à de vils flatteurs qui le divertissaient, comme on divertit un enfant, par des contes, des bouffonneries, ce qui fit donner à ses ministres le surnom de farceurs. On ne put jamais le déterminer à renoncer aux habits de soie qui n'étaient pas d'usage à Rome, ni au culte de son dieu qu'il voulut y faire adorer par-dessus tous les autres comme il l'était en Phénicie. Son amour pour la parure et l'opinion qu'il avait de sa beauté, le portèrent à se montrer souvent en public habillé en femme, avec du rouge, filant avec grâce, et se faisant appeler madame. Il était d'une gourmandise au-dessus de son âge ; il ne dépensait jamais moins de cent mille sesterces, ou douze mille francs, pour un repas, donnant des prix à ses cuisiniers quand ils

avaient inventé de nouveaux mets. Pour consoler sa grand'mère du peu de cas qu'il faisait de ses remontrances, il lui accordait les plus grands honneurs et, ce qui était sans exemple, il la faisait siéger au sénat avec lui. Quant à Soëmie, sa mère, elle ne valait au fond guères mieux qu'Héliogabale, et avait pris le parti d'encourager tous ses vices et tous ses travers afin d'obtenir de lui des richesses qui pussent satisfaire son goût excessif pour la dépense.

## CHAPITRE XIII.

MŒSA avait déterminé Héliogabale à adopter son cousin, fils de Mamée, auquel il fit prendre le nom d'Alexandre, à cause du penchant que Caracalla avait eu pour ce héros; mais comme ce jeune homme, à peu près du même âge que lui, possédait autant de bonnes qualités qu'Héliogabale avait de défauts, celui-ci le prit bientôt en haine, il chercha même à l'empoisonner; les prétoriens eux-mêmes étaient las des extravagances de l'empereur, et accordaient toute leur estime à Alexandre. Ayant appris qu'il devait être assassiné, ils se révoltèrent et enlevèrent le jeune César avec sa mère et sa grand'mère; ils marchèrent ensuite au palais et coupèrent la tête à

Héliogabale et à Soëmie qui le méritait pour avoir encouragé les déréglemens de son fils. Il n'avait encore que dix huit ans.

Sous le règne d'Alexandre, Mœsa renonça aux honneurs qu'elle avait obtenus du vivant d'Héliogabale et qui choquaient l'orgueil du sénat, mais elle continua, ainsi que Mamée, à donner au jeune empereur d'excellens conseils. Alexandre témoigna la plus grande déférence au sénat, renvoya le dieu Elagabal en Phénicie, bannit le luxe extravagant que son cousin avait établi à la cour; et, dans tout le cours de sa vie, on n'eut point à lui reprocher la perte d'un innocent : il pardonna même plusieurs fois à quelques coupables, parce qu'ils ne l'étaient qu'envers lui. On remarque particulièrement la sage distribution de son tems, son application au travail et l'égalité de son humeur.

Il marcha contre Artaxerce, descendant de Séleucus l'un des successeurs d'Alexandre-le-Grand, qui, ayant repris le royaume de Perse et soumis les Parthes, projetait de ranger sous son obéissance tous les états qui avaient été sous celle des Séleucides. Il vainquit Artaxerce et passa chez les Germains; mais, ayant voulu astreindre ses troupes à une discipline sévère, elles se refroidirent à son égard et prêtèrent l'oreille aux suggestions de Maximin l'un de ses généraux qui le leur dépeignit comme un tyran et un avare, parce qu'il exigeait d'eux de l'exactitude et qu'il ne leur prodiguait pas des largesses comme Caracalla. Ils l'assassinèrent dans la treizième année de son règne et élurent à sa place Maximin.

Le reste de l'armée et de l'empire fit éclater la douleur la plus vive, mais ignorant la part qu'avait eue Maximin

à la mort d'Alexandre, on approuva son élection. Les cruautés qu'il exerça, sous divers prétextes, ajoutèrent encore aux regrets que l'on accordait à son prédécesseur. Les villes africaines se soulevèrent et proclamèrent empereur le proconsul qui les gouvernait et qui se nommait Gordien. Il se donna sur-le-champ son fils pour collègue, parce qu'il était fort âgé. Le sénat approuva cette démarche et déclara Maximin ennemi de la patrie. Il était alors en Pannonie et il s'avança vers Rome, après avoir envoyé des députés au sénat pour se réconcilier avec lui. Sur ces entrefaites on apprit que les malheureux Gordiens avaient été trahis par la ville d'Utique et y avaient péri tous les deux. Le sénat, à l'instant, imagina d'élire deux autres empereurs; l'un pour marcher contre Maximin, l'autre pour demeurer dans Rome, afin que l'état ne restât point

sans appui en cas de défaite de la part du premier. Ils proclamèrent Maxime et Balbin, tous deux hommes du premier mérite; et le peuple, par attachement pour la famille des Gordiens que l'on disait descendre de celle des Gracques, demanda que le petit-fils du proconsul, enfant de douze à treize ans, fût associé à Maxime et à Balbin. Les prétoriens qui étaient avec Maximin avaient presque tous leurs femmes et leurs enfans à Rome; ils craignirent qu'on ne se vengeât sur eux des horreurs du siége auquel Maximin les conduisait, et se déterminèrent à lui ôter la vie. Mais quelque tems après, ces mêmes prétoriens, convaincus que Maxime et Balbin méditaient la suppression de leur milice, coururent à leur palais et les égorgèrent à leur tour; ils se hâtèrent ensuite de s'emparer du jeune Gordien et l'emmenèrent dans leur camp

où ils le proclamèrent. Ils se firent honneur, aux yeux du peuple, d'avoir délivré ce prince de deux concurrens et, de cette manière, ils s'assurèrent l'impunité.

Les rares qualités de ce jeune homme, dans un âge aussi tendre que l'était celui d'Héliogabale lorsqu'il était parvenu à l'empire, faisaient les délices de tous les Romains; il avait, comme Alexandre, une mère vertueuse, éclairée, qui éloigna de lui les hommes corrompus et l'entoura d'amis dignes d'elle et de lui. Il épousa la fille de Mysithée qu'il nomma préfet du prétoire et qui lui dicta les plus sages réglemens. Par malheur ils accordèrent l'un et l'autre leur confiance à Philippe, ancien chef des Arabes bédouins qui les abusa par son hypocrisie. Il commença par empoisonner Mysithée, et l'on était si loin de le soupçonner de ce crime que Gordien lui donna la

place de Mysithée. Il travailla dès-lors à lui enlever l'affection de ses soldats. Gordien faisait la guerre à Sapor, successeur d'Artaxerce ; Philippe fit si bien que la disette et les désastres de toute espèce vinrent accabler l'armée qui massacra Gordien et proclama Philippe. Ce fut sous le règne du jeune Gordien que les Francs, peuple de Germanie, firent leur première irruption dans les Gaules.

---

M.me DE JONCHÈRE avait fait faire par chacun de ses enfans un tableau sur lequel l'emploi de chaque heure était marqué. De cette manière il n'y avait point de momens perdus en questions, en délibérations, et cette distribution du tems, claire et précise, stimulait l'activité des enfans; car si, par de longs préparatifs, par distraction ou par indolence, on laissait écouler les instans au lieu de les mettre à profit, l'heure sonnait, tout était dit, il fallait changer d'ouvrage, et celui qui était demeuré imparfait se terminait nécessairement aux heures de récréation. Ces dernières avaient été marquées sur le tableau, par les enfans, en encre rouge. Il était rare qu'ils ne l'entendissent pas sonner, parce que dans leur cabinet d'étude il y avait

une grosse pendule qui allait fort bien ; mais lorsqu'on était au jardin ou dans les chambres de la galerie, on ne pouvait plus entendre la pendule, et les heures de travail ne se reconnaissaient point. Alphonse et Caroline avaient, à la vérité, chacun une montre, mais celle d'Alphonse était souvent dérangée ; quand elle indiquait l'heure de rentrer, il se persuadait qu'elle allait plus mal encore qu'à l'ordinaire, et quant à celle de Caroline elle retardait toujours. M.me de Jonchère était donc souvent obligée de les rappeler à leur devoir ; mais rendons-leur la justice de dire qu'ils revenaient alors en courant, que jamais il n'avait fallu qu'on les avertît deux fois et qu'ils arrivaient avec une physionomie aussi ouverte et presque aussi riante qu'ils l'avaient eue en partant. Cependant, un jour qu'ils étaient dans la chambre qui leur servait

d'atelier; et qu'ils préparaient pour leur théâtre une décoration nouvelle, Alphonse se trouva singulièrement attaché à découper un salon qu'il s'était obstiné à tapisser en vert pomme, quoique sa cousine eût opiné en faveur du cramoisi. Théophile avait conclu pour que le salon fût vert pomme, avec des bordures en amaranthe. M.me de Jonchère appela ses enfans de la porte de son appartement qui donnait, comme l'on sait, sur la grande galerie; en même tems elle s'avança vers l'atelier, personne ne s'en doutait. Caroline ayant répondu pour tous les trois, on la croyait déjà rentrée et replacée à son bureau. — En vérité, dit Alphonse, en laissant tomber le rouleau de papier vert pomme, on est bien heureux d'être son maître. — Pourquoi donc? dit Théophile.

ALPHONSE. Pourquoi, pourquoi, parce que, si j'étais mon maître, j'aurais

achevé mon salon. N'est-il pas bien dur d'abandonner ce qui m'amuse à présent, pour aller m'informer de ce que les Grecs et les Romains ont fait il y a près de trois mille ans ?

CAROLINE. Mais cela est plus utile; et Caroline se dépêchait de ranger la chambre.

ALPHONSE. Utile, à la bonne heure; mais je voudrais pouvoir faire des choses utiles à mon aise, à ma fantaisie.

CAROLINE. En ferais-tu beaucoup ?

ALPHONSE. Tu me prends donc pour un enfant ? J'étudierais, sûrement, cela ne se demande pas; mais j'étudierais...., quand j'aurais fini mon salon vert pomme.

CAROLINE. Pour moi, je ne suis pas fâchée quelquefois que l'on m'oblige à faire de certaines choses. Je conviens que je n'aurais pas toujours le courage de commencer volontairement mes leçons, et puis quand j'y suis je ne trouve

point que cela m'ennuie, souvent je les vois finir à regret. Par exemple, le dessin, la musique seront un jour pour moi de vrais amusemens, mais je suis encore peu habile, c'est encore un travail, et peut-être que je renoncerais à acquérir ces talens si ma tante voulait y consentir.

ALPHONSE. Ah ! si l'on t'écoutait, on croirait que tu chéris l'étude et l'esclavage.

THÉOPHILE. L'esclavage ? ah ! quel mot !

ALPHONSE. Appelle-le comme tu voudras ; il n'en est pas moins vrai qu'il me faut quitter mon papier vert pomme.

M.me DE JONCHÈRE avait regagné son appartement. Ses enfans la retrouvèrent effectivement à son bureau ; ils se mirent à l'étude comme à l'ordinaire. Alphonse perdit de vue sa décoration en traçant l'histoire de Denys, tyran de Syracuse.

Quand l'heure du repos fut arrivée, il était trop tard pour que l'on retournât à l'atelier où M.me de Jonchère ne permettait point qu'on eût de la lumière. On prit de plus petits ouvrages qui pouvaient se faire au coin du feu; on pria M.me de Jonchère de raconter une histoire pour ajouter aux agrémens de la soirée. — Volontiers, répondit-elle, je vais vous faire un conte que je souhaite qui vous intéresse : il s'appelle l'île des Indépendans. Alphonse, surpris, regarda fixement sa mère. — Maman, dit naïvement Théophile, l'avez-vous pris dans la vieille bibliothèque? — Non, mon fils, je n'ai pas été chercher le sujet si loin, je l'ai trouvé à moitié chemin de la galerie. Alphonse baissa la tête, il paraissait occupé d'un carton fort épais qu'il découpait avec effort. — Mon dieu, dit M.me de Jonchère, le papier vert pomme était bien plus facile à travailler!

Alphonse se tourna de côté, probablement de peur de gêner sa cousine auprès de laquelle il était assis ; Théophile regardait tout le monde avec inquiétude ; il commençait à comprendre de quoi il s'agissait, et cherchait à lire dans les yeux, dans la contenance de M.me de Jonchère si elle n'était pas bien fâchée ; il n'y vit absolument rien d'extraordinaire, et M.me de Jonchère commença ainsi :

## L'ILE DES INDÉPENDANS.

DANS une région si reculée que les voyageurs les plus célèbres n'y ont point encore pénétré, existe un archipel dont rien ne peut égaler la richesse, la fertilité ; on y trouve des mines d'or, des carrières de marbre de toutes les couleurs, des manufactures de toute espèce,

des grains et des fruits en abondance. La plus grande des îles de cet archipel était anciennemeut habitée par les fées ; la seconde l'était par un peuple laborieux et pacifique : on l'appelait l'île du Bonheur. De sages lois que l'on observait avec soin, des mœurs douces et pures entretenaient la félicité publique, et si quelque peine particulière venait affliger une famille, toutes les autres se réunissaient pour la consoler ; les autres îles étaient riantes, mais inhabitées. C'était, relativement aux deux premières, comme des jardins naturels qui verdoyaient et fleurissaient pour le plaisir des yeux. L'une d'elles offrait un aspect assez pittoresque ; les bords en étaient escarpés, on y voyait des rochers et des montagnes ; elle fut peuplée à l'occasion d'une révolution singulière qui s'opéra dans l'île du Bonheur, et dont je vais vous faire part.

Théophile. Ah! voyons la révolution singulière !

Alphonse. Mais, tais-toi donc! Mon dieu, quel étourdi avec ses questions!

M.me de Jonchère. Les enfans, dans l'île du Bonheur, naissaient ordinairement avec le meilleur naturel, un goût décidé pour l'étude et surtout une docilité dont le reste du monde offre peu d'exemple.

Théophile Ah! maman.

Alphonse. Oh! Théophile a juré de parler sans cesse.

M.me de Jonchère J'ai dit qu'il y en a peu d'exemples; je me suis bien gardée de dire qu'il n'y en avait aucun, et partout où il se trouve des enfans dociles on voit renaître l'île du Bonheur. Avec de pareilles dispositions, vous imaginez bien qu'ils n'avaient pas de peine à devenir des hommes vertueux, éclairés; qu'ils rendaient leurs parens heu-

reux et qu'ils l'étaient eux-mêmes. Je ne sais pas bien par quelle maligne influence il naquit une année, dans l'île, une foule d'enfans d'une humeur entièrement opposée au caractère national; on croit généralement que ce fut l'ouvrage d'une fée envieuse, hypocrite, qui s'était introduite dans la société de la grande île, dans la seule intention de troubler la paix de toute la contrée. On fut bien étonné dans l'île du Bonheur, lorsqu'on vit ces enfans grandir avec une foule de volontés, de caprices, et une turbulence que rien ne pouvait modérer; c'étaient ce que les bonnes et les nourrices appellent vulgairement des salpêtres; mais jamais encore on n'avait vu de salpêtre dans l'île du Bonheur. On employait inutilement les représentations, c'était comme si l'on n'eût pas parlé. Vainement on leur offrait l'exemple de leurs aînés

qui faisaient les délices de la famille et qui étaient caressés aussi souvent qu'ils étaient grondés eux-mêmes; ils en concluaient qu'on aimait mieux leurs frères qu'on ne les aimait, et ils trouvaient plus commodes d'accuser leurs parens de partialité et d'injustice, que de chercher à mériter à leur tour les mêmes caresses et les mêmes éloges. Parmi cette troupe d'enfans, à peu près du même âge, on en distinguait un dont le nom véritable était depuis long-temps oublié; il n'était plus connu que par le surnom qu'on lui avait donné presque depuis sa naissance et dont il affectait alors de tirer vanité; on ne l'appelait donc que . . . . . Carillon.

Théophile. Carillon ?

Alphonse. Eh bien ! c'est de toi qu'il s'agit, car c'est toi qui interromps toujours. Nous étions muets, attentifs. Maudit soit le Carillon !

M.me DE JONCHÈRE. Je me dispenserai de vous faire son portrait, vous le connaissez déjà.

ALPHONSE. Comment donc? maman...

M.me DE JONCHÈRE. Oui; vous n'avez qu'à vous rappeler de Robert le Diable, on ne peut se ressembler davantage. Comme lui, il osa former le projet d'abandonner son père et sa mère; il assembla ses compagnons dans une prairie aux portes de la ville, et, s'étant guindé sur un banc, il les harangua en ces termes :

« C'est trop long-tems, mes amis, aller en pénitence et manger du pain sec à déjeûner; c'est trop long-tems lire, écrire et apprendre, tandis que cela nous ennuie; prenons un parti décisif dont on parle dans l'univers et qui puisse servir d'exemple à tous les enfans à venir. On nous répète, du matin au soir, que nous faisons le tourment de nos familles;

délivrons-les de notre présence. L'île escarpée nous offre un asile, prenons la fuite et soyons indépendans. « A ce dernier mot une espèce de vertige s'empara des auditeurs ; c'étaient des trépignemens, des battemens de mains. Oui, se disaient-ils l'un à l'autre, soyons indépendans et que Carillon, qui a tant d'esprit, nous gouverne. Bientôt après on n'entendit plus que de petites voix glapissantes qui criaient toutes à la fois : vive le roi Carillon ! Celui-ci, la tête haute et se dressant sur la pointe des pieds pour être plus imposant qu'à l'ordinaire, marche vers le bord de la mer et se jète avec sa troupe dans de petits bateaux ; ils prennent les avirons et s'éloignent du rivage.

ALPHONSE. Ah ! qu'ils étaient heureux d'aller en bateau !

M.me DE JONCHÈRE. Oui, ils étaient fort heureux que le tems fût calme, car,

au moindre vent, les nautoniers auraient perdu la tête, et le même quart-d'heure aurait vu naître et finir leur dangereuse indépendance. Mais les fées qui ne les perdaient pas de vue, quoiqu'elles fussent elles-mêmes invisibles, poussaient, sans qu'ils s'en doutassent, leurs esquifs vers l'île escarpée où ils débarquèrent, et qu'ils nommèrent désormais l'île des Indépendans.

Le premier moment parut délicieux. Fiers de leur démarche, enchantés de leur promenade en bateau, durant laquelle personne ne leur avait dit : tenez-vous bien, restez en place, vous allez tomber dans l'eau, ils se félicitaient réciproquement des jours heureux qu'ils allaient passer à ne rien faire. Ce ne fut qu'en voyant arriver la nuit qu'ils commencèrent à réfléchir qu'ils n'auraient, dans leur florissant empire, ni à souper ni à coucher. Carillon, qui s'était déjà

nommé deux premiers ministres, les réunit dans un coin et les consulta sur ce qu'il y avait à faire. Il avait particulièrement confiance dans l'un d'eux, surnommé Croquetout, que le souper intéressait plus qu'un autre. — Sire, répondit-il, ce n'est rien. Il m'est arrivé plus d'une fois à moi-même de me priver d'un repas lorsqu'on ne me promettait pas de confitures, et je n'en suis pas plus maigre. Vos sujets peuvent bien se passer de souper pour un jour, on n'en meurt pas ; ils n'ont qu'à se persuader qu'ils boudent. Demain nous ramasserons des huîtres et des fruits, et nous aurons, de plus, le plaisir de manger sans pain. Ce discours rassura pleinement Carillon sur l'article important des subsistances ; restait le logement à arranger. — Sire, dit Furet, (c'était le second ministre) j'ai déjà visité l'île ; elle est remplie de grottes

où l'on ne peut courir aucun danger puisqu'il n'y a ni reptiles ni bêtes féroces dans l'archipel ; il est vrai que cette nuit il y fera un peu noir, ce qui est assez désagréable, mais, après tout, nous sommes assez nombreux pour n'avoir pas peur, quoique sans lumière.

THÉOPHILE. Ah ! ah ! ils avaient donc peur sans lumière ?

M.me DE JONCHÈRE. Assurément. Les enfans ignorans et déraisonnables sont sujets aux faiblesses les plus ridicules. Enfin le roi Carillon, parfaitement tranquillisé par les conseils de ses deux ministres, fit part à son peuple de ses décisions. Il y en eut quelques-uns qui, déjà mécontens de leur gîte, projetèrent de se bâtir des maisons, mais comme ils n'en avaient jamais fait que pour leurs poupées, ils ne parvinrent point à en construire d'assez grandes ; ils s'accoutumèrent, bon gré mal gré, à leurs

cavernes, et comme il règne un éternel printems dans cet archipel, ils n'y furent incommodés ni par le froid ni par l'humidité.

Le lendemanin, Carillon fit assembler les Indépendans pour leur communiquer les lois qu'il avait rédigées à son réveil. Il se passa bien du tems avant que le roi pût se faire entendre ; enfin il parla en ces termes :

1° Comme nous voilà grands et raisonnables, il me paraît convenable de nous marier comme lorsque nous jouions à la madame dans le salon de nos parens.

CAROLINE Comment, ma tante, est-ce qu'il y avait des petites filles parmi ces vauriens ?

ALPHONSE Je t'en réponds, et c'étaient elles qui étaient les plus capricieuses, les plus volontaires : maman ne t'en disait rien par procédé,

M.me DE JONCHÈRE. Je suis obligée de convenir qu'il y avait un grand nombre de petites filles, mais je n'ai point entendu dire qu'elles fussent les moins supportables de la troupe, je suis même tentée de croire le contraire ; cependant je ne puis rien affirmer à cet égard, et je reviens aux ordonnance du roi Carillon.

2.° Il est expressément défendu à tout individu faisant partie des Indépendans de passer jamais le tems à lire ni à écrire, quand même il ne saurait à quoi s'amuser; ceci sous peine de faire éternellement le pot de chambre lorsque l'on jouera aux quatre coins.

3.° S'il vient à échouer sur le rivage quelques étrangers ayant des figures de pédans et qui se vantent de savoir quelque chose, on les enfermera dans la grande caverne, où ils seront condamnés à jouer ensemble à la Climussette et

à Colin-Maillard, jusqu'à ce qu'ils aient tout oublié.

4.° Si, au contraire, il arrivait des gens de mérite, tels que des pâtissiers, des confiseurs, ou des fabricans de joujoux, ils seront de suite nommés aux premières places de l'empire, et ils auront le privilége de faire toujours M. le curé dans toutes les grandes sociétés, et de faire tirer les gages en donnant les pénitences.

Ici Carillon s'arrêta, car il était prêt à perdre haleine; d'ailleurs il se rappelait d'avoir entendu dire à son père qui était un des premiers magistrats de l'île du Bonheur, que le pays le plus heureux est celui où les lois sont les moins nombreuses et les plus claires, et sous ces deux rapports les siennes ne laissaient rien à désirer. L'assemblée, toujours plus ravie de l'esprit du roi Carillon, fit retentir l'île entière du bruit de

ses acclamations. Ensuite on s'occupa des mariages et Carillon fit choix, pour lui-même, de Trinquette sa voisine qu'il avait de tous tems appelé sa femme. On forma des danses, on se mit à chanter à tue-tête, et le refrain était toujours : « Vive le roi Carillon ! vive la reine Trinquette ! »

ALPHONSE. Je parie que c'était bien la petite personne la plus insoutenable.

M.me DE JONCHÈRE. Pas du tout. L'on a beau chérir ses propres défauts, on ne se soucie de vivre qu'avec des gens bons et aimables. Trinquette n'avait jamais eu à se reprocher qu'une grande faiblesse pour Carillon qui, depuis sa naissance, avait pris un extrême ascendant sur elle : s'il n'avait pas eu le malheur de naître dans son voisinage, il est probable qu'elle eût été du nombre des enfans les plus intéressans de l'île du Bonheur.

Malgré tant de sources de prospéri-

tés, malgré la fécondité du sol, bientôt la disette, les maladies et les guerres intestines vinrent désoler l'empire. Comme les habitans manquaient de prévoyances, et que personne n'avait le droit de les empêcher de cueillir des fruits, en peu de jours tous les arbres furent dépouillés non-seulement des fruits qui étaient mûrs, mais aussi de ceux qui ne l'étaient pas. Les enfans se rappelaient que, dans tous les tems, on leur avait défendu de manger des fruits verts, ils en avaient par conséquent plus d'envie; il n'en resta pas vestige, et les arbres ne pouvaient plus produire avant la saison nouvelle. Ce n'est pas tout; cette nourriture acerbe leur causa des douleurs d'estomac, des tranchées, et mille autres inconvéniens pour lesquels ils ne connaissaient aucun remède. Carillon fut un des plus malades, et il dut s'estimer heureux de

ce que Trinquette ne mangeait jamais au-delà de son appétit ; elle lui donna les plus grands soins, et le régime forcé auquel nos Indépendans se trouvèrent bientôt réduits, acheva de rétablir leur santé. Il ne restait plus, pour nourrir les habitans, que les coquillages dont la quantité diminuait de jour en jour. On se mit à pêcher à la ligne, on dressa des trappes pour prendre des petits oiseaux, mais ceux qui faisaient bonne chasse ou bonne pêche, ne donnaient jamais rien aux autres : il n'y avait plus là personne pour leur recommander la complaisance, la générosité ; d'ailleurs le besoin et l'ennui aigrissent singu-lièrement les hommes. On se disputait du matin au soir. Les maris et les femmes se jetaient à la tête les petits pots, les petites assiettes de leurs petits ménages de bois et d'étain qu'ils avaient emportés dans leurs poches le jour du départ.

Lorsque quelqu'un parlait de s'amuser et qu'il manquait un personnage, on avait bien de la peine à le trouver. On était tellement rassasié de tous les jeux, qu'on était devenu dédaigneux, difficile, et qu'on se faisait prier pour accepter même les premiers rôles. On bâillait tout haut, on s'endormait, ou l'on tournait le dos malhonnêtement ; enfin, il n'y avait pas de société plus impertinente, plus désœuvrée et plus ennuyée que celle des Indépendans. Le roi Carillon s'égosillait, tempêtait, et n'avançait rien. Les grands génies de la nation avaient même fini par observer que, pour être véritablement libre, il ne devait avoir ni roi, ni lois : l'insubordination alla si loin que plusieurs des Indépendans se remirent à l'écriture.

Théophile. Et avec quoi donc écrivaient-ils ?

M.^me DE JONCHÈRE. Lors de leur départ, ils avaient emporté des crayons et du papier, avec lesquels ils s'amusaient d'abord à faire des dessins grotesque, des figures à grands nez, des bras, des jambes et des habits tout d'une pièce. Furet entendait dire de tous côtés que l'on s'ennuyait à périr, que l'on était plus malheureux encore que du tems où l'on travaillait; que dans ce tems, du moins, on ne manquait jamais du nécessaire, et que l'on aurait joui d'une félicité sans égale, si l'on s'était donné la peine de l'obtenir. Hélas! disait Croquetout, je ne m'écarterai point des principes de l'auguste Carillon, mais je ne puis m'empêcher de songer moi-même que lorsque j'avais par hasard appris ma leçon passablement, maman me donnait des dragées..... et il y a près d'un mois que je n'en ai gouté! — Et moi, dit Trin-

quette en pleurant, et moi, je me rappelle que la mienne joignait toujours aux dragées quelques caresses. Ah ! Carillon ! qu'avons-nous fait ? — Taisez-vous, ma femme, reprit le roi tout furibond ; mais il n'en dit pas davantage, parce qu'il entendit tout-à-coup une grande clameur qui partait du rivage, et qu'il commença par avoir peur. Furet se glissa derrière des broussailles pour faire ses observations. — Rassurez-vous, cria-t-il au roi, ce n'est qu'une vieille qui vient d'aborder dans l'île, et que le peuple s'amuse à lutiner. En effet, les enfans l'entouraient, la tiraillaient et sautaient autour d'elle en poussant de grands éclats de rire. La pauvre vieille, qui était toute courbée, toute éclopée, et qui portait de plus un grand sac sur son épaule, avait bien de la peine à se défendre ; elle menaçait tantôt l'un, tantôt l'autre, de sa bé-

quille, et avançait comme elle pouvait en boitant, en grommelant et en branlant la tête. Quand elle fut rendue devant la grotte royale, Carillon demanda que l'on fît silence afin qu'elle pût répondre à ses questions. La vieille, à qui l'on dit que c'était-là le roi, se mit à chercher dans son sac, et ce ne fut pas sans peine, car il était rempli d'une multitude de guenilles et de petits papiers, tels qu'on en voit au coin des bornes; la vieille n'était autre chose qu'une marchande de chiffons. Enfin elle trouva tout au fond ce qu'elle cherchait; c'était une vieille paire de lunettes dont les verres étaient étoilés, et qu'elle ajusta avec précaution sur son nez; ensuite, relevant la tête tant qu'elle pouvait, elle se mit à considérer Carillon. — La bonne, lui dit-il d'un ton majestueux, par quel hasard avez-vous abordé dans cette île? — Oh! c'est bien un ha-

tard, comme vous dites, répondit-elle ; j'étais descendue dans une barque pour y acheter du poisson, le vent s'est élevé tout-à-coup, le câble s'est rompu, le pêcheur a sauté sur le sable ; mais moi, qui ne suis plus si leste que lorsque j'avais mes jambes de quinze ans, je suis restée dans la nacelle, et les vagues m'ont jetée sur ce rivage. — Ecoutez, reprit le roi, nous avons nos constitutions qui sont inébranlables, êtes-vous une savante ou non ? — Vraiment oui, je suis savante, répondit la vieille, je sais coudre, filer et faire un peu de cuisine. — De cuisine ! s'écria-t-on de toutes parts, c'est elle qui est désignée par l'article quatre et dernier des lois de Carillon ; vîte, vîte qu'elle nous fasse à dîner, et que toutes sortes d'honneurs lui soient rendus. En même tems on entraîne la vieille dans la plus grande des cavernes. On lui apporte de larges

coquilles qui servaient de casseroles et de plats, on réunit tout ce que l'île possédait encore de substances; mais on l'étourdissait à force d'instances et de recommandations. L'un apportait une demi-douzaine de moineaux et la priait d'en faire un pâté de bécasses, l'autre apportait quelques goujons et demandait une carpe frite; ce n'était pas tout encore, les petites filles arrivaient en foule, l'une avec des bas troués, l'autre avec son bonnet ou sa robe qu'elle la priait de raccommoder. — Bien, bien, disait la vieille tout en colère, me prenez-vous pour votre bonne à tous? Que n'appreniez-vous à coudre, mes petites demoiselles! vous n'iriez pas avec des habits déchirés; fi, fi, que cela fait mal au cœur; des petites filles qui ne savent rien faire, et des petits garçons qui ne songent qu'à manger! Vraiment, vous l'avez bien gagné! Que ne

restiez-vous avec vos parens : en cherchant à faire leur félicité, vous auriez mérité de vivre ! Ma bonne amie, demanda Trinquette, vous venez de l'île du Bonheur : peut-être y avez-vous vu ma mère ? — Oui je l'ai vue, reprit la vieille ; j'ai vu vos parens à tous : ils voulaient venir vous chercher ici, la reine des fées, s'y est opposée. Laissez-les, a-t-elle dit ; laissez ces petits ingrats, ils ne méritent point qu'on les regrette. Il faut qu'ils restent livrés à eux-mêmes jusqu'à ce qu'ils aient appris à leurs dépens ce que les enfans pourraient gagner à devenir leurs maîtres. Sans talens, sans fortune et sans prévoyance, comment pourront-ils se suffire ? comment pourront-ils se gouverner ? L'indépendance est un présent funeste quand elle n'est pas dirigée par l'expérience et la raison. Car, ne vous y trompez pas, mes petits amis, vous

avez souffert depuis un mois des effets de l'intempérance, de la faim, de la misère et de l'ennui ; mais ce n'est rien en comparaison de ce qui aurait pu vous arriver encore si les fées, par affection pour vos parens, n'avaient daigné veiller sur vous. Elles ont retenu les uns sur la pente des précipices, les autres à l'extrémité des branches ou sur le bord de la mer ; la moitié d'entre vous n'existerait déjà plus sans leur protection secrète. Vous n'étudiez, vous n'obéissez plus à présent, à la vérité, mais aussi, personne ne vous aime, ne vous console, ou ne s'occupe de vos plaisirs ; vous ne faites plus aucun effort pour obtenir l'approbation d'aucun maître, mais vous ne voyez plus autour de vous que des êtres aussi égoïstes, aussi indifférens que vous l'êtes devenus vous-mêmes. La paresse, l'oisiveté, l'indépendance, valent-ils l'aisance, l'estime

8.

et l'amitié ? — Non, non, s'écria Trinquette en fondant en larmes ; ah ! ma bonne, donnez-nous les moyens de retourner à l'île du Bonheur, nous voulons revoir nos parens, leur demander pardon et leur faire oublier nos torts par notre application et notre obéissance. Tous les enfans, entraînés par son exemple, se mirent à crier, — Oui, nous le voulons bien ! oui, nous le voulons tous ! Mais il n'y avait pas de barques pour les ramener à leurs familles : il y avait long-tems que tous leurs petits bateaux avaient été dispersés ou submergés. — Ne vous embarrassez pas de cela, dit la vieille ; j'ai ici, dans mon sac, tout ce qui vous est nécessaire, et elle se mit à en tirer tous ses petits chiffons l'un après l'autre ; elle les distribuait à la ronde, elle leur expliquait ce qu'ils avaient à faire : il suffisait qu'ils soufflassent dessus et leur désir,

quel qu'il fût, devait se trouver accompli. Cependant Furet, dès les commencement de cette nouvelle révolution, avait couru avertir le roi. Il arriva tout bouffi de colère. — Maudite vieille! s'écria-t-il, je vais te faire mettre en prison pour le reste de ta vie; mais quand il fut en sa présence il réfléchit que personne ne voudrait l'aider à enfermer son ennemie. — Mon cher Carillon, dit Trinquette, venez plutôt avec nous; rendez-vous à la raison et vous verrez que vous serez aussi plus heureux. Mais Carillon était bien loin de penser comme elle; il tâcha par ses exhortations, de détourner ses compagnons du parti qu'ils voulaient prendre; il accusait la vieille d'être une sorcière envoyée pour les séduire. — Bien loin de là, lui dit-elle, j'exhorte les Indépendans à bien réfléchir sur ce qu'ils ont à faire. Le talisman que je leur ai remis peut satisfaire aussi

bien à tout autre désir qu'à celui de retourner dans l'île du Bonheur. En soufflant sur ce talisman, ils peuvent se procurer des joujoux, un goûter, des habits superbes ..... — Je ne veux que revoir ma mère, s'écria Trinquette. Pour une fantaisie satisfaite, que de maux nous resteraient encore à souffrir ! Ce n'est que sous la protection de nos parens que nous pouvons espérer un bonheur éternel. — Que manquerait-il au mien, dit Carillon, si, au lieu d'habiter une île déserte, je me trouvais dans un beau royaume avec de grandes richesses? — Et au mien, dit Croquetout, si j'avais des bonbons et des gâteaux tout à mon gré ? — Au mien, s'écria Furet, si j'étais invisible, de manière à pouvoir me glisser partout et tout voir et tout entendre ? — Il n'y manquerait que la sagesse, répliqua la vieille, pour faire un bon usage de vos richesses et de vos

découvertes ; mais il faut faire pour vous autant que pour les autres.... je veux même faire davantage, et nous verrons si cela réussira à vous rendre heureux. Tenez, nous allons voir au fond du sac, et elle le vida tout entier sur le gazon, ramassa du milieu des chiffons une petite pièce de menue monnaie, bien crasseuse et bien usée, et elle la remit à Carillon ; elle choisit le plus grand et le plus important de ses chiffons (c'était un lambeau de serviette qui avait bien quinze ou vingt trous), elle en fit présent à Croquetout. Elle chercha longtems ce qu'elle destinait à Furet : elle trouva enfin un vieux pouce de gant qu'elle lui offrit avec emphase. Ces derniers cadeaux excitèrent de grandes risées parmi les enfans. Carillon et ses deux amis les trouvaient si ridicules qu'ils étaient tentés de les jeter au nez

de la maligne vieille; mais celle-ci ayant fait rentrer le reste de ses chiffons dans son sac, le posa par terre, s'assit dessus à califourchon, prit sa béquille, fit le moulinet en l'air et s'envola, au grand étonnement des spectateurs qui reconnurent à ce trait le pouvoir des fées. Remplis de confiance dans les présens que celle-ci leur avait faits, ils soufflèrent dessus avec le dessein de quitter l'île. Comme les enfans ne savent se modérer sur rien, ils soufflaient avec tant d'acharnement et de force qu'il en résulta un véritable ouragan; il s'éleva un tourbillon qui, enveloppant toute la troupe des enfans, les transporta chacun où il désirait être, presque tous dans l'île du Bonheur; Carillon, Croquetout et Furet dans une contrée étrangère. Laissons-les se remettre un peu de l'étourdissement que

leur causa la vivacité du trajet ; nous les rejoindrons quelque jour, et nous verrons quel usage ils sauront faire de leurs talismans.

## CHAPITRE XIV.

PHILIPPE fit la paix avec Sapor, et il revenait à Rome lorsqu'il apprit que les légions d'Illyrie avaient proclamé Décius. Il marcha contre lui, fut vaincu et tué dans le combat. Décius, deux ans après en marchant contre les Goths, périt dans un marais où il s'engagea inconsidérément sur la parole de Gallus, un de ses généraux, qui se fit proclamer après sa mort. Gallus laissa Emilien en Mœsie pour combattre les Goths qui furent vaincus, et l'armée triomphante proclama son général. Gallus marchait contre Emilien lorsque ses propres troupes l'assassinèrent et passèrent dans le parti d'Emilien. Valérien avait été envoyé en Germanie pour chercher du se-

cours à Gallus. Sur la nouvelle de sa mort, les légions de Germanie proclamèrent Valérien, et les troupes d'Emilien elles-mêmes, entraînées par l'estime qu'inspirait Valérien, assassinèrent leur empereur et passèrent dans le parti de Valérien.

Valérien méritait en effet la considération publique, mais plus par ses mœurs que par ses talens. L'empire, déchiré par tant de guerres civiles et de troubles successifs, se trouvait dans une situation déplorable; les Germains, les Goths, les Perses en profitèrent, pour s'emparer des provinces de leur voisinage. Valérien nomma son fils Gallien césar, et l'envoya contre les premiers; il marcha en personne contre Sapor, fut défait et pris dans une embuscade. Sapor s'avilit lui-même par les traitemens indignes dont il accabla ce prince: il se servait de lui comme d'un marche-pied pour

monter à cheval. Gallien, plus coupable encore, ne fit aucune démarche pour délivrer son père qui périt de douleur après trois années d'esclavage. Les revers continuels que Gallien éprouva furent un juste châtiment de son ambition et de son ingratitude. Quatorze ou quinze généraux se firent proclamer empereurs et périrent l'un après l'autre. Les barbares envahirent de riches provinces, et l'Asie toute entière aurait passé sous l'empire de Sapor sans le secours d'Odenaz roi de Palmyre, qui, ayant armé d'abord par pure générosité pour venger Valérien son allié, continua à défendre la cause des Romains et reçut de Gallien le titre d'auguste. Après huit années d'un règne si orageux, Gallien perdit la vie par l'ordre de deux de ses capitaines, Marcien et Claudius. Ce dernier fut élu empereur.

Claudius, quoiqu'il dût l'empire à un

crime, se conduisit de manière à se faire aimer et estimer. Il s'opposa avec succès aux progrès des Goths et des Germains, et mourut de la peste la seconde année de son règne. Quintille, son frère, fut élu, mais il se tua presque aussitôt lui-même en apprenant l'élection d'Aurélien en Illyrie ; il préféra la mort à un débat dont le succès était douteux. On ne peut trop s'étonner qu'il se trouvât tant de prétendans à une place où les bons comme les mauvais princes vivaient sous la dépendance des soldats, et finissaient presque toujours par être immolés par eux.

Depuis même l'avénement de Claude, Tétricus s'était fait reconnaître empereur dans les Gaules et y exerçait l'autorité. Aurélien l'en laissa jouir encore. Il voulait d'abord soumettre Zénobie, veuve d'Odenaz, femme d'un grand génie et d'une ambition démesurée. Elle

avait profité des troubles de l'empire pour envahir l'Egypte et la plus forte partie de l'Asie, Aurélien passa en Syrie, vainquit Zénobie à plusieurs reprises et mit le siége devant Palmyre. La disette fit souffrir cruellement les habitans. Zénobie sortit de la ville pour aller chercher du secours chez les Perses dont elle avait rendu plusieurs provinces tributaires ; elle tomba dans les mains d'Aurélien qui lui laissa la vie, mais Palmyre s'étant rendue, il fit mourir les ministres de la reine, entre autres Longin, philosophe et écrivain renommé par un ouvrage intitulé *le Traité du Sublime*. Cette mort injuste fit beaucoup de tort à la réputation d'Aurélien. Il donna dans la suite la liberté à Zénobie, la remaria à un sénateur et l'établit dans la maison de plaisance d'Adrien, près de Tibur ou Tivoli.

Aurélien marcha ensuite contre Té-

tricus. Celui-ci qui, depuis six ans qu'il jouissait du titre d'empereur, n'avait cessé d'avoir à se défendre contre des séditions, des rumeurs, était bien las d'un rôle si fatiguant; il se soumit volontairement à Aurélien, consentit même à marcher à la suite de son char de triomphe, à condition de rentrer ensuite dans le repos d'une vie privée qu'il regrettait d'avoir quittée.

Aurélien, méditant de réduire la Perse, retournait en Orient lorsque Mnesthée son favori, espérant s'emparer de l'empire après lui, fit accroire à ses principaux capitaines qu'Aurélien projetait de les faire mourir, et ils voulurent le prévenir en l'assassinant.

## CHAPITRE XV.

Le sénat regretta peu Aurélien, à cause de la dureté de son caractère, mais le peuple et l'armée déplorèrent la perte d'un prince, dont les talens avaient relevé la gloire de l'empire romain. Mnesthée ne tarda pas à être convaincu d'imposture et livré aux bêtes féroces ; après quoi les soldats, se piquant d'une modestie qui leur était toute nouvelle, s'adressèrent au sénat pour le prier de choisir un chef à l'empire. Ce qui n'est pas moins extraordinaire, c'est que le sénat renvoya cette nomination à l'armée ; c'était lui reconnaître le droit d'élire et de déposer les souverains à son gré. Pendant près de huit mois ce choix fut ainsi renvoyé de l'un à l'au-

tre, et l'on remarque que ce furent les jours les plus paisibles dont on eut joui depuis long-tems. Enfin le sénat se détermina à nommer Tacite, l'un des plus illustres et des plus vénérables patriciens. Il se défendit long-tems d'accepter ce dangereux honneur; il proposa son ami Probus, comme beaucoup plus digne que lui-même de l'obtenir. Enfin il se soumit et, pendant quelques mois qu'il vécut encore, il justifia le choix qu'on avait fait de sa personne. Il fit des lois pour rétablir les bonnes mœurs. Il aimait la simplicité; il était libéral, vaillant, et repoussa les Goths qui cherchaient constamment à se répandre vers le midi. Ce fut là qu'il fut assassiné par quelques soldats qui, ayant fait périr un de ses parens en Syrie, craignirent qu'il ne les punît. L'armée, désolée, élut sur-le-champ Florien son frère; mais les légions d'orient que comman-

dait Probus, se rappelèrent que Tacite avait voulu lui céder l'empire et crurent honorer sa mémoire en le nommant son successeur. Probus pensait comme Tacite, et l'exemple de ce dernier était fait pour lui rendre le trône peu désirable, mais il fut contraint, comme lui, à l'accepter. Les troupes de Florien, à cette nouvelle, le massacrèrent pour passer dans le parti de Probus.

Probus avait le même mérite, le même caractère que Tacite. Il remporta de grandes victoires, civilisa les barbares qu'il avait vaincus et les transporta sur le territoire de l'empire. Il rétablit l'agriculture dans les Gaules, mais il avait un système qui causa sa perte : il demandait pourquoi les soldats, en tems de paix, demeuraient dans une inaction totale, ou se livraient à la débauche, au lieu d'être appliqués à des travaux utiles. En Pannonie il avait fait défricher

les terres par ses troupes ; en Illyrie il voulut leur faire dessécher un marais. Les armées accoutumées à l'oisiveté, finirent par se mutiner, et il fut assassiné après un règne de six ans. Elles élurent, pour lui succéder, Carus préfet du prétoire, dont le premier soin fut de déclarer césars et ensuite augustes ses deux fils, Carin et Numérien. Il passa en Perse où il remporta de grandes victoires et y fut tué, dit-on, du tonnerre; d'autres pensent qu'Aper, son préfet du prétoire, qui fit assassiner peu après son fils Numérien, l'avait fait assassiner lui-même. Le crime d'Aper ne demeura point impuni. Il avait espéré se faire proclamer, mais le choix de l'armée se dirigea sur Dioclétien qui avait été autrefois commandant des gardes du prince Numérien. Son premier soin fut de venger la mort de son ancien maître. Carin, nommé auguste par son père, disputa

l'empire à Dioclétien. Ce prince, s'il eût obtenu l'avantage, aurait renouvelé le siècle des Caracalla, des Commode et des Héliogabale; mais après avoir remporté une victoire sur Dioclétien, il se vit tout à coup abandonné, et l'un de ses tribuns militaires lui ôta la vie. Dioclétien se trouva donc seul maître de l'empire*.

Il était né chez les Dalmates. D'abord esclave chez les Romains, ensuite affranchi, il avait passé au service de Numérien, qui l'avait nommé l'un de ses comtes, c'est-à-dire de ses compagnons, et l'on appelait ainsi tous ceux qui s'attachaient spécialement à un prince et occupait quelque emploi distingué dans sa maison. Il s'était avancé depuis dans les armées. Il se donna sur-le-champ pour collègue son ancien ami.

* Règne de Dioclétien, 284 ans après J.-C.

Maximien Hercule, qui n'avait ni ses vertus ni sa prudence, mais qui, pénétré pour lui d'admiration et de respect, ne résista jamais à ses volontés. Ils partagèrent entre eux les provinces. Dioclétien eut l'orient et Maximien l'occident, où il se signala par ses exploits. Malheureusement pour tous les deux, ils crurent nécessaire de nommer des césars qui les aidassent à repousser les Barbares qui se répandaient de tous côtés sur le territoire de l'empire. Maximien choisi Constance Chlore, descendant de l'empereur Claudius et son portrait fidèle; l'autre, bien éloigné de lui ressembler par ses vertus, fut choisit par Dioclétien à cause de ses talens militaires: il se nommait Galerius.

---

Il me semble, maman, dit Théophile, que nous devrions nous informer de ce que sont devenus Carillon et ses camarades. Alphonse ne s'en informait pas du tout et pour cause, mais au fond il ne fut pas fâché de la demande de son frère lorsqu'il vit que M.me de Jonchère, sans faire aucune observation, reprenait le fil de cette histoire.

Le pays où ils avaient été transportés, continua-t-elle, était un des anciens royaumes de l'Europe où régnait un prince vieux et fantasque. Il avait pour héritière une nièce fort jeune encore, qui ne s'occupait que de fêtes, de divestissemens et de spectacles : elle s'appelait Sémillante. Elle s'était rendue maîtresse non du gouvernement qui était par bonheur entre les mains de

sages ministres, mais de l'intérieur du palais. Quand le roi se mettait à réfléchir sur les extravagances de sa nièce, lorsqu'il entamait un sermon sur sa frivolité ou une complainte sur le sort à venir de ses sujets, elle faisait aussitôt apporter la nappe. Chacun a ses faiblesses, et le roi qui avait été, dans son jeune tems, un assez beau génie, s'était adonné, en vieillissant, aux plaisirs de la table; il était même reconnu que son humeur, ses discours, ses actions dépendaient en grande partie de la composition de ses repas. Une bisque trop épicée le rendait taquin et grondeur; une tourte aux pommes ou à la frangipane faisait régner dans sa maison la paix et l'indulgence, mais un ragoût froid ou brûlé y mettait tout en déroute, et pour long-tems. On conçoit que, dans de pareilles conjonctures, le talent, et même le caractère d'un cui-

sinier, étaient fort considérés. La difficulté d'en trouver un qui ne fût sujet ni aux distractions ni aux caprices, avait décidé la princesse à se charger souvent de ces fonctions. Elle y était devenue habile en proportion de son intérêt. Quand elle voulait aller au bal ou faire emplette d'une nouvelle parure, elle avait soin que le roi eût à dîner quelques-uns de ses plats favoris. Le roi mangeait, dégustait, digérait, et, en s'assoupissant doucement sur son grand fauteuil après le repas, il assurait ses courtisans que sa nièce devenait de jour en jour plus raisonnable. Tel était le train de cette cour.

Au moment où Carillon, Croquetout et Furet revinrent à eux-mêmes, ils se trouvèrent dans une grande prairie aux portes de la ville capitale de ce royaume.
— Où sommes-nous? Qu'allons-nous devenir? se dirent-ils d'abord l'un à l'au-

tre. — Mes amis, reprit Carillon, les présens de celle qui a eu l'art de nous transporter en ces lieux ne sont point à dédaigner, soyez-en sûrs. Commençons par ma petite pièce de monnaie : je parierais bien actuellement qu'elle vaut à elle seule tout un trésor. Il la prit, l'examina, et en la faisant sauter dans sa main, il fut bien agréablement étonné d'y voir retomber une belle pièce d'or. Il poussa un cri de joie et répéta tant et tant cette épreuve, que lui et ses compagnons eurent de quoi remplir d'or toutes leurs poches. — A mon tour, dit Croquetout, en déployant son lambeau de serviette. Il le secoua de toutes ses forces, passa les doigts dans tous les trous, l'attacha à sa boutonnière, mais ce fut inutilement. Enfin il l'étendit sur le gazon et souhaita une douzaine de darioles ; il les vit aussitôt paraître. Enchantés tous trois d'un pareil prodige,

ils se jettent dessus avec tant d'avidité que Croquetout pensa avaler aussi un des coins de la serviette. Quand les trois convives furent rassasiés, Furet songea à découvrir les merveilles de son talisman. Dès qu'il eut mis à son pouce le morceau de gant, il disparut aux yeux de ses camarades. Ils se mirent à crier de frayeur. Ainsi instruits de tout ce qu'ils pouvaient attendre de leurs propriétés, ils entrèrent dans la ville et allèrent s'asseoir au milieu d'une promenade où beaucoup de monde était rassemblé. Ils ne tardèrent point à être informés par les différentes conversations que l'on tenait autour d'eux, de tout ce que je vous ai raconté tout à l'heure du roi, de la princesse et de leurs courtisans. Là-dessus, nos jeunes gens, qui n'étaient pas trop bêtes, bâtirent un assez joli plan; c'était de se présenter au palais comme

trois princes étrangers. Les richesses de Carillon pouvaient leur procurer facilement un équipage. Le lendemain ils furent admis au cercle de la princesse, mais elle était si séduisante qu'en la voyant, Carillon oublia Trinquette et forma le projet de l'épouser. Ses trésors lui semblaient faits pour exciter l'ambition même d'une souveraine. Croque-tout et Furet conçurent le même désir et la même espérance : l'un se flattait, au moyen de son talisman, de devenir utile à la princesse ; l'autre, de l'amuser et de lui plaire par le récit de tout ce qu'il pourrait découvrir en se rendant invisible.

Partout ailleurs que dans ce royaume, l'extrême jeunesse des prétendus princes et leur ignorance des diverses contrées de l'Europe auraient excité la défiance, mais à la cour de Sémillante on se dispensait volontiers des réflexions.

Carillon était riche, il donnait des concerts, des bals, des soupers, il menait toutes les dames promener sur l'eau dans des gondoles peintes et dorées, ornées de banderoles de mille couleurs; comment élever le moindre doute sur son mérite et sur sa bonne foi? De son côté, Croquetout faisait valoir ses droits. Un jour que le roi passait pour avoir eu quelques accès de mauvaise humeur, il fit demander à Sémillante une audience particulière, et lui déclara qu'il possédait des talens merveilleux pour la cuisine; qu'il tenait ce don des fées, et que, tel mets qu'elle voulût présenter au roi, il s'engageait à le lui apporter dans un quart-d'heure. Cette prétention du jeune prince fit beaucoup rire Sémillante. Cependant, comme il la pressait de s'expliquer, elle se recueillit un peu. — Eh bien! dit-elle enfin, je veux, pour le dîner du roi, un cochon de lait avec une

farce à la rose et une sauce à la fleur d'orange.

ALPHONSE. Ah! fi donc, maman, ce serait une chose détestable!

M.me DE JONCHÈRE. La princesse le pensait bien aussi, et c'était pour se moquer de Croquetout qu'elle avait imaginé ce ragoût bizarre. Cependant Croquetout se retira d'un air soumis, et reparut quelque tems après portant dans une corbeille le cochon de lait farci. Il avait eu soin, en le demandant à son talisman, d'ajouter qu'il voulait qu'il fût excellent, et en effet, au grand étonnement de Sémillante, jamais elle n'avait rien goûté qui lui eût paru aussi bon. Elle se hâta de le porter au roi et se fit honneur auprès de lui de cette invention singulière. Elle avait cherché, disait-elle, à ranimer son goût par quelque nouveauté. Le roi trouva la farce délicieuse.

ALPHONSE. Ah! je n'aurais pas été du festin!

M.me DE JONCHÈRE. Sa gaîté se soutint durant toute la soirée, et Sémillante, enchantée des talens du prétendu prince, partagea dès lors sa faveur entre lui et Carillon. Chacun d'eux se flattait en secret de parvenir un jour au trône. L'île des Indépendans et leur burlesque empire étaient bien loin dans leur pensée. Les ingrats pensaient encore moins à l'île du Bonheur. Furet obtint bientôt sa part de l'affection de Sémillante. Il s'introduisait partout, il écoutait les conversations les plus secrètes, il épiait les actions de tout le monde, et venait tout raconter à la princesse qui se divertissait beaucoup aux dépens de ceux qui, croyant leurs secrets bien cachés, étaient stupéfaits de les voir si bien connus d'elle. Mais insensiblement on

vit naître les plus grands inconvéniens de l'abus que nos trois héros faisaient de leurs talismans. Le goût de la dissipation, de la profusion, gagnait successivement toutes les classes, et les gens raisonnables voyaient avec une douleur inexprimable ces progrès qui devaient entraîner la perte de l'empire. Le roi, dont l'appétit était chaque jour excité par une production nouvelle du génie de Sémillante et de Croquetout, mangeait horriblement, se donnait des indigestions fréquentes, et l'on commençait à dire tout bas que la princesse avait formé le projet d'abréger ses jours en secondant son intempérance. Enfin, la suite indispensable des indiscrétions de Furet fut une foule de brouilleries, d'accusations, de combats mêmes. Chacun se croyait trahi par son confident le plus intime; les gens qui vivaient le mieux ensemble se trouvaient aigris par

le rapport de quelque plaisanterie, de quelque faute légère qui était commentée et augmentée par Sémillante; car la princesse était trop étourdie pour garder soigneusement pour elle ce que Furet venait lui apprendre. Son amusement était de déconcerter et de tourmenter toute la cour en le publiant. Les effets en devinrent assez graves pour que les magistrats se décidassent à arrêter le cours de tant d'excès. Ils mirent leurs plus longues robes, formèrent une députation, et se rendirent chez le roi qui précisément était fort bien disposé pour recevoir leurs plaintes, car il souffrait prodigieusement de la colique. On ne lui eut pas plutôt dépeint les trois étrangers comme des gens suspects, qu'il donna ordre de les arrêter et de tenir Sémillante elle-même aux arrêts dans son appartement, jusqu'à ce que ses favoris eussent été mis en jugement.

Carillon et Croquetout furent saisis auprès d'elle. Bien en prit à Furet d'être en ce moment à la découverte d'une petite intrigue qui intéressait singulièrement la princesse. Comme il était invisible, on ne le trouva nulle part, mais il apprit avec une grande consternation que ses deux compagnons avaient été mis au cachot, et qu'on le cherchait luimême de tous côtés. Il se décida dès lors à ne pas cesser d'être invisible, afin d'échapper à toutes les perquisitions. Mais représentez-vous, mes amis, la situation de nos trois héros ; Carillon, qui depuis six mois vivait dans toutes sortes de délices, aujourd'hui couché sur la paille, au fond d'une prison obscure, et réduit au pain et à l'eau. A quoi lui servait alors la petite pièce magique ? En vain se fut-il entouré de monceaux d'or, il aurait encore manqué des choses les plus nécessaires aux douceurs de la

vie. Croquetout, grâce à sa serviette, trouva d'abord quelque consolation dans son cachot ; il laissait le gros pain et l'eau de la cruche pour les mets les plus délicats, mais il éprouva bientôt combien une pareille jouissance est insuffisante. Rassasié de bonbons et de pâtisseries, il aurait donné de bon cœur son talisman lui-même pour une heure de promenade. L'ennui les gagnait tous les deux dans leur solitude; car on les avait enfermés séparément. Dénués de toutes ressources; accablés de l'excès de leur désœuvrement, ils auraient regardé comme un bienfait l'arrivée du maître le plus sévère, armé des livres qu'autrefois ils trouvaient les plus insupportables. Eût-on exigé d'eux la promesse de travailler dix heures par jour, ils l'auraient faite pour obtenir leur liberté. Furet, quoiqu'il ne fût pas emprisonné, n'était guères plus heureux que les deux

autres. La nécessité de demeurer invisible l'exposait à toutes sortes d'inquiétudes et d'accidens. Comme on ne l'apercevait pas, on le heurtait en passant, on lui jetait sur le corps des vases d'eau, des paniers d'ordures ; il ne pouvait tirer sa subsistance que de quelques restes dégoûtans que l'on jetait au coin des bornes. Tous trois maudissaient à l'envi les dons que la vieille leur avait faits, et qui leur avaient semblé d'abord si précieux. Ah ! disaient-ils avec amertume, la fée avait raison : la richesse, l'abondance, le savoir, deviennent inutiles sans la sagesse ; elle seule peut en régler l'usage. Nous avions des talismans admirables, et ils nous sont devenus funestes. Oh ! que nos camarades ont fait un choix plus heureux et plus sage ! Maintenant, auprès de leurs parens, ils mènent une vie douce et tranquille ; qui

sait même ce que l'on nous réserve! A cette captivité cruelle va succéder peut-être un affreux châtiment, et cependant nos intentions n'étaient pas criminelles, nous n'avons manqué que de modération et de jugement. A ces mots, un rayon de lumière passa comme un éclair devant leurs yeux, et une voix se fit entendre. — Souffle sur ton talisman, dit-elle, et tu reverras l'île du Bonheur! Aussitôt ils se saisirent, l'un de sa pièce de monnaie, l'autre de son lambeau de toile, l'autre de son pouce de gant, et ils se mirent à souffler de toutes leurs forces. Les talismans s'évanouirent entre leurs mains, mais ils se retrouvèrent chacun aux pieds de leur père et de leur mère. — Pardonnez-nous, pardonnez-nous, s'écrièrent-ils, nous ne serons plus assez fous pour vouloir être nos maîtres; conservez longtems cette autorité que vous tenez de la

nature et de la raison : guidez-nous, éclairez-nous, et nous serons bien sûrs de ne plus courir aucun danger.

Vous savez trop bien, je l'espère, continua M.me de Jonchère, ce que c'est qu'une bonne mère pour ne pas penser que l'on usa de clémence envers ces brebis égarées ; mais revenues volontairement au bercail, le repentir remplissait leurs cœurs ; la reconnaissance cependant y trouva place. Ils baignaient de larmes les mains qu'on leur avait tendues, et dans cet instant ils ne pouvaient se persuader à eux-mêmes qu'ils eussent été capables de se révolter contre un joug que la tendresse aurait dû leur rendre si doux. — N'est-ce pas, leur disait-on, n'est-ce pas pour ton bonheur à venir que nous exigions quelquefois le sacrifice de tes plaisirs présens ? Ces sermons, que tu n'écoutais pas, avaient-ils un autre but que de te rendre à ton tour

aussi raisonnable que nous-mêmes? En t'obligeant à acquérir de l'instruction, ne prenions-nous pas soin de ton avancement, de ta gloire; et les lois imposées par l'autorité paternelle ne sont-elles pas toujours de véritables bienfaits?

Alphonse laissa tomber son ouvrage, il appuya sa tête sur les genoux de M.me de Jonchère.

Nous te pardonnons, continuaient-ils; la réflexion et l'expérience t'ont fait sentir tes erreurs et ton ingratitude. Abandonne-toi désormais avec confiance, avec docilité, à tout ce qui te sera prescrit par notre amitié pour toi : alors, ta raison, tes connaissances croîtront avec l'âge, et quand tu seras un jour livré à toi-même, tu feras de ton indépendance un usage utile et éclairé.

Jamais je ne veux être indépendant, dit Alphonse. Vos ordres, tant que je serai petit, vos conseils, quand je serai

grand, dirigeront toujours ma conduite. Dès que vous aurez parlé, je quitterai tout sans peine, et il n'y a pas de papier vert pomme qui vaille le plaisir d'obéir à une bonne mère.

M.me DE JONCHÈRE. Nos trois héros en disaient à peu près autant, et ils le répétèrent avec sincérité tous les jours de leur vie. Ils retrouvèrent dans la société leurs anciens camarades, déjà bien changés à leur avantage. Ils firent en sorte de réparer eux-mêmes le tems perdu. Une émulation véritablement intéressante les animait tous. Aussi studieux, aussi soumis qu'ils l'avaient été peu dans leur première enfance, ils recueillaient alors autant d'éloges et de caresses qu'ils avaient mérité de reproches autrefois. Carillon surtout devint si différent de lui-même que ce nom semblait être une véritable dérision ; il contrastait parfaitement avec son air doux et tran-

quille. Croquetout devint d'une sobriété sans pareille, et Furet d'une discrétion, d'une réserve, dignes de servir d'exemple aux personnes les plus raisonnables. Je n'ai pas besoin de vous dire que Carillon, méprisant désormais le caractère frivole de Sémillante, appréciant mieux que jamais les perfections de sa voisine Trinquette, mérita, en grandissant, l'affection qu'elle avait eue pour lui dès l'enfance malgré tous ses défauts, et qu'il obtint de nouveau sa foi. Le jour de ce mariage, les fées donnèrent elles-mêmes une fête superbe. Elles y convièrent tous les anciens indépendans. Après le repas, elles les conduisirent à l'île Escarpée, au milieu de laquelle s'élevait alors un autel de marbre blanc. Les deux époux furent couronnés de fleurs devant cet autel où brûlaient de délicieux parfums; l'on convint que, toutes les années, on amènerait au pied de ce monument l'en-

fant le plus docile de l'île du Bonheur, et qu'il y serait couronné à son tour. Cet usage perpétua d'âge en âge le souvenir des aventures de Carillon. Son exemple servait à préserver les autres enfans d'une passion semblable; la seule vue de l'île des Indépendans étouffait en eux jusqu'au moindre murmure, et ils se disaient l'un à l'autre : Quand nous serions bien riches et bien puissans, nous ne serions jamais heureux si nous n'étions pas raisonnables, et pour le devenir bien vîte, obéissons à nos mamans.

Oui, oui, répétèrent les enfans du vieux Château, en embrassant M.me de Jonchère, obéissons toujours à maman.

M.me DE JONCHÈRE. A PRÉSENT, mes enfans, il faut terminer l'histoire de Tamerlan, de ce prince dont les talens et les succès pourraient vivement nous intéresser s'il avait su mieux apprécier les avantages de la paix. Il était cependant assez habile pour en faire un bon usage, mais le soin d'établir de bonnes lois lui plaisait moins que les préparatifs d'un combat, et une fois livré aux fureurs de la guerre, rien n'égalait sa férocité. Il avait soumis toute la partie occidentale de l'Asie, mais la Chine et l'Indostan lui offraient encore un vaste champ à parcourir. Il cherchait intérieurement sur quel prétexte il pourrait y pénétrer, lorsque la reine d'Ormus lui envoya une ambassade. Restée veuve de

bonne heure et n'ayant qu'une fille unique, elle désirait lui donner un puissant appui. Elle offrait donc cette jeune héritière en mariage à l'un des fils de Tamerlan. L'île d'Ormus était en proie à des querelles de religion qui mettaient l'état à deux doigts de sa perte. Lès sectes tant renommées d'Omar et d'Ali partageaient l'autorité; les Alides voulaient exclure entièrement les autres de tous les emplois, et la reine ayant refusé d'adopter cette mesure, les Alides avaient déjà tenté de s'emparer d'elle et de sa fille. C'était par cette raison qu'elle recherchait l'alliance de Tamerlan. Le mirza Mirancha....

THÉOPHILE. Maman, que veut dire le mirza, s'il vous plaît ?

M.me DE JONCHÈRE. C'est un titre fort au-dessus de celui d'émir, et qu'on ne donnait guère qu'aux princes du sang. Le mirza Mirancha, déjà sultan de

Schiraz, marcha donc à la tête de cinquante mille hommes vers l'île d'Ormus où il épousa la princesse, et il pacifia ses états. Mais Ormus était une bien petite portion de l'Inde pour satisfaire l'ambition de Tamerlan ! Le trône de Delhy était alors occupé par Mahmoud, descendant de Gengis-kan, et toute l'autorité était entre les mains de Mellou-kan son oncle, qui gouvernait durant sa minorité. Tamerlan prétendit que Mellou-kan avait dessein de faire périr son neveu pour s'assurer son héritage ; et sans en avoir été prié, il marcha à la défense de Mahmoud. Il fut arrêté dans sa route par un petit raja qui occupait une île formée par l'Indus. Le peuple qu'il gouvernait, exposé sans cesse aux inondations du fleuve et aux attaques des tigres qui sont en grand nombre dans cette contrée, avait pris le parti de se loger sur le sommet des palmiers.

ALPHONSE. Comment, sur le sommet des palmiers ! mais ils perchaient donc comme des oiseaux ?

M.me DE JONCHÈRE. Non ; ils fabriquaient au milieu des branches des espèces de cages de roseaux, semblables à de petits colombiers où ils montaient avec une échelle qu'ils retiraient ensuite, et ils avaient établi de petits ponts d'un arbre à l'autre, pour communiquer plus facilement entre eux.

ALPHONSE. Ah ! c'est charmant ! je voudrais bien que l'on adoptât ici cette manière de bâtir. Rien ne doit être plus plaisant que de voyager ainsi dans les airs.

M.me DE JONCHÈRE. L'empereur, pour triompher de cette ville aérienne, crut qu'il lui suffirait de faire couper les arbres, du haut desquels les habitans lançaient une grêle de traits ; mais les haches ne pouvaient entamer les pal-

miers dont le tronc est mou et spongieux : on prit alors le parti d'y mettre le feu, et ce peuple infortuné périt entièrement par le fer ou la flamme.

Mehemed, fils de Tamerlan, fut chargé d'aller s'emparer de Moultan qui était l'apanage particulier de Mellou-kan, ce qu'il fit en effet et presque sans obstacle. On apprit cependant qu'il avait rassemblé une grande armée, et qu'il l'envoyait sous les ordres d'un omrah, au-devant des Tartares. Tamerlan livra un combat où il fut blessé lui-même, mais il remporta la victoire. Il marcha directement à Delhy. Il rencontra sur sa route une forêt de multiplians, au milieu de laquelle était une pagode célèbre. Tamerlan espérait y trouver des trésors. Il résolut de s'en rendre maître et, comme les prêtres et les officiers de la pagode établissaient des embuscades dans les détours du labyrinthe formé par les

multiplians, il les fit abattre malgré les cris douloureux que poussaient les Indiens en voyant tomber la forêt sacrée. Le temple était de forme octogone, avec des portes en bois de sandal, et dans l'intérieur il y avait une statue colossale représentant un homme avec cent têtes et cent bras. L'empereur la fit mettre en pièces et enleva tous les vases et tous les ornemens d'or et d'argent. Il fit mettre à mort tous les fakirs qui accomplissaient leur pénitence autour de la pagode, disant, avec une cruelle ironie, que c'était un service de leur ôter une vie dont ils faisaient un si triste emploi.

Mellou-kan s'avança vers lui en personne avec trois cent mille hommes et trois cents éléphans. Il amenait aussi le jeune sultan, accablé d'une maladie de langueur que l'on attribuait à un poison lent que son oncle était soupçonné

avoir eu l'infamie de lui donner. Tamerlan traînait alors plus de cent mille Indiens prisonniers à la suite de son armée ; il réfléchit que ce nombre d'ennemis serait difficile à garder et que, s'ils venaient à rompre leurs fers, ils se joindraient infailliblement à leurs compatriotes. Il eut donc la barbarie de les faire tous massacrer, à l'exception des femmes et des enfans.

Les deux armées se trouvant en présence, Tamerlan s'aperçut que l'aspect des éléphans effrayait beaucoup ses soldats qui n'étaient pas accoutumés à cette espèce d'adversaires. Pour y remédier, il imagina de faire attacher des branchages et des flocons d'étoupe aux cornes d'une grande quantité de buffles. Il donna l'ordre qu'aussitôt que l'on verrait avancer les éléphans, on mît le feu à ces matières combustibles, et que l'on poussât les buffles vers eux. En effet,

l'approche de ces bûchers ambulans dérangea terriblement la gravité de ces animaux. Ils reculèrent sur le corps des Indiens et y mirent eux-mêmes le désordre. Les Tartares, revenus alors de leur terreur, se précipitèrent sur eux et complettèrent leur déroute. Mellou-kan fut tué dans la mêlée, le reste de l'armée fut pris ou dispersé. Mahmoud était mort lui-même peu de jours avant le combat. Tamerlan s'avança vers Delhy avec le projet de s'y faire couronner. La nouvelle da la mort de Mahmoud et de celle de Mellou-kan y avait porté la consternation; on calculait combien la résistance serait vaine, et ce que l'on aurait à souffrir d'un vainqueur si farouche. Les omrahs se décidèrent à aller au-devant de Tamerlan, portant avec eux l'aigrette impériale qu'il reçut avec bonté. Il entra dans la ville et s'établit dans le palais des sultans, nommé le

palais des mille Colonnes, où il reçut le serment de fidélité. Comme il destinait cet empire à l'un de ses enfans, il avait réellement l'intention d'épargner la ville et, par cette raison, il avait défendu à ses soldats d'y entrer. Il n'en avait excepté que les personnes de sa suite. Mais il était dit que cette ville ne serait pas plus heureuse qu'Ispahan; les merveilles que l'on publiait du palais des mille Colonnes éveillèrent la curiosité des femmes de Tamerlan qui demandèrent avec instance qu'il leur fût permis de le visiter. Vingt-cinq mille Tartares réussirent à pénétrer dans la ville, sous prétexte qu'ils faisaient partie du cortége des sultanes. Accoutumés à traiter cruellement les vaincus, les Tartares insultèrent les Delhiens, et bientôt on en vint aux coups. Les émirs, et Tamerlan lui-même qui était accouru au bruit, ne purent faire cesser l'achar-

nement des Mogols. Ils avaient ouvert les portes à leurs camarades, l'armée arrivait à la file, et courait sur-le-champ au meurtre et au pillage. Les Delhiens, outrés de désespoir, mettaient eux-mêmes le feu à leurs maisons pour tromper l'avarice de leurs ennemis. Le carnage et l'incendie durèrent trois jours, au bout desquels les Tartares, épuisés, revenant comme d'une espèce de frénésie, épouvantés des excès qu'ils avaient commis, se sauvèrent dans leur camp et y demeurèrent cachés, ne sachant quelle punition ils devaient attendre de leur maître pour prix de leur indiscipline. Mais Tamerlan n'osa sévir contre une armée toute entière qu'il craignait de voir encore se mutiner. La conquête de Delhy eut lieu dans l'année 1399.

Parmi les prisonniers se trouva un ambassadeur de Golconde. Il avait été envoyé à Delhy par Idalcan son souve-

rain qui avait fait demander du secours à Mellou-kan contre Churmalou son visir, qui s'était arrogé le pouvoir suprême. Un traité, honteux à la vérité, conclu par Idalcan avec le rey de Décan, avait paru au visir un prétexte suffisant pour se révolter contre son prince. Il l'avait fait enfermer dans une forteresse, du fond de laquelle il avait réussi à faire parvenir ses ordres à un sujet fidèle qui avait été implorer pour lui le secours de Mellou-kan. Il supplia alors Tamerlan d'accorder sa protection à l'infortuné monarque, et il envoya effectivement son fils Mehemed vers Golconde. A cette nouvelle, Churmalou se mit en défense et, pour empêcher qu'Idalcan ne profitât de sa défaite, si elle devait avoir lieu, il prit le parti de l'empoisonner. Il venait d'expirer lorsque le mirza parut aux portes de la ville. Mehemed n'eut pas la peine de tirer l'épée; le peuple, indigné

de la /t du sultan, ouvrit lui-même les /tes au prince mogol. Arrivé sur la /ande place, il aperçut le bûcher /dalean sur lequel sa femme était déjà /lacée pour être brûlée avec lui, suivant l'usage des Indiens. Cette princesse était, dit-on, à la fleur de son âge, et d'une beauté ravissante; elle attendait avec résignation son dernier moment. Les bramines tenaient déjà les flambeaux destinés à mettre le feu au bûcher. Mehemed les fit écarter à coups de sabre et, volant au faîte du bûcher, enleva la princesse entre ses bras. — C'est au meurtrier de votre mari, lui dit-il, à expier son crime dans les flammes; vivez, madame, pour être témoin de son châtiment. En effet, il fit investir le palais de Churmalou, le fit saisir, attacher au bûcher où il remplaça la sultane, et le peuple, applaudissant à cette exécution, demandait à grands cris que cette prin-

cesse trouvât un nouvel épo[...]ns celui qui avait vengé Idalcan. Cette [...]on ne fut différée que jusqu'à ce que Ta[...]rlan y eut donné son aveu, et celui-ci [...]n faveur de ce mariage, donna à son [...] le trône de Delhy. C'est de Mehemed et de la reine de Golconde que descendent les princes qui le possèdent encore aujourd'hui.

Tamerlan quitta ensuite l'Indostan pour se rendre aux instances de l'empereur de Constantinople qui l'implorait contre Bajazet. Je vous ai dit précédemment qu'Othoman, de la race des Selgioucides d'Iconium, était sorti des montagnes de la Circassie où les fils de Gengis-kan avaient relégué sa famille ; qu'il était entré en Turquie et y avait fait des conquêtes sur les Grecs. Dépouillés successivement de leurs plus belles provinces, les Grecs couraient alors les plus grands dangers. Manuel

Paléologue demanda du secours à Tamerlan contre Bajazet, descendant d'Othoman. Il en avait aussi demandé au roi de France Charles VI, qui lui en avait envoyé sous la conduite du comte de Nevers et du maréchal de Boucicaut. Ils avaient été faits prisonniers par Bajazet qui avaient fait massacrer tous les Français, à l'exception du comte et du maréchal qui ne se tirèrent de ses mains qu'en lui payant une forte rançon. Comme Bajazet venait récemment de faire alliance avec Ahmed Gélaïs, sultan de Bagdad, Tamerlan prit ce prétexte pour se plaindre du peu de considération qu'il montrait pour lui. Bajazet répondit avec fierté et marcha en Asie mineure où les deux héros se joignirent près d'Ancyre, l'an 1402. La bataille fut sanglante, la perte considérable de part et d'autre; enfin la victoire se décida pour Tamerlan. Bajazet, retiré sur une éminence,

entouré d'un bataillon de janissaires, soutint le choc de l'armée triomphante jusqu'à la nuit. Alors il chercha à fuir à la faveur des ténèbres, mais il fut atteint et conduit à Tamerlan. Les historiens sont partagés sur les détails de cette entrevue et sur les suites de la captivité de Bajazet. Les uns disent que le vaincu provoqua par ses insultes la haine du vainqueur qui le fit enfermer dans une cage de fer où il le nourrit des plus vils alimens que l'on puisse donner à un chien, et où il se tua lui-même de désespoir; d'autres assurent que Tamerlan le reçut et le traita avec honneur; qu'il se contenta de le faire garder dans une tente, lui envoya même un de ses fils qui était aussi au nombre des prisonniers, et qu'il mourut d'apoplexie dans la suite: mais les preuves trop fréquentes que l'empereur mogol a données de sa barbarie, peuvent porter bien des gens à ajouter

foi à la première assertion, toute révoltante qu'elle paraisse. Enfin, Tamerlan envoya son fils Abubekre s'emparer de Bursa où Bajazet avait laissé ses femmes et ses trésors. Le mirza trouva la ville presque déserte. Les sultanes avaient pris la fuite, emportant les trésors; et la plupart des habitans avaient suivi leur exemple. Abubekre se mit à leur poursuite, après avoir incendié Bursa. Il rejoignit les sultanes et les conduisit à son père. Il y avait parmi elles la fille du sultan de Bagdad qui avait été promise en mariage à Chelébi, fils aîné de Bajazet. Tamerlan la destina sur-le-champ à son petit-fils Iskender, auquel il comptait assurer une partie du royaume de Perse.

L'expédition de Tamerlan se termina par la prise de Smyrne. Il ne songea point à étendre ses conquêtes sur le reste des états de Bajazet, mais se voyant sur

les confins de la Syrie, il résolut de profiter de l'occasion et de se venger du sultan de Syrie et d'Egypte, dont le père avait anciennement refusé de se joindre à lui contre Gélaïs et qui, lui-même, s'était depuis peu allié avec ce prince. Il attaqua et soumit plusieurs villes de Syrie. Timour-Tak, gouverneur d'Alep, dépêcha vers le sultan Faruk pour lui demander ses ordres, et Faruk donna le commandement général à Schadoun, gouverneur de Damas, qui vint se renfermer dans Alep. Timour-Tak était d'avis d'offrir à Tamerlan un tribut qui préservât la Syrie du pillage; Schadoun, plus courageux et plus confiant, résolut de se defendre. Il alla au-devant des Tartares et, quoique les Syriens fussent épouvantés de la multitude de soldats de Tamerlan, animés par Schadoun, ils combattirent vaillamment. Mais les Tartares menaient alors avec eux ces

éléphans qui les avaient si fort effrayés autrefois, et qui produisirent alors le même effet sur leurs ennemis. Timour-Tak, jaloux d'effacer l'impression que ses conseils avaient pu faire sur les émirs, périt les armes à la main. Schadoun fit sonner la retraite et se réfugia dans la ville. Les Tartares poursuivirent les Syriens de si près qu'ils y entrèrent pêle-mêle avec eux. Ils y commirent toutes les cruautés auxquelles leur maître les avait accoutumés, et forcèrent Schadoun à se retrancher dans la citadelle. Tamerlan fit miner cette place et, prêt à la voir écrouler, le général fut contraint à se rendre. D'Alep, Tamerlan marcha vers Apamée, Emèse et Balbek, qui toutes trois s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes. Toutes ces villes, principalement la dernière, avaient été florissantes sous les Romains et conservaient de précieux débris d'architecture;

mais les Tartares ne se donnaient pas la peine d'examiner les chefs-d'œuvre des beaux-arts, ils n'estimaient que l'or et les pierreries. Le sultan d'Egypte, alarmé de ses progrès, se rendit à Damas et lui envoya des ambassadeurs qui devaient le poignarder durant le tems de l'audience. On a quelque peine à concevoir qu'il se soit trouvé des hommes qui aient accepté une mission dont le résultat devait être pour eux le dernier supplice. Ce récit fut probablement inventé pour justifier dans la suite les violences de Tamerlan. Les ambassadeurs du sultan n'obtinrent point cette audience, et leur obstination à la demander les ayant rendu suspects, l'un d'eux fut mis à mort. L'autre, après avoir eu les oreilles coupées, fut renvoyé au sultan. L'un des neveux de Tamerlan imagina à cette époque de quitter le camp des Tartares et de passer dans le parti de

Faruk, auquel il persuada que l'armée de son oncle était beaucoup moins nombreuse qu'on ne le lui avait assuré; qu'il y régnait le plus grand désordre et que, si l'on parvenait à la surprendre, on parviendrait ensuite aisément à la vaincre. Pour y réussir, Faruk fit faire des propositions de paix, et obtint, en attendant, une trève dont il profita bassement pour aller tomber sur les Mogols. Les discours du jeune prince avaient obtenu un si grand crédit que tous les habitans de la ville, voulant prendre part à une victoire si facile, se mirent à la suite de l'armée. Mais aux premières indices, Tamerlan, soupçonnant la mauvaise foi de Faruk, avait fait prendre les armes à ses troupes, et alla lui-même au-devant des ennemis. Les habitans de Damas, qui étaient venus avec tant d'allégresse, prirent précipitamment la fuite, et leur exemple

détermina l'armée à en faire autant. Un grand nombre furent faits prisonniers. Le neveu de Tamerlan, conduit à son oncle, s'attendait à une mort cruelle ; mais Tamerlan, lui témoignant plus de mépris que de colère, se contenta de le dégrader et de le réduire à la condition de simple soldat. Faruk prit le parti de retourner en Egypte, abandonnant le reste de la Syrie. Tamerlan le fit poursuivre sans succès et marcha contre Damas. Cette ville, qui avait été long-tems la capitale des califes Ommiades, offrait encore un aspect imposant, et la campagne qui l'environnait était couverte de fruits et de fleurs. De si beaux lieux devaient être bientôt souillés par le plus affreux carnage ! Les habitans vinrent supplier Tamerlan d'user envers eux de clémence et de se contenter d'un immense tribut qu'ils s'engageaient à payer sous peu de jours.

Tamerlan y consentit, mais avec effort. Il tomba dans une humeur sombre, et rassembla, quelques jours après, ses émirs pour leur déclarer l'horrible cause du mal qui le tourmentait. — Je me suis rappelé, leur dit-il, les maux qu'ont eus à souffrir les parens du prophête de la part des Ommiades qui ont régné dans cette même ville, à laquelle j'ai eu la faiblesse de faire grâce. Plus d'une fois dans la nuit, j'ai cru entendre la voix d'Ali et d'Houssein qui me criait vengeance sur Damas! Il n'en dit pas davantage et congédia les émirs. Ceux-ci, réfléchissant sur cette singulière confidence, conclurent enfin que Tamerlan regrettait d'avoir promis la vie aux habitans de Damas, mais qu'il n'osait enfreindre son serment. En conséquence, ils firent d'eux-mêmes mettre le feu aux maisons, massacrer les habitans, et ces infortunés périrent, parce que Moavias

et Ali n'avaient pas vécu en bonne intelligence huit cents ans auparavant.

ALPHONSE. Quelle horreur !

M.me DE JONCIÈRE. Tamerlan voulait marcher ensuite contre l'Egypte ; mais ses soldats, las de la guerre qui les retenait depuis sept ans hors de leur patrie et satisfaits des richesses qu'ils avaient amassées, se révoltèrent et vinrent en tumulte demander à retourner en Tartarie. Tamerlan consentit à renoncer à l'Egypte, mais il voulut du moins assouvir sa vengeance sur le sultan de Bagdad, et prit sa route par la Mésopotamie. Le sang et la flamme marquèrent partout son passage. Gélaïs s'était sauvé auprès du sultan d'Egypte, laissant à ses généraux le soin de défendre la ville. Ils eurent l'honneur de résister plus long-tems à Tamerlan qu'aucun autre de ses ennemis n'avait su faire. Ils essuyèrent plusieurs assauts, et enfin

la ville fut surprise un jour que la chaleur était si vive que les sentinelles avaient abandonné les remparts pour goûter quelques heures de sommeil. Bagdad subit le sort de toutes les villes prises par Tamerlan. Après cette expédition, il reprenait le chemin de Samarcande; mais il reçut en chemin des plaintes contre Iskender qui gouvernait une partie de la Perse, depuis son mariage avec la fille de Gélaïs. Tamerlan se mit en route pour aller se faire rendre compte de la conduite de ce jeune prince. Ce fut dans ce troisième voyage en Perse qu'il alla visiter Sofi, descendant de Mahomet et célèbre par sa sainteté. Tamerlan traînait à sa suite trois cent mille prisonniers qu'il destinait au même sort que les malheureux Indous. Sofi lui demanda leur grâce; non-seulement il l'obtint, mais Tamerlan lui fit don de ces trois cent mille esclaves auxquels Sofi ac-

corda la liberté. Ils se fixèrent pour la plupart dans la Perse, où ils fondèrent une milice plus attachée à la famille de leur bienfaiteur qu'à celle de Tamerlan. Vous savez quels en furent les effets, et comment Ismaël Sofi monta dans la suite sur le trône de Perse.

CAROLINE. Tamerlan retourna-t-il enfin à Samarcande ?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant. Après avoir mis ordres aux vexations d'Iskender, il revint dans sa capitale et eut peine à la reconnaître. Il avait eu soin d'y envoyer successivement de toutes les parties de l'Asie, non-seulement les plus riches dépouilles des villes qu'il avait conquises, mais une foule d'artisans pour embellir Samarcande. Elle était rebâtie à neuf, décorée avec la plus grande magnificence. Tamerlan y entra en triomphe. Il avait atteint déjà sa 70.e année, il eût été tems pour lui de jouir

de quelque repos, mais Tamerlan n'avait renoncé à la capture de l'Egypte que dans l'espoir de s'en dédommager d'un autre côté ; la Chine presque seule lui restait à conquérir. Gengis-kan l'avait possédée, c'était assez pour exciter l'ambition de Tamerlan. Il convoqua une assemblée générale de tous les grands de la nation, comme c'était l'usage en Tartarie quand il s'agissait d'une expédition importante. Cette assemblée se trouva bien nombreuse. Ce fut pour Tamerlan une occasion de jouir de toute sa gloire, en y voyant réunis les chefs des contrées les plus éloignées, et des nations qui différaient le plus entre elles par leur religion, leurs mœurs, et même leur physionomie ; telles que celles de Golconde et de la Sibérie. Le sultan d'Egypte, redoutant que cette assemblée solennelle n'eût pour but d'achever sa ruine, y envoya des ambassadeurs

pour traiter d'une paix définitive. Timour, héritier naturel de Tolkamik, vint y solliciter Tamerlan de le remettre en possession de ses états, sous la condition de se reconnaître son vassal: ce qu'il obtint. Tamerlan distribua aussi des dignités, des fiefs et d'autres récompenses à ses enfans et à ses émirs, suivant la manière dont ils s'étaient comportés durant la guerre. Il donna des fêtes qui surpassèrent encore celles de son couronnement. La salle des festins était soutenue par douse colonnes d'argent massif, fruit des richesses levées sur l'Asie entière. Ce fut au milieu de tant de splendeur qu'il déclara à ses sujets qu'il croyait ne rien posséder encore s'il ne soumettait aussi la Chine à son obéissance. Il ordonna des levées de toutes parts, mais le ciel avait marqué à sa vie et à ses victoires un terme plus court qu'il ne l'imaginait: il

était dit qu'il mourrait sans s'être trouvé heureux. Obligé de franchir toute la Tartarie, il y rencontra des neiges, des glaçons auxquels, ni lui, ni ses soldats n'étaient plus accoutumés. La rigueur du climat et la fatigue dans un âge avancé, lui causèrent une fièvre dont les médecins les plus renommés de l'Asie voulurent en vain arrêter les progrès. Tamerlan, prévoyant sa fin, regrettait seulement de n'avoir pas soumis la Chine. Il nomma son fils Mehemed empereur après lui, et expira 1405 ans après la naissance de Jésus-Christ. Son vaste empire eut le même sort qu'il avait eu sous les successeurs de Gengis-kan. Les siens furent peu à peu repoussés par les Patanes, de l'Indostan en Tartarie. La Perse tomba, comme je vous l'ai dit, au pouvoir des Sofis, l'Asie mineure aux Othomans, la Sibérie aux Russes; et l'on ne parlerait

plus des descendans de Tamerlan, si Babar, l'un d'eux, n'était sorti de Samarcande pour reconquérir l'Indostan, et s'il n'avait eu parmi ses successeurs un Akebar et un Aurengzeb pour rendre quelque éclat à la nation mogole.

THÉOPHILE. Maman, pour vous dire la vérité, je me perds un peu dans toutes ces nations et toutes ces familles : auriez-vous la bonté de me les indiquer l'une après l'autre dans un ordre chro... attendez donc, chro.... chronologique ; m'y voilà.

CAROLINE. Oui, mon ami, chronologique, c'est le mot.

M.me DE JONCHÈRE. Tu sais que Mahomet fonda le premier la puissance des Arabes en Asie. Aux cinq premiers califes succéda la dynastie des Ommiades, et aux Ommiades les Abbassides sous lesquels les Turcs obtinrent une grande influence. Les Bouides furent long-tems

en possession du titre d'émir al omarah ; et s'emparèrent de la plus grande partie des royaumes de l'Asie. Ils furent chassés par les Selgioucides, ceux-ci le furent d'abord par les Karismins et les Atabeks, et tous ensemble par Gengiskan et sa famille. Les Gengiskaniens furent remplacés par Tamerlan, et les descendans de Tamerlan, comme je te l'ai dit, le furent par les Patanes, les Sofis, les Russes et les Othomans.

THÉOPHILE. Maman, est-ce la même nation que l'on appelle russe aujourd'hui?

M.me DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant. On les appelait autrefois Slavons et Roxolans, et ils habitaient au midi de la grande Sarmatie. La langue des Slavons a prévalu parmi ces deux tribus, et c'est elle qu'on parle encore dans la Russie avec quelques modifications. Kiof ou Kiovie en était anciennement la capitale, le peuple y était dans

l'esclavage, et cet usage affligeant subsiste encore aujourd'hui. Les souverains n'y prirent pendant long-tems d'autre titre que celui de grand-duc. Ils restèrent idolâtres jusqu'à l'an 988, que le grand-duc Volodimir épousa une sœur de Constantin Porphyrogenète. Cette princesse, qui était chrétienne de la religion grecque, convertit son mari, et un grand nombre de ses sujets furent entraînés par son exemple. Batou-kan, petit-fils de Gengis-kan, asservit la Russie à un tribut que les grands-ducs refusèrent de payer lorsqu'ils se sentirent en état de résister aux Tartares. Alexandre Newski, un de leurs plus grands princes, qui fut mis aussi au nombre de leurs saints, battit les Tartares, les Suédois et les chevaliers teutoniques. L'un de ses successeurs, nommé Daniel, transféra le siége de l'empire à Moskou, et fit bâtir la citadelle

de cette ville appelée le Crémelin. Ce fut de cette ville que les Russes empruntèrent pendant quelque tems le nom de Moscovites, Ivan Basilowitz, c'est-à-dire fils de Basile, épousa une autre princesse grecque qui l'excita à se soustraire au pouvoir des Mogols qui de nouveau avaient assujetti les Russes. Elle prétendit avoir eu une révélation à ce sujet. Ce récit merveilleux eut l'effet qu'elle en attendait ; le duc et ses soldats attaquèrent la garnison que les Tartares entretenaient à Moskou, et s'en rendirent maîtres, à peu près à la même époque où Mahomet II s'emparait de Constantinople. Ils poursuivirent les Tartares jusque dans la Sibérie et s'emparèrent du royaume de Kasan. Ivan prit le premier le titre de czar, qui en slavon signifie roi, et les Russes reculèrent insensiblement les limites de leur empire depuis la mer Noire jusqu'à la mer Gla-

c'ale, et depuis le Kamtchatka jusqu'à la Pologne ; et les descendans de Timour, relégués dans la Chersonèse Taurique, où ils sont devenus tributaires des Turcs, règnent encore sur les restes de la nation des Gètes, que l'on appelle aujourd'hui les petits Tartares.

Fœdor, qui régna en 1598, eut pour ministre Boris Godunof qui s'empara de toute l'autorité ; projettant de se faire souverain, il commença par faire empoisonner ou emprisonner tous ceux qui lui faisaient ombrage, et fit assassiner le jeune Démétrius, fils du czar. Il empoisonna ensuite Fœdor lui-même ; et comme il ne restait de la famille royale que des branches fort éloignées, les grands de l'état s'assemblèrent pour élire un czar. Au milieu de la discussion le patriarche proclama Boris. La vénération qu'on avait pour le patriarche et la crainte qu'inspirait Boris, en-

traînèrent tous les suffrages; mais peu de tems après, on apprit qu'il existait en Pologne, parmi les pages du palatin de Sandomir, un jeune homme que l'on disait être le prince Démétrius que la czarine sa mère avait sauvé en livrant un autre enfant à sa place aux assassins envoyés par Boris. Le palatin, convaincu de sa haute naissance, lui donna sa fille en mariage et lui fournit des troupes pour reconquérir ses états. Les cosaques de l'Ukraine se déclarèrent aussitôt pour lui. L'armée que Boris envoya contre eux fut défaite, et Boris prévoyant sa chûte, s'enferma dans son palais et s'y donna la mort. Le peuple de Moskou ouvrit ses portes à Démétrius, on alla chercher la czarine qui n'hésita point à le reconnaître pour son fils, et confirma l'histoire de l'échange entre les deux enfans au berceau. Basile Suisky, qui appartenait de loin à la famille royale

et qui prétendait alors à la couronne, fit courir le bruit que cet échange n'avait pas eu lieu, et que le prétendu Démétrius était un vil imposteur nommé Grisezca, qui avait imaginé cette fable pour sortir de l'obscurité dans laquelle il était né. Les partisans de Suisky séduisirent un grand nombre de ceux de Démétrius, et, à la suite d'une fête où toute la ville et la cour s'étaient plongées dans l'ivresse, ils jetèrent le czar par une fenêtre. Il se blessa en tombant. On alla de nouveau chercher la czarine, on la pressa de déclarer que ce n'était point là son fils. Soit crainte, soit repentir, elle en convint malgré les réclamations du czar qui protestait de son innocence, et l'infortuné fut percé de coups. Suisky fut proclamé. Mais bientôt après le bruit courut que Démétrius, quoique couvert de blessures, avait réussi à se sauver. Le remords, le goût du men-

veilleux peut-être, réunirent autour de lui une troupe formidable. Le palatin de Sandomir et sa fille étaient au pouvoir de Suiski qui les renvoyait en Pologne. Démétrius tomba sur leur escorte, les délivra, et son entrevue touchante avec eux ne laissa point de doute à ses partisans. Il vint assiéger Moskou. Les grands et le peuple s'assemblèrent, ils forcèrent Suiski à entrer dans un monastère: mais n'ajoutant aucune foi à la seconde résurrection de Démétrius, ils appelèrent au trône Uladislas, fils de Sigismond, roi de Pologne. Ils lui imposèrent la condition d'embrasser la religion grecque. Sigismond prétendit que son fils devait régner sans condition, et les Russes, au lieu d'un protecteur, se trouvèrent avoir un ennemi de plus. Démétrius fut assassiné par les Tartares à la suite d'une nouvelle orgie. Les Russes repoussèrent

Uladislas avec succès, et proclamèrent Michel Romanof.

CAROLINE. Ma tante, l'histoire de Démétrius est très-curieuse, c'est comme un conte; mais, dites-moi, je vous prie, était-ce bien toujours le même, ou était-ce un menteur?

M.me DE JONCHÈRE. Je ne puis établir une opinion à cet égard. En général les Russes sont persuadés que le premier Démétrius était véritablement le fils de la czarine, qu'elle ne démentit sa déclaration à cet égard que par un excès de terreur, mais que le second n'était qu'un aventurier, et que l'ambition, la politique, déterminèrent le palatin et sa fille à feindre de reconnaître en lui le czar qu'on avait assassiné.

Alexis, fils de Romanof, régna après son frère, et ensuite Fœdor, fils d'Alexis, dont les vertus sont citées comme un rare exemple au milieu d'une nation

dont les mœurs étaient encore féroces. Ses frères, Ivan et Pierre, lui succédèrent. La mort du premier laissa bientôt Pierre seul maître d'un empire considérable, mais nullement civilisé; aucun des arts, des connaissances même les moins distinguées en Europe, n'y étaient parvenus. On ne savait ni lire ni écrire, et les plus savans ne comptaient qu'avec des grains de chapelet. La première cause de cette ignorance était la défense faite aux Russes, de tems immémorial, de sortir de leur patrie sans une permission expresse du patriarche. Un jeune Genevois, nommé Lefort, conduit en Russie par la curiosité, entra au service du czar, et lui fit des pays occidentaux une peinture si brillante, qu'il lui inspira le désir de les parcourir. Pierre partit sans se soucier de la défense, et, donnant à Lefort le titre d'ambassadeur en Hollande, il se mit à

sa suite comme domestique, afin d'éviter le cérémonial et de pouvoir tout observer plus aisément. Il ramena en Russie une foule d'artisans de toute espèce, fit construire des vaisseaux, fonda des écoles, obligea les Russes à quitter les robes grecques, les grandes barbes, et fit sortir les femmes du cruel esclavage auquel elles étaient soumises. Il forma des régimens composés en partie d'étrangers, afin d'instruire ses troupes dans la tactique européenne. Pour leur en donner l'exemple, il prit lui-même successivement tous les grades dans le régiment de ses gardes. Il n'était encore que tambour lorsqu'il eut à soutenir une guerre sanglante contre Charles, roi de Suède. Ces réformes lui ont valu le surnom de grand qu'il méritait en effet par son génie, par ses efforts pour civiliser sa nation; mais il en fit de moins heureux pour se réformer lui-même. Il

resta toujours sanguinaire, et, un jour, étant ivre, il coupa la tête à tous ses convives pour signaler son adresse. Mécontent de son fils Alexis, il le condamna à mort, e ce jeune homme périt de douleur et d'effroi avant d'avoir été exécuté. Il mourut lui-même peu après, et nomma pour lui succéder sa femme Catherine, simple paysanne de Livonie qu'il avait épousée, parce qu'il avait découvert en elle un esprit et des vertus au-dessus de son état. Catherine ne régna pas long-tems et nomma, pour régner après elle, le jeune fils d'Alexis, de préférence à ses propres filles. Elle lui donna pour tuteur Menzicof, qui était né paysan comme elle et, comme elle, avait mérité par ses talens la confiance de Pierre-le-Grand. Les princes Dolgorouky, de tout tems ennemis de Menzicof, profitèrent de l'attachement du jeune empereur pour une fille de leur sang, et

firent exiler Menzicof en Sibérie. Le jeune Pierre II mourut au moment où il allait épouser la princesse Dolgorouki. Au lieu des filles de Catherine, savoir la duchesse de Holstein et Elisabeth Pétrouna, les Dolgorouki firent nommer Anne Ivanouna, c'est-à-dire la fille d'Ivan, et la nièce par conséquent de Pierre I.er Ils espéraient gouverner sous son nóm, mais ils furent supplantés par Biren qui les envoya en Sibérie. Plus de vingt mille personnes y furent exilées sous le règne de cette princesse. Biren lui fit désigner pour son successeur le duc de Brunswick son neveu qui n'était âgé que de deux ans, et durant la minorité duquel il comptait rester le maître; mais sa mère, la duchesse de Brunswick, se fit déclarer régente, envoya Biren en exil, et donna toute sa confiance à Munich qui l'avait secondée dans ce complot. Tous les grands de l'empire se concertèrent

pour remettre l'empire à Elisabeth Pétrouna, à laquelle il appartenait plus légalement. Le jeune Ivan fut renfermé pour le reste de sa vie, et Elisabeth commença un règne qui fut long et paisible. Munich alla occuper en Sibérie la cabane qu'il avait fait construire pour Biren. Elisabeth adopta le jeune duc de Holstein, fils de sa sœur, qui régna sous le nom de Pierre III et fut dépossédé par sa femme, Catherine II,

## CHAPITRE XVI.

Constance Chlore eut pour département la Grande-Bretagne et les Gaules, où il se distingua aussi bien que son fils, le jeune Constantin, devenu depuis si célèbre. Après avoir remis l'une et l'autre sous l'obéissance des Romains, ils s'occupèrent à les faire refleurir. Ils réparèrent les villes et les écoles, entre autres celle d'Autun qui était renommée du tems même des Druides. De son côté, Galérius réduisit les Perses à demauder à tout prix la paix, mais ses succès enflèrent prodigieusement son orgueil. Il n'oubliait point que, lors d'un premier échec qu'il avait éprouvé, Dioclétien lui avait témoigné des mépris dont il brûlait de se venger. Le titre de

César ne lui suffisait point. Il se passa bien du tems avant qu'il osât rien entreprendre contre un prince aussi redouté que Dioclétien, mais après vingt années du règne le plus glorieux, une mélancolie insurmontable vint s'emparer de l'empereur. Sa tête s'affaiblit, et Galérius ne manqua pas de lui conseiller de diminuer son travail et de s'en rapporter à Maximin et aux césars, du soin de l'empire. Bientôt après, il lui fit entendre qu'il serait plus heureux et plus calme dans une condition privée, et qu'il devrait abdiquer, ainsi que son collègue. Dioclétien s'aperçut bientôt que ce conseil pouvait passer pour un ordre, et que les soldats le régardant comme un vieillard valétudinaire, étaient prêts à le sacrifier à Galérius. Dioclétien n'avait pourtant pas encore cinquante ans; il ne se sentit plus assez de fermeté pour conjurer l'orage. Il n'était pas sûr de

renverser le parti de Galérius, il préféra lui céder. Il fit sentir lui-même à Maximien que leur sûreté l'exigeait, et tous deux abdiquèrent en faveur de Constance et de Galère. Mais auparavant ils nommèrent pour césars Sévère et Maximin. Dioclétien se rendit sur-le-champ à Salone, ville de Dalmatie, près de laquelle il était né. Il éprouva bientôt les douceurs du parti auquel on l'avait contraint. Sa santé se rétablit, il se trouva heureux, ou du moins il eut le noble orgueil de le paraître. Il se bâtit un palais superbe appelé Spalatro dont les ruines subsistent encore dans la ville de ce nom, et il cultivait son jardin de ses propres mains. Maximin, moins sage, ne tarda point à regretter le trône, et le trouble s'étant mis dans l'empire, il se saisit d'un prétexte pour reprendre le souverain pouvoir. Il écrivit à son ami pour l'engager à suivre

son exemple. Dioclétien lui répondit ces mots célèbres : Ah ! mon ami, si vous pouviez voir les belles laitues de mon jardin ! . . . . .

La cause de ces troubles était la juste indignation qu'avait éprouvée Constance Chlore de voir le titre de césar conféré à deux étrangers, sans qu'il fût fait mention de son fils Constantin qui avait rendu à l'état de si grands services. Sachant bien que ces césars étaient du choix de Galérius beaucoup plus que de celui de Dioclétien, il ne le lui pardonna point. Il retourna dans la Grande-Bretagne, où il mourut après avoir solennellement désigné son fils pour son successeur *. Son armée accéda avec transport à sa volonté dernière. Galérius n'osa y refuser son consentement. Il avait déjà porté lui-même au rang d'auguste Sé-

* Constantin Auguste, 306 après J.-C.

vère et Licinius, et à celui de césar son fils Canidien. Maxence, fils de Maximien-Hercule, pensa qu'il pouvait bien prétendre au même titre. Il détermina son père à réclamer lui-même le pouvoir auquel il n'avait renoncé qu'avec répugnance. Ce fut à cette époque que Maximien fit de vaines tentatives auprès de Dioclétien, qui ne se laissa point séduire par l'idée de prendre part à une querelle où se trouvaient déjà six augustes et deux césars.

Les auteurs célèbres du troisième siècle après Jésus-Christ ont été Apicius qui a fait un traité burlesque sur la cuisine; Longin dont nous avons déjà parlé; Diogène-Laërce, historien; Eusèbe, évêque de Césarée, et Origène, chef de l'école d'Alexandrie, écrivains ecclésiastiques, c'est-à-dire qui ont écrit sur la religion chrétienne; le barde Ossian chez les

Erses, nation qui habitait sur les côtes occidentales de l'Ecosse, et qui a fait des poëmes sur les guerres de sa patrie avec les Scandinaves.

## CHAPITRE XVII.

Maximilien s'allia avec Constantin, auquel il donna sa fille Fausta en mariage. Galérius envoya Sévère combattre Maxence, et il lui fut livré par ses soldats qui avaient autrefois servi sous les ordres de Maximien. Galérius marcha pour venger Sévère et pensa éprouver le même sort. Resté presque seul, il prit la fuite. Maxence vainqueur régnait à Rome, et Constantin dans les Gaules. Maximien s'aperçut qu'il n'avait, au milieu de son fils et de son gendre, qu'un fantôme de puissance, et il eut la bassesse de vouloir les détruire l'un par l'autre en les brouillant. Rebuté par tous les deux, il eut recours à ce même Galérius, le premier de ses ennemis,

qui lui rendit de stériles honneurs. Maximien, toujours mécontent, retourna près de Constantin qui l'accueillit alors et contre lequel il conspira. Il voulut engager sa fille à lui procurer la nuit l'entrée de l'appartement de son mari pour l'assassiner. Fausta au désespoir, ne sachant comment faire pour sauver son mari sans perdre son père, prit le parti de tout révéler au premier, en implorant la grâce de Maximien qui lui fut promise. Maximien, introduit par Fausta, ainsi que Constantin l'avait exigé, allait pour poignarder son gendre dans son lit, lorsqu'il fut tout à coup environné. Il s'étrangla lui-même en prison. Galérius mourut peu de tems après d'une maladie cruelle, rongé tout vivant par les vers qui s'engendraient dans ses plaies. Il se forma deux partis entre les cinq augustes qui restaient encore. Constantin donna sa sœur en mariage

à Licinius et le défendit contre Maximin et Maxence. Celui-ci marcha contre Constantin qu'il avait déjà offensé plusieurs fois, et qui lui présenta la bataille avec une armée beaucoup plus faible que la sienne ; elle se donna sur les bords du Tibre. Maxence s'était réservé si peu de terrein que ses troupes, dès le premier choc, se trouvèrent poussées vers le fleuve : la terreur les y précipita. Maxence voulant prendre la fuite, pressé par la foule sur le pont, tomba dans les flots et s'y noya. Constantin, le lendemain, entra sans résistance dans Rome et commença par casser la garde prétorienne. Il rétablit l'ordre, la tranquillité et la justice que Maxence avait fait disparaître de cette ville depuis qu'il y régnait. Ce fut peu de tems après que Dioclétien termina douloureusement sa carrière. Il avait marié Valérie sa fille à Galérius ; celui-ci avait recommandé

sa veuve à Licinius qui voulut la contraindre à l'épouser. Elle se sauva avec Canidien, qui n'était pas son fils mais celui de Galérius, et qu'elle avait élevé. Elle se réfugia à la cour de Maximin, qui voulut l'épouser à son tour. Valérie avait assez souffert dans son union avec Galérius, quoiqu'elle se fût toujours bien conduite; mais elle ne voulait point contracter d'engagement avec des princes qui ressemblaient trop à Galérius. Maximin la dépouilla de tout ce qu'elle possédait et l'exila dans les déserts de la Syrie. Dioclétien sollicita inutilement en sa faveur. Le chagrin termina les jours de ce malheureux père. Maximin fut vaincu dans la suite par Licinius et s'empoisonna lui-même. Licinius fit périr le jeune Canidien et Valérie. Il se brouilla avec Constantin, après avoir fait avec lui le partage des provinces. Vaincu à plusieurs reprises, il abdiqua

à condition de conserver la vie, et fut relégué à Thessalonique : ainsi Constantin demeura seul maître de l'empire *.

Constantin n'ayant plus de concurrent, donna l'essor à son caractère qui le portait à la cruauté. Il fit périr Licinius et son fils l'année suivante. Il fit aussi périr son propre fils Crispus, que Fausta lui avait rendu suspect, et enfin Fausta elle-même, quand il eut découvert son crime. Il fut aigri contre les Romains, parce qu'il s'aperçut que son penchant pour le christianisme leur déplaisait. La mère de Constantin s'était convertie, et elle a même été canonisée sous le nom de sainte Hélène. Il pratiquait depuis long-tems en secret la religion chrétienne. Devenu seul maître de l'empire, il cessa d'en faire un mystère, rendit les ordonnances les plus favora-

* Constantin seul, 324 ans après J.-C.

bles aux Chrétiens qui avaient eu les persécutions les plus atroces à souffrir sous Dioclétien et ses successeurs. Voyant le mécontentement des Romains, il résolut de transporter ailleurs le siége de l'empire. Il fit choix d'abord de Troie, ensuite de Byzance, dont la situation était bien plus heureuse. Il agrandit, embellit cette ville et lui donna son nom *. Il y établit un sénat, accorda de grands priviléges à tous ceux qui y transportèrent leur domicile pour lui complaire. Afin de grossir sa cour et de récompenser à peu de frais ceux dont il avait lieu d'être satisfait, il inventa une foule de titres honorifiques et d'emplois qui flattaient la vanité sans donner aucun pouvoir; ainsi vinrent les nobilissimes, les patrices, les comtes d'Afrique, d'Italie, etc. Ces comtes ne commandaient à per-

* Siége de l'empire à Constantinople, 329 ans après J.-C.

sonne. Les successeurs de Constantin adoptèrent cette méthode qui a passé depuis dans tous les royaumes de l'Europe. Constantin convertit en églises tous les temples de Byzance, ainsi que ceux de la plupart des villes de l'orient; mais il n'osa encore l'ordonner à Rome ni dans les Gaules. Ce ne fut que sous ses successeurs que le paganisme y fut détruit. Constantin fit un grand nombre de lois utiles, mais son respect pour les ecclésiastiques l'engagea à permettre qu'ils s'érigeassent en juges dans beaucoup d'affaires qui n'auraient pas dû être de leur ressort, et sans qu'il fût possible d'appeler à aucun tribunal de la décision des évêques. Ceci donna lieu à beaucoup d'abus. Une chose qui lui fait beaucoup d'honneur, est d'avoir interdit le premier les combats de gladiateurs, mais sans avoir réussi à les abolir; ils ne furent entièrement supprimés que sous le

règne d'Honorius. Cependant un prince si pieux ne fut baptisé que peu de tems avant sa mort, qui eut lieu naturellement près de Nicomédie *. Il était âgé de soixante-quatre ans.

* Mort de Constantin, 337 ans après J.-C.

## CHAPITRE XVIII.

Constantin avait laissé trois fils et deux neveux, auxquels, par son testament, il avait partagé l'empire. Constance, le second de ses fils, commença par faire massacrer ces deux derniers princes pour s'emparer de leur succession. Il fit ensuite égorger deux de ses oncles et cinq autres de ses cousins. Il en conserva volontairement un seul nommé Gallus qu'il adopta; un autre, nommé Julien, fut sauvé par un évêque qui le cacha et l'éleva avec soin. Les deux frères de Constance se brouillèrent et armèrent l'un contre l'autre. Constantin II perdit la vie dans un combat; Constant resta maître de tout l'empire d'occident et se brouilla bientôt avec

Constance, relativement à l'hérésie des Ariens que Constance professait ouvertement. Arius était un ecclésiastique qui avait vécu sous le règne de Constantin-le-Grand. Il prétendait que Jésus-Christ n'était pas égal à son père. Constantin l'avait fait condamner dans des conciles, c'est-à-dire dans de grandes assemblées d'évêques; mais, sur la fin de sa vie, il l'avait fait venir à sa cour et avait adopté une partie de ses erreurs. Constant, qui n'avait pas embrassé cette hérésie, menaça son frère de lui déclarer la guerre s'il ne rappelait les évêques qu'il avait exilés pour donner leurs places à des Ariens. Constance dissimula quelque tems sa colère, mais il fut bientôt vengé. Magnence, ancien général, fut proclamé auguste dans les Gaules, et les troupes de Constant passèrent immédiatement dans son parti. Constantine sa sœur, à qui leur père avait aussi par

affection donné le titre d'auguste, crut qu'elle avait en conséquence le droit d'en nommer un autre, et elle nomma Vétranion pour l'opposer à Magnence. Constance sut fort mauvais gré à sa sœur de cette précaution. Il passa en occident et vainquit Vétranion qui consentit à se retirer en Bythinie où il se consola aisément de la perte d'un rang qu'il n'avait guères désiré. Magnence, après avoir désolé l'Italie par sa cruauté et son avarice, joignit Constance en Pannonie. Ce dernier fit donner la bataille, après avoir pris la précaution de se tenir en sûreté dans une église éloignée. Il y apprit qu'il était vainqueur, poursuivit Magnence jusque dans les Gaules où celui-ci se donna la mort.

Constance devint chaque jour plus défiant et plus sanguinaire. Il fit mourir Gallus et indistinctement tous ceux que ses espions lui désignèrent comme ayant

conspiré ou parlé contre lui. Ses courtisans tirèrent un affreux parti de ces terreurs que lui suggéraient sa conscience et sa cruauté ; ils les faisaient servir à leurs haines particulières et à leur cupidité, en se faisant chèrement payer leurs prétendus découvertes. Au milieu de tant de meurtres, Constance se disait toujours chrétien et comblait les ecclésiastiques de priviléges. Après avoir fait mourir Gallus, Constance avait adopté Julien, dont on lui avait confessé l'existence. Il lui avait donné le gouvernement des Gaules, où ce prince se distinguait par sa sagesse et ses talens militaires *. Constance en devint jaloux et lui ordonna de lui envoyer ses troupes pour servir contre les Perses. Julien voulut obéir, mais ses soldats, convaincus que cet ordre était le signal de

* Règne de Julien, 361 ans après J.-C

sa perte, jurèrent qu'ils ne l'abandonneraient jamais, et le proclamèrent empereur. Julien n'en avait eu aucune envie, mais il réfléchit que son oncle le rendrait toujours responsable de l'enthousiasme de ses soldats, et que ce titre lui donnerait seul les moyens d'échapper à sa colère. Sur ces entrefaites, Constance vint à mourir, et l'orient se déclara pour Julien avec les transports dejoie que ses vertus devaient inspirer à la suite de tant d'horreurs.

L'orgueil de quelques évêques et la multitude d'hérésies qui divisaient alors l'église, l'ayant dégoûté malheureusement de la religion chrétienne, il l'abjura et fit même de grands efforts pour l'abolir. Il était philosophe, aimant l'étude et s'y livrant, comme Marc-Aurèle, au milieu des camps. Il fut blessé dans un combat contre les Perses et mourut à l'âge de trente-deux ans.

En lui finit la race de Constantin. Il n'avait régné que deux années.

Jovien, l'un de ses généraux, fut élu par les armées. Il fit la paix avec les Perses à des conditions peu avantageuses. Il répara ce tort par le zèle qu'il mit à l'administration de la justice et mourut après un règne de sept mois.

---

CAROLINE. EH bien ! ma tante, c'est donc du feu que vous allez nous parler aujourd'hui ?

M.^me DE JONCHÈRE. Oui, mon enfant, mais je veux auparavant ajouter quelques détails à ce que je vous ai dit précédemment de la neige et de la glace. Je vous ai parlé de leur formation, mais point assez des effets curieux qu'elles produisent. Je veux vous faire la description des glaciers de la Suisse.

ALPHONSE. Qu'est-ce que c'est donc, ma chère maman ?

M.^me DE JONCHÈRE. Vous savez que les Alpes sont des montagnes fort élevées, dont le sommet est couvert de neige. La fonte de ces neiges forme de vastes lacs, dont le superflu roule abondamment sur

la pente des montagnes et s'y congèle de manière à produire une multitude de colonnes, de pyramides qui semblent distribuées avec art en amphithéâtre, et présentent le coup-d'œil le plus magnifique et le plus imposant.

CAROLINE. Pourquoi donc, ma tante, ces glaces ont-elles la forme de pyramides ? Comment peuvent-elles s'amonceler de cette manière, au lieu d'être toutes d'une pièce ?

M.me DE JONCHÈRE. Parce qu'aux rayons du soleil, la glace se fondant toujours par le sommet, a formé des courans, des ruisseaux qui, en circulant, ont insensiblement creusé, dégradé le glacier et laissé debout cette foule d'aiguilles ; au-dessus d'elles, dans les belles gelées, le lac s'offre entre les sommets des montagnes comme une mer de cristal. Il y a de ces pyramides qui ont jusqu'à 40 pieds de hauteur. Lorsque le soleil vient

à briller sur ces cônes, on ne peut en soutenir l'éclat. Le plus célèbre des glaciers de la Suisse est à peu de distance du village de Grindelwald, et il a près de 500 pas de largeur. C'est un des objets les plus dignes de la curiosité des voyageurs, mais on n'en approche pas sans danger. Il se fait fréquemment sur le lac des crevasses où l'on court risque de se perdre sans qu'il soit possible de tenter même de se sauver. Lorsque la glace se fend de cette manière, c'est avec un bruit plus effrayant que celui du tonnerre, et qui se fait entendre à plus de six lieues à la ronde. Cependant l'habitude rend les jeunes gens du pays assez téméraires pour aller à la poursuite des chamois au milieu de ces pyramides et sur le lac glacé où ils se rassemblent. Dans les tems de dégel, le lac se fend de toutes parts avec un fracas horrible, et l'on ressent à quelque dis-

tance une secousse, une commotion semblables à celle d'un tremblement de terre. La plus grande partie des glaces s'écroule et tombe alors au fond du vallon. Ce fut en 1540 que, pour la première fois depuis bien des siècles, le glacier de Grindelwald disparut tout-à-fait, mais il commença à se reformer dès l'année suivante.

THÉOPHILE. Ah ! je me fais une idée terrible du vacarme que doivent faire tous ces quartiers de glace en tombant.

M.me DE JONCHÈRE. Ils roulent heureusement dans une partie des vallées où personne ne s'avise d'aller habiter. Ainsi leur chûte imposante n'a rien de dangereux pour l'humanité. Il n'en est pas de même de ce qu'on appelle des lauvines ou des avalanches ; ce sont de grands monceaux de neige qui, détachés par le dégel, glissent du sommet des montagnes. Ce phénomène n'est pas circons-

crit comme celui des glaciers, il peut avoir lieu partout, et il met dans une continuelle inquiétude tous les habitans placés sur la pente du terrein. La grandeur de ces monceaux de neige, leur intensité, la rapidité de leur chûte, les cailloux qu'ils entraînent avec eux, leur font renverser sur leur passage les maisons, les hommes, les animaux qui restent ensuite engloutis.

CAROLINE. Mais comment peut-on aller s'établir dans ces montagnes ? cela est trop dangereux.

M.me DE JONCHÈRE. Ces mêmes lieux, remplis de neige et de glace, sont extrêmement fertiles, ils appellent l'industrie et offrent une ressource à l'homme laborieux et dans le besoin. On prend bien toutes les précautions possibles contre les lauvines, on évite de se placer au pied des montagnes trop rapides; on bâtit des digues, des murs triangu-

laires sur les pentes et on y fait des plantations capables d'arrêter les neiges. Il est défendu d'aller parcourir les sommets élevés, d'y chasser, d'y parler même, parce que le moindre choc, la moindre agitation de l'air peuvent ébranler les neiges et causer des avalanches : il ne faut que la chûte d'une pelote de neige, qui grossit en roulant, pour occasionner les plus grands ravages. Ces lauvines sont dangereuses pour ceux même qu'elles n'atteignent pas : elles refoulent l'air avec une si grande violence que les hommes et les animaux qui se trouvent à peu de distance, en sont suffoqués.

CAROLINE. Mon dieu, que je plains les Lapons qui sont constamment réduits à vivre au milieu de ces dangers !

M.me DE JONCHÈRE. Non ; ils sont moins fréquens pour eux que pour les habitans de la Suisse. La neige ne dis-

paraît jamais en Laponie, même au cœur de l'été, si ce n'est dans les vallées profondes où la belle saison fait éclore quelques fleurs et quelques fruits pour cette nation infortunée.

ALPHONSE. Oh! maman, parlez-nous, je vous en prie, des Lapons; leurs mœurs, leurs usages doivent avoir quelque chose de curieux.

M.me DE JONCHÈRE. Oui, sans doute, mais ce n'est pas le moment d'y penser, je vous promets de vous donner ces détails une autre fois.

Avant de cesser de nous entretenir des phénomènes aquatiques, il faut parler des fontaines intermittentes. Ce sont des fontaines dont les eaux, au lieu de couler habituellement, ne se produisent qu'à de certaines heures du jour.

THÉOPHILE. A de certaines heures?

M.me DE JONCHÈRE. Il y a une fontaine en Provence qui s'arrête alternativement

de sept minutes en sept minutes. Une autre en Westphalie, s'arrête deux fois par jour. Il y en a qui ne sont visibles qu'une partie de l'année. Toutes ces bizarreries sont dues à la fonte des neiges qui filtre dans les entrailles de la terre et y rencontre des cavités, des courbures qui peuvent produire les mêmes effets qu'un syphon; en sorte qu'il faut un certain espace de tems pour que la branche du syphon soit remplie, et que l'eau s'écoule. Le peuple, qui ne peut concevoir un mécanisme aussi extraordinaire, ne peut se défendre, à l'aspect de ces fontaines, d'un sentiment superstitieux. Vous savez au reste que toutes les sources d'eau, les fleuves et l'océan, sont alimentés par la pluie, et que la pluie est produite à son tour par l'évaporation des fleuves et des mers.

A présent, mon enfant, nous allons parler du feu.

Les phénomènes du calorique sont encore plus difficiles à expliquer que ceux de l'air et des liquides. On l'a nommé long-tems le phlogistique et matière ignée, c'est-à-dire ardente. C'est un fluide subtil, cachés dans presque tous les corps où il pourrait demeurer durant des siècles sans aucune apparence qui le décélât, si le mouvement et l'oxigène ne concouraient à le développer et à lui faire produire différens effets. Sa principale propriété est de se partager entre tous les objets qui l'avoisinent ; c'est ainsi qu'il réchauffe nos membres, nos alimens et l'atmosphère qui l'environne. Tu peux en faire l'expérience : si tes mains étaient froides et que je les gardasse long-tems entre les miennes, elles s'y réchaufferaient insensiblement, tandis que les miennes, en leur abandonnant une portion de leur calorique, se refroidiraient nécessaire-

ment. Toutes les substances attirent ainsi la chaleur et la communiquent à leur tour ; mais il y en a qui établissent cette communication d'une manière plus prompte. Les métaux, par exemple, possèdent cette vertu à un degré plus éminent que le bois et la résine : on tient une alumette, un bâton de cire à cacheter embrâsés, à une distance à laquelle il serait impossible de tenir une broche de fer rougie à l'autre extrémité. L'air et l'eau, réchauffés par la flamme, servent de conducteurs pour nous réchauffer nous-mêmes ; mais notre corps contient naturellement une certaine quantité de calorique, entretenue par l'exercice, par la fermentation des alimens ; cette même chaleur entretient à son tour la liquidité de nos humeurs, l'élasticité et le jeu de nos organes. Elle peut se dissiper par l'effet d'une température ex-

cessivement froide ; alors le sang et les humeurs se figent, les membres se roidissent, et la mort succède à l'engourdissement des viscères. C'est par cette raison que les habitans des bords de la mer glaciale se tamponnent les narines avec du tabac. Ces feuilles, d'une saveur caustique, excitent dans le cerveau une espèce de fermentation, de fièvre, qui n'est pas sans douleur, mais qui empêche que cette partie ne soit atteinte par le froid. La chaleur naturelle du corps humain est dix-sept fois moins vive que celle de la flamme, et trois fois moins que l'eau bouillante, ainsi que je vous l'ai déjà dit ; elle est inférieure aussi à celle des oiseaux et de quelques quadrupèdes, mais supérieure à celle qui anime les reptiles, les poissons, et enfin les insectes. C'est elle qui se communique à nos vêtemens et à tous les objets qui nous touchent ; qui, interceptée par nos cou-

vertures, rend l'intérieur de nos lits si chaud, et finit même par attiédir un bain froid dans lequel nous restons long-tems plongés.

CAROLINE. Oui, j'ai éprouvé tout cela, je m'en rappelle.

M.me DE JONCHÈRE. L'effet de la chaleur, vous le savez, est de dilater tous les corps. Elle résout les liquides en vapeurs élastiques et les corps solides en liquides.

ALPHONSE. Comment donc, maman?

M.me DE JONCHÈRE. Sans doute, nous avons assez parlé de la vaporisation de l'eau. Quant à la dilatation des corps solides, elle est bien sensible dans les métaux, vous l'avez vu cent fois en faisant fondre du plomb pour vous amuser. Le sable, le quartz et la plupart des substances minérales, se fondent et coulent à un feu ardent, et, en se refroidissant, se trouvent métamorphosés en

verre. C'est par l'effet de cette dilatation que le verre lui-même, la poterie et la porcelaine, éclatent quand on les pose sur le feu. Ils ne peuvent supporter la distension trop forte et trop subite de leurs molécules; quand on les remplit d'eau, la dilatation est plus lente, et ils y résistent quelquefois victorieusement. Nos pores eux-mêmes s'ouvrent par la chaleur, et nos humeurs transpirent. Vous savez que les pores sont ces petits trous dont notre épiderme est criblé et qu'on peut apercevoir à travers une loupe. Cette transpiration trop abondante finirait par nous épuiser.

On distingue deux états dans le calorique. Il est latent ou rayonnant.

CAROLINE. Qu'est-ce que cela veut dire, latent?

M.me DE JONCHÈRE. Cela signifie invisible, insensible, comme il l'est dans un bloc de chaux vive, ou dans deux

morceaux de bois, avant qu'en frottant ces morceaux l'un contre l'autre, comme font les Sauvages pour avoir du feu, on n'ait développé le calorique. C'est ainsi que les roues d'une voiture, n'étant pas graissées prennent feu à la suite d'une course longue et rapide. Une lime, un outil s'échauffent de même dans les mains de l'ouvrier.

ALPHONSE. Ah ! oui, je l'ai éprouvé, seulement en coupant du bois avec mon couteau.

M.me DE JONCHÈRE. Mais quand le mouvement et le concours de l'oxigène ont développé le calorique latent, il passe à l'état de calorique libre ou rayonnant. C'est alors qu'il produit la flamme. Il y a des liqueurs qui, versées l'une sur l'autre, produisent une effervescence assez vive pour qu'il en résulte des flammes.

ALPHONSE. Comment, des choses li-

quides qui s'embrâsent d'elles-mêmes ?

M.^me DE JONCHÈRE. Oui, de l'acide nitreux jeté sur de l'huile de térébenthine ou sur de l'huile essentielle, s'enflammerait à l'instant.

CAROLINE. Qu'est-ce que de l'huile essentielle ?

M.^me DE JONCHÈRE. On appelle ainsi l'essence ou l'huile aromatique que l'on retire des écorces, des pulpes de certaines plantes. La plupart des parfums employés dans la pommade et dans les eaux de senteur, résultent des huiles essentielles. On enflammerait également de l'huile commune, comme, par exemple, de l'huile de noix ou d'olive, en versant dessus, au lieu d'acide nitreux, de l'acide vitriolique. Représentez-vous, mes enfans, la surprise de quelques sauvages devant lesquels on effectuerait ce mélange.

ALPHONSE. Ils croiraient à la magie,

comme ce noir quand il vit une chandelle romaine.

M.me DE JONCHÈRE. Ils ne réfléchiraient pas que le phénomène qu'ils opèrent journellement eux-mêmes par le frottement de deux morceaux de bambou, est presque aussi extraordinaire.

CAROLINE. Mais, ma tante, par quelle raison l'acide nitreux parvient-il à enflammer l'huile essentielle ?

M.me DE JONCHÈRE. Parce qu'il contient beaucoup d'oxygène, et les huiles beaucoup d'air inflammable. Le résultat de cette réunion et du choc qui l'accompagne, est de rendre le calorique rayonnant. L'acide nitreux, par la même raison, enflammerait aussi bien toute autre substance renfermant de l'air inflammable, entre autres du charbon de bois. Je n'ai pas besoin de vous rappeler que le feu ne peut brûler sans le contact de l'oxigène, et que l'eau n'éteint le feu

que parce qu'elle interrompt ce contact ; ce qui le prouve, c'est qu'il y a d'autres liquides, et même des vapeurs épaisses, qui éteignent le feu tout aussi bien qu'elle. Un tison trempé dans l'huile, ou même dans l'esprit de vin, s'y éteindra comme si on le plongeait dans l'eau ; cependant l'un et l'autre sont propres à alimenter le feu, pourvu qu'on le tienne à leur surface ; au lieu qu'au fond du vase d'huile ou d'esprit de vin, le feu se trouve subitement privé d'air. De même, lorsque le feu prend à une cheminée, le meilleur moyen de l'éteindre est de jeter sur les charbons ardens du soufre en poudre et de boucher avec une couverture l'entrée de la cheminée : les vapeurs du soufre embrâsé sont obligées de chercher une issue dans le tuyau ; elles interceptent la communication entre l'air et le feu établi contre les parois du tuyau, et l'on ne tarde point à voir tomber

d'elle-même la suie éteinte. A défaut de soufre, le sel pourrait produire le même effet. Le bois trempé dans l'eau salée ne peut plus s'allumer qu'avec infiniment de peine, parce que le sel forme une espèce d'enduit qui empêche le contact de l'air.

CAROLINE. Ma tante, vous avez dit une fois que vous nous parleriez plus longuement du phosphore ; n'est-ce pas le cas aujourd'hui ?

ALPHONSE. Ah ! oui, de quoi le phosphore est-il composé ?

M.me DE JONCHÈRE. Tu sais qu'il y a des phosphores naturels qui ne sont susceptibles ni de consumer, ni de rien embrâser ; ils semblent seulement pénétrés de lumière. Tels sont les vers luisans, les mouches luisantes, les pholades, l'huile qui rend la mer lumineuse, etc. Mais les phosphores produits par les procédés chimiques, se consument au

contact de l'air et peuvent, à l'aide du frottement, embrâser des choses bien combustibles, tel que le soufre. Ils sont faits quelquefois de matières fort dégoûtantes, telles que l'urine et les excrémens.

Alphonse. Ah ! fi donc !

Caroline. Mais ma tante, vous aviez dit qu'ils ne brûlaient point, qu'on pouvait y toucher sans danger et former aussi des caractères lumineux ?

M.me de Jonchère. Sans doute, ni votre peau, ni le bois, ni le papier qui recouvre la cloison ne sont assez combustibles pour qu'en les frottant légèrement de phosphore, ils puissent éprouver une chaleur qui nous soit sensible. Cependant le phosphore se consume lui-même ; ceci nous est prouvé par cette clarté brillante qu'il prend au contact de l'air, et par la fumée légère qui s'en exhale ; l'un et l'autre sont l'effet de la combus-

tion et ne se dissipent que lorsqu'il ne reste plus de phosphore. Si je laissais ouvert le flacon de mon briquet phosphorique, il serait bientôt entièrement consumé et comme évaporé.

ALPHONSE. Maman, ces petites bougies renfermées dans un tube de verre, n'ont pas besoin de soufre pour s'allumer ?

M.me DE JONCHÈRE. Pardonne-moi ; elles sont enduites de soufre et de phosphore à leur extrémité, en sorte que le contact de l'air suffit pour embrâser la mèche.

Il y a une autre composition nommée pyrophore, composée de miel, d'alun, d'huile et d'os pilés : ce mélange s'enflamme aussi très-aisément. Ce phosphore exhale une odeur d'ail, aigre et fétide, parce qu'il produit, en se consumant, de l'acide phosphoreux. On

trouve ce même acide contenu naturellement dans nos os et dans la plupart de nos humeurs.

THÉOPHILE. Maman, pourquoi les caves sont-elles si chaudes durant l'hiver et si fraîches durant l'été ?

M.me DE JONCHÈRE. Elles ne changent presque point de température ; c'est le contraste de l'atmosphère qui t'environne dans ces deux saisons, qui te fait trouver que celle des caves, qui reste toujours tiède, est chaude ou froide successivement. Quand tu sors d'un air brûlant, cette atmosphère si douce te paraît glacée ; quand tu sors d'un air froid, elle te paraît étouffante. C'est la même impression que te ferait un vase d'eau tiède dans lequel tu tremperais à la fois tes deux mains, l'une bien froide et l'autre bien réchauffée par un bon feu. Tu ne pourrais te persuader qu'elles

fussent plongées dans le même vase. Ta main froide serait presque brûlée, l'autre te semblerait dans la glace.

THÉOPHILE. Oh! c'est bien facile à vérifier !

M.me DE JONCHÈRE. On fait, par le mélange de l'alkali volatil et d'une dissolution d'or pur, ce qu'on appelle de l'or fulminant. Cet or, ainsi préparé, devient tellement inflammable qu'on a de la peine à le recueillir dans des flacons, et qu'en agitant ces flacons, quand ils ont été débouchés, l'or s'enflamme et les brise en éclats.

THÉOPHILE. Ah! mon dieu! je mourrais de peur seulement en les regardant.

CAROLINE. Mais comment l'alkali communique-t-il cette propriété au métal?

M.me DE JONCHÈRE. L'air inflammable contenu dans l'alkali volatil, est la cause de ce phénomène.

Le calorique est considéré aussi comme

le principe des odeurs. On voit en effet peu de substances auxquelles le frottement et la chaleur ne fassent exhaler une odeur plus ou moins forte. C'est la présence du calorique qui volatilise le parfum des fleurs, et la trop grande dilatation de l'air produit sur les parfums la même impression que sur le feu lui-même. C'est une observation connue dans les pays chauds que la présence du soleil éteint l'arôme des plantes, comme je vous ai dit qu'elle éteindrait un tison. Les contrées asiatiques produisent une grande quantité de fleurs également remarquables par la grâce ou la majesté de leur port, la singularité de leurs formes, l'éclat de leurs couleurs et l'abondance de leurs parfums. A mesure que le soleil descend vers l'horizon, l'air commence à la fois à se rafraîchir et à s'embaumer ; ce qui rend les promenades du soir doublement

agréables dans ces climats. Cet effet peu aller quelquefois jusqu'à devenir incommode : j'ai vu l'une de mes amies obligée de détruire dans son jardin la plus grande partie d'une plantation de zampagas ou roses blanches d'Arabie, dont l'odeur pénétrait si bien jusqu'au fond des appartemens que, quoique délicieuse en elle-même, elle les rendait inhabitables. Il semble donc que l'émanation des parfums soit une véritable combustion, une fermentation lente et imperceptible.

Caroline. Ah ! que je voudrais avoir dans mon jardin de ces belles roses d'Arabie, de toutes ces belles fleurs si singulières !

M.me de Jonchère. J'ai observé qu'elles sont presque toutes de la classe des monopétales, principalement des infundibuliformes ; mais elles sont altérées par la culture, et la zampaga elle-même que

nous qualifions de rose, n'est qu'un énorme jasmin à cent feuilles.

Enfin, mes enfans, la propriété la plus merveilleuse du calorique est la production de la lumière. Je voudrais pouvoir sur-le-champ satisfaire votre curiosité à cet égard, mais il faut attendre que je vous aie donné quelque connaissance de l'anatomie en général et de la structure de l'œil en particulier. Vous ne pourriez concevoir autrement l'effet que la lumière produit sur cet organe.

*Fin du vingt-troisième volume.*

# TABLE

## DU TOME VINGT-TROISIÈME.

Evreux, de l'Imprimerie d'ANCELLE fils.

# LES ENFANS

# DU VIEUX CHÂTEAU.

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR
QUI SE TROUVENT CHEZ LE MÊME LIBRAIRE,

---

TABLEAUX HISTORIQUES,
pouvant servir de complément
aux ENFANS DU VIEUX CHATEAU,
3 vol. in-18. Prix: 5 fr. et 6 fr.

GASTON DE SÉMUR,
2 vol. in-12. Prix: 5 fr. et 6 fr.

# LES ENFANS
# DU VIEUX CHÂTEAU,

OUVRAGE DESTINÉ A L'INSTRUCTION
ET A L'AMUSEMENT DE LA JEUNESSE

Par M.me Emilie Millon-Journel.

II.e ANNÉE.

TOME VINGT-QUATRIEME.

DEUXIÈME ÉDITION.

PARIS,
Chez M.me V.e RENARD, Libraire,
rue Caumartin, N.o 12.

1825.

# LES ENFANS DU VIEUX CHÂTEAU.

## CHAPITRE XIX.

L'ARMÉE élut Valentinien. Il était chrétien, mais tolérant, et laissa à chacun la liberté de sa conscience. Il protégea les gens éclairés et diminua les impôts. Malheureusement il associa à l'empire son frère Valens qui ne le méritait pas et qui se rendit si odieux qu'on le comparait à Tibère. Valentinien mourut en Illyrie, et peu après Valens fut tué en combattant contre les Goths dont il avait admis en Thrace une nombreuse colonie qui, au lieu de rester paisible, y commettait mille brigandages. Ils

avaient fui devant les Huns qui, sortis de la Tartarie, se répandirent en Europe et y firent de rapides conquêtes.

Gratien, fils de Valentinien, lui ayant succédé, associa d'abord à l'empire son frère âgé de quatre ans; mais, voyant que les Huns et les Goths ravageaient toutes les provinces orientales, et son frère ne pouvant lui être d'aucune utilité, il nomma auguste Théodose * qui avait été précédemment exilé, ainsi que son père. Ils avaient été calomniés auprès de Gratien qui reconnut alors son injustice et céda à Théodose toutes les provinces de l'orient. Théodose chassa les Barbares et les Ariens qui, sous le règne de Valens, avaient persécuté les catholiques. Gratien, enflammé du même zèle, voulut faire exécuter à Rome ce que son collègue exécutait à Constanti-

* Théodose, 379 ans après J.-C.

nople, il renversa au milieu du sénat l'autel de la Victoire auquel d'anciens oracles avaient attaché le salut de l'empire. Aussi fut-il abandonné lorsque Maxime, gouverneur de la Grande-Bretagne, se fut fait proclamer empereur. Il prit la fuite. Toutes les villes d'Italie lui fermèrent leurs portes. Il fut saisi et mis à mort par les émissaires de Maxime. Valentinien II, son frère, qui avait alors douze ans, fit avec Maxime un traité par lequel il lui cédait toute la Gaule transalpine ; mais bientôt après Maxime se jeta sur l'Italie. Le jeune Valentinien appela Théodose à son secours qui défit le tyran et lui fit trancher la tête ; il fit alors connaissance avec Saint Ambroise, évêque de Milan, qui prit le plus grand ascendant sur son esprit. Une émeute ayant eu lieu à Thessalonique, le peuple massacra le commandant et renversa les statues de Théodose. Saint Ambroise

sollicita la grâce des coupables, et Théodose la lui promit : cependant il donna des ordres pour les punir, et ces ordres furent exécutés avec une inhumanité qu'il n'avait pas prescrite. St.-Ambroise, révolté de cette barbarie et du manque de parole de Théodose, lui refusa l'entrée de l'église et la communion pendant huit mois, exigeant que l'empereur vînt tous les jours à la porte de la cathédrale, dépouillé de ses habits impériaux, implorer le pardon de ses fautes. Théodose se soumit peut-être à tort à une pénitence qui humiliait la majesté souveraine. Peu de tems après, le jeune Valentinien fut assassiné par Arbogaste, général de ses troupes, qui fit nommer Eugène à sa place. Pour gagner l'affection des Romains, il fit rouvrir les temples des faux dieux que Gratien avait fait fermer. Théodose arma contre Eugène, et le fit mourir. Il mourut peu

après lui-même, âgé de cinquante ans; laissant l'empire d'Orient à Arcadius son fils aîné, âgé de dix-sept ans, et l'empire d'Occident à Honorius son cadet.

Les personnages les plus célèbres du quatrième siècle ont été, chez les Latins, le poète Ausone, né à Bordeaux, précepteur de Gratien; Ammien Marcellin, historien; et chez les Grecs, Eusèbe, historien.

## CHAPITRE XX.

Rufin et Eutrope, ministres d'Arcadius, se disputèrent l'autorité, et, pour se nuire l'un à l'autre, fomentèrent les troubles au lieu de les prévenir. Les Ostrogoths (c'est le nom que l'on donnait aux Goths établis en Orient par Valens, pour les distinguer des Goths du nord) se révoltèrent, appelèrent les Huns pour se joindre à eux, et, sous la conduite d'Alaric, ils s'avancèrent jusques sous les murs de Constantinople. Stilicon, général des armées d'Honorius, vint par son ordre au secours de son frère, et il allait livrer bataille aux Ostrogoths lorsque Rufin, s'étant brouillé avec lui et voulant le priver de la gloire de terminer cette guerre, lui fit demander par Ar-

cadius une partie de ses troupes pour garder Constantinople. Stilicon, furieux, la lui envoya sous la conduite de Gaïnas qui, à son arrivée, sous les yeux même d'Arcadius, fit saisir Rufin et le fit massacrer. Eutrope, craignant le même sort, fit la paix avec Alaric et déclara Stilicon ennemi de l'empire. Stilicon excita secrètement Tribigilde, qui commandait en Phrygie, à se révolter, et envoya contre lui Gaïnas. Gaïnas, paraissant redouter les forces de Tribigilde, engagea Arcadius à faire un accommodement avec ce traître. La première condition de Tribigilde fut la mort d'Eutrope qu'il dépeignait avec raison comme un tyran. Dans cette circonstance, Eutrope eut l'imprudence de se brouiller avec Eudoxie, femme de l'empereur, qui voulait aussi gouverner. Elle décida son mari à sacrifier Eutrope et à lui faire trancher la tête.

Gaïnas rentra en triomphe dans Constantinople et y fut nommé consul. Il demanda pour les Ostrogoths qui, s'étant convertis sous le règne de Valens, étaient Ariens comme lui, une église à Constantinople où ils pussent pratiquer leur doctrine. Saint Jean-Chrysostôme, patriarche, c'est-à-dire chef des évêques de la province, s'y opposa fortement et fit prendre les armes aux catholiques. Les Ostrogoths furent massacrés: Gaïnas s'enfuit au-delà du Danube et périt dans la suite en combattant les Huns. Saint Jean-Chrysostôme et l'impératrice se disputèrent le pouvoir jusqu'à la mort d'Arcadius. Pendant ce tems, Alaric, proclamé roi par les Ostrogoths, quitta la Thrace à la tête d'une grande armée, entra en Italie, assiégea Rome et livra bataille à Stilicon. Dans cette bataille, les deux fils d'Alaric furent faits prisonniers; pour les

ravoir, il conclut la paix à toutes les conditions qu'on voulut. Honorius abandonna Rome qu'il jugea devoir exciter toujours l'ambition des Barbares; et se fixa à Ravennes où il se crut plus à l'abri, ou du moins à portée de s'enfuir en Orient. Les Goths du nord, commandés par Radagaise, vinrent se jeter sur l'Etrurie; et comme Radagaise était idolâtre, les peuples se soumirent volontairement à lui. Stilicon vainquit et tua Radagaise. Il repassa ensuite en Orient à l'occasion des troubles produits par la mort d'Arcadius, et pendant ce tems Olimpius, qu'il croyait son ami, l'accusa devant Honorius d'aspirer à l'empire, et détermina l'empereur à faire égorger plusieurs de ses partisans. Stilicon revint précipitamment, et Honorius, craignant qu'il ne se révoltât, le fit arrêter et mettre à mort. Trente mille barbares qui ser-

sœur qui épousa Constantius. Vallia s'engagea à combattre les Vandales qui ravageaient les Gaules et l'Espagne. Il tint parole, enleva plusieurs provinces aux Vandales et obtint de Constantius, qui venait d'être associé à l'empire, de lui céder ces provinces où il s'établit. Toulouse devint sa capitale. Constantius mourut peu de tems après, et Placidie, brouillée avec son frère, se retira à Constantinople auprès de Théodose II, fils d'Arcadius. Honorius mourut la même année.

## CHAPITRE XXI.

THÉODOSE II n'avait que treize ans lorsqu'il succéda à son père, et sa sœur Pulchérie, qui n'en avait que quinze, mais qui possédait une raison supérieure à son âge, régna plus que lui; il lui donna le titre d'auguste; c'était la troisième femme qui en était honorée, et la première qui en exerçait les droits. Elle fit faire un code, le premier qui fut fait des lois romaines, et que l'on appela le code Théodosien. Son frère s'occupa presque entièrement des querelles de l'église; quoique naturellemant doux, il persécuta cruellement les juifs et les payens à la requête de St.-Cyrille, évêque d'Alexandrie. Sous son règne on

vit éclater une foule d'hérésies dont il reste encore des traces en orient.

A la mort d'Honorius, Pulchérie envoya en occident Placidie et son fils Valentinien III, âgé de six ans, qui fut proclamé empereur, et sous le nom duquel régna sa mère. Un nommé Jean s'était fait proclamer auguste, et les Huns lui envoyèrent une armée commandée par Aëtius. Aëtius l'abandonna pour passer au service de Placidie, et Jean fut pris et décapité. Aëtius devint jaloux dans la suite de la confiance que Placidie avait en Boniface, gouverneur d'Afrique ; il le noircit dans son esprit. Placidie le manda pour rendre compte de sa conduite. Aëtius en même tems écrivit à Boniface qu'il ne lui conseillait pas d'obéir, parce que Placidie voulait le faire mourir. Boniface, indigné, appela les Vandales qui étaient alors

établis dans la Bétique. Genseric, leur roi, se rendit maître de toutes les provinces romaines en Afrique, et lorsque Boniface et Placidie eurent reconnu leur erreur, il ne fut plus possible de les en chasser. Placidie, outrée contre Aëtius, voulut lui ôter le commandement d'une armée avec laquelle il combattait contre les Francs qui voulaient s'emparer de la Belgique. Aëtius refusa de s'en départir. Boniface lui livra bataille et le vainquit. Aëtius se retira en Pannonie; Boniface mourut de ses blessures; tous deux manquèrent à la fois à l'état, et les Francs continuèrent le cours de leurs conquêtes. Aëtius, ayant formé une autre armée de Huns, effraya Placidie qui se réconcilia avec lui, lui rendit son autorité et lui donna le titre de patrice. Théodoric, successeur de Vallia en Aquitaine, se joignit à Genseric, aux Francs et aux Bourguignons pour

attaquer à la fois presque toutes les provinces de l'empire d'occident. L'orient n'était guères plus heureux. Attila, roi des Huns, avait contraint Théodose et Pulchérie a lui promettre une somme considérable tous les ans. Théodose mourut peu après, et Pulchérie, pour assurer un digne appui à l'empire, épousa Marcien, ancien général distingué par ses vertus. Il refusa le tribut à Attila, et, heureusement pour lui, Attila fut appelé en occident par Genseric qui venait de se brouiller avec Théodoric. Aëtius fit alliance avec ce dernier et même avec Mérovée, roi des Francs, et avec les Bourguignons, peuple de Germanie établi aussi dans les Gaules. Ils marchèrent ensemble contre Attila qui les joignit en Champagne, où il leur livra une bataille bien sanglante*. On as-

* Bataille de Châlons, 451 ans après J.-C.

sure que soixante mille hommes restèrent sur la place. Théodoric y perdit la vie, mais Attila fut vaincu. Il quitta la Gaule et se jetta sur l'Italie. C'est à cette époque que les Vénitiens, poursuivis par lui, se réfugièrent dans de petites îles de la mer Adriatique, et y fondèrent la ville de Venise, qui est devenue si célèbre. St.-Léon, évêque de Rome, craignant qu'il ne vint assiéger cette ville, engagea Valentinien III à le charger de négocier la paix. Attila l'accorda moyennant un tribut qu'on promit de lui payer, mais il mourut l'année d'après en Pannonie. Ses fils se partagèrent son empire. Attila se glorifiait du titre de barbare que lui donnaient les Romains; il affectait de se servir d'assiettes de bois et des meubles les plus grossiers; et lorsque Théodose et Valentinien lui envoyaient des ambassadeurs, il les faisait manger dans de la

vaisselle d'or et d'argent. Il avait soin en même tems de traiter les peuples vaincus avec une douceur et une humanité auxquelles ils n'étaient plus accoutumés depuis long-tems, faisant ainsi à la fois une critique amère du luxe de ses ennemis et de la cruauté qui leur était trop ordinaire. Ses enfans furent dépossédés successivement par les peuples qui les entouraient.

---

MAMAN, dit Alphonse, je ne puis m'empêcher de vous porter des plaintes contre mon papa.

M.me DE JONCHÈRE. En vérité ! tu me surprends et tu m'effrayes même, je t'assure.

ALPHONSE. Oh ! je n'en doute pas, et je suis aussi bien persuadé que vous partagerez toute ma colère contre lui quand vous en saurez la raison. Imaginez-vous qu'il prétend ne plus se rappeler aucun voyage qui soit propre à nous amuser !

M.me DE JONCHÈRE. C'est un malheur, mais je ne vois pas......

ALPHONSE. Comment, maman, vous croyez cela possible ?

M.me DE JONCHÈRE. Penses-tu qu'il cherche une défaite ? Crois-tu lui imposer assez pour qu'il n'ose te dire tout natu-

tellement que ces récits qui t'amusent, le fatiguent et l'ennuient ?

ALPHONSE. Oh ! c'est qu'il ne veut pas convenir du véritable motif.

M.me DE JONCHÈRE. Quel est-il donc ?

ALPHONSE. Vous savez bien que les chemins ont été rompus, que les courriers ont été retardés de quelques jours, en sorte que les gazettes ont manqué au vieux Château ? Elles sont arrivées hier toutes à la fois..... Vous ne me nierez pas que mon papa n'aime furieusement la gazette ?

M.me DE JONCHÈRE. Je conviens qu'il a une petite faiblesse à cet égard.

ALPHONSE. Eh bien ! donc, j'avance et je prétends que si le courrier avait manqué encore hier, papa nous aurait aujourd'hui raconté quelque voyage.

M.me DE JONCHÈRE. Il me paraît assez juste qu'il dispose de son tems à sa fan-

taisie, et que ton amusement soit sacrifié au sien.

ALPHONSE. A la bonne heure ; mais encore s'il n'en était pas si avare de ces maudites gazettes, on pourrait y voir par-ci par-là quelque dissertation sur le spectacle, sur de belles tragédies ; mais il m'empêche toujours d'y toucher. Il dit que je pourrais les déchirer ; moi ! moi ! comme si je déchirais jamais quelque chose !

CAROLINE. Il a bien voulu m'en prêter une....... Je voudrais presque ne pas l'avoir lue.

M.me DE JONCHÈRE. Pourquoi donc ?

CAROLINE. Ah ! c'est qu'il était encore question de Cendrillon. Toujours Cendrillon ! il faut que ce soit bien intéressant.

M.me DE JONCHÈRE. Mais il n'y a guères d'enfant qui n'ait entendu parler d'elle et de sa pantoufle.

CAROLINE. Ah ! oui ; mais comment ? Moi, par exemple, je ne la connais que par Mariette, et je suis convaincue que si celle de l'Opéra ressemblait à la sienne. . . . .

M.me DE JONCHÈRE. Oh ! je crois bien qu'elle n'aurait pas fait alors les délices de tout Paris.

CAROLINE. Je serais bien fâchée de sortir du vieux Château ; mais cependant, si cela continue, je ne saurai jamais ce que c'est que Cendrillon.

ALPHONSE. Maman, vous devriez bien faire aussi une Cendrillon. On dit qu'on en a mis partout ; pourquoi donc n'auriez-vous pas la vôtre ?

M.me DE JONCHÈRE. Je n'oserais guères m'y hasarder, mon fils ; mais, pour la consolation de ceux qui habitent le vieux Château, je tâcherai de vous faire faire connaissance avec celle de Paris. Je mettrai pour vous en récit à peu près ce que

l'auteur a mis en action dans son opéra.

CAROLINE. Ah ! oui, ma tante, je vous en prie.

M.me DE JONCHÈRE. Ce n'est pas tout : pour vous dédommager de l'attachement exclusif qu'a votre père pour la gazette, je me charge à sa place de vous raconter un voyage. Il vous aurait paru bien ennuyeux il y a quelques mois, mais il vous intéressera beaucoup à présent que vous êtes devenus des naturalistes.

ALPHONSE. Qu'est-ce que c'est donc que ce voyage, maman ?

M.me DE JONCHÈRE. C'est celui de M.rs Pallas et Gmelin dans la Tartarie.

ALPHONSE. En Tartarie ! allons, je le veux bien ; c'est encore assez loin d'ici, la Tartarie !

CAROLINE. Et dites-moi, je vous prie, ma tante, commencerez-vous par Cendrillon ou par la Tartarie ?

M.me DE JONCHÈRE. Je commencerai par Cendrillon.

THÉOPHILE. Et commencerez-vous bientôt, ma chère maman? Pourriez-vous, par exemple, commencer dès aujourd'hui?

M.me DE JONCHÈRE. Mais, volontiers, si cela vous fait plaisir.

CAROLINE. Ah! ma tante, je vous remercie! et nous aurons aussi notre Cendrillon.

M.me DE JONCHÈRE. Oui, elle va arriver au vieux Château; elle aura perdu de ses charmes dans le voyage, mais vous serez sûrement indulgens à son égard, en faveur de sa petite pantoufle verte.

## CENDRILLON, CONTE.

Il y avait une fois en Italie un roi qui n'avait qu'un fils. Le bonheur de cet enfant, celui de ses sujets occupait toute

sa pensée. C'était des vertus d'Abelino que l'un et l'autre devaient dépendre; quel peuple peut prospérer si son souverain n'est pas bon et sage? et quel homme, dans quelque classe que ce puisse être, peut jamais être heureux sans bonté et sans sagesse? Au reste, le roi demandait seulement que son fils fût à la fois équitable mais clément, économe et non avare, affable sans familiarité, vaillant sans aimer la guerre, ferme et constant sans opiniâtreté, enfin.....

ALPHONSE. En vérité, maman, le roi ne voulait que cela?

M.me DE JONCHÈRE. Pas davantage; et, pour réussir dans ses desseins, il résolut de mettre Abelino sous la conduite d'un sage qui habitait à quelque distance de la capitale, et que l'on nommait Alidor. Dans une retraite simple mais riante, il se livrait depuis long-tems aux études les plus profondes et à la pratique

de la bienfaisance qui le délassait de tous ses travaux. Le roi alla le trouver lui-même et déploya, non l'autorité d'un monarque, mais toute la sensibilité d'un père pour déterminer Alidor à sacrifier ses goûts personnels et la tranquillité dont il jouissait au soin d'élever l'héritier de son pays. Alidor exigea seulement qu'au lieu d'aller vivre à la cour, ce fut Abelino qui vînt habiter sa retraite. Il parvint à faire approuver ce projet au roi qui pensa qu'en effet, avec moins de faste et moins d'adulateurs, son fils en vaudrait davantage. Dès le lendemain, il l'amena au sage Alidor qui n'ajouta au train ordinaire de sa maison, composée de gens un peu graves et un peu austères, qu'un petit page environ de l'âge du jeune prince, et destiné à partager ses amusemens: il s'appelait Landini.

Les leçons que reçut Abelino dans cette solitude, développèrent en lui, avec

succès toutes les vertus que lui avait souhaitées son père. Jamais on ne fut plus appliqué, plus modeste et plus aimable. Pour Laudini, c'était le meilleur enfant du monde, mais les lumières auxquelles il aurait pu participer dans la société du prince et d'Alidor, n'avaient produit aucun effet sur son intelligence. Alidor, en prenant un page, avait craint de le trouver trop espiègle, trop étourdi ; il l'avait choisi si différent de tous les autres, qu'on n'en a jamais vu, qu'on n'en verra jamais de si naïf et de si tranquille. Son humeur était si douce qu'il souriait toujours quand on lui disait qu'il était un imbécille, et il était si peu susceptible de haine et de ressentiment qu'il ne s'en souvenait plus un instant après. Abelino, avec lequel il avait grandi, l'aimait beaucoup; il l'avait recommandé à son père qui avait promis à Laudini d'avoir soin de sa fortune ; et Laudini l'avait remer-

cié en ôtant sa toque et tirant le pied en arrière de toutes ses forces. Les Italiens n'avaient pas revu leur prince depuis son enfance, mais ils savaient dans quelles mains il avait été remis; ils ne doutaient pas qu'il n'en sortît digne de toute leur estime, et le roi qui venait souvent à l'ermitage, en était encore plus sûr. Lorsqu'Abelino eut atteint sa dix-huitième année, Alidor se détermina à quitter son réduit champêtre pour l'accompagner dans ses voyages. Ils devaient parcourir toute l'Europe *incognito*, c'est-à-dire en cachant leur rang et leurs véritables noms. Ces voyages devaient durer environ trois ou quatre années; le roi déclara qu'à son retour le prince viendrait résider dans la capitale, et qu'il lui donnerait pour épouse la fille d'un de ses grands vassaux. Vous imaginez bien qu'il ne devait pas être plus difficile sur le compte de sa bru qu'il ne l'avait été sur

le compte de son fils ; en effet, il déclara que la fortune n'entrerait pour rien dans son choix, et qu'il ne désirait qu'une jeune personne accomplie.

ALPHONSE. Attendez ; le roi voulait qu'elle fût instruite sans être pédante, modeste sans gaucherie, enjouée sans étourderie, sensible sans. . . . . Ah ! ah ! sans être pleureuse, n'est-ce pas, Caroline ?

M.me DE JONCHÈRE. Malheureusement le roi, soit à dessein, soit par inadvertance, ne s'était pas expliqué comme toi sur ce qu'il entendait par une fille accomplie. Il se réservait peut-être de le faire connaître à ses sujets avec assez d'éclat pour que ce fût une leçon utile à toutes les mères de famille. En attendant, chacun interprêta ce mot à sa manière, et la déclaration du roi ayant excité l'ambition de tous les grands seigneurs, l'éducation des filles ( quelquefois trop

négligée ) devint tout à coup l'affaire la plus importante dans leurs maisons. Alors on vit éclore une foule de systèmes, de méthodes sur ce sujet, de définitions et de portraits d'une femme accomplie ; il n'y en avait pas deux qui se ressemblassent. Les maîtres à danser prouvaient victorieusement qu'une personne qui se tient mal, qui manque de grâce et de noblesse, figure très-désagréablement sur un trône, et ils en concluaient qu'une fille destinée à être reine, doit apprendre à danser du matin au soir. Les musiciens insistaient pour une voix douce et fraîche qui, même en haranguant, pût retentir au fond des cœurs de tous ses sujets. Les peintres, les sculpteurs, réclamaient une protectrice des beaux-arts qui, les cultivant elle-même, sût en apprécier et en récompenser les chefs-d'œuvre. Par la même raison, les savans les plus graves

prétendaient que leur souveraine devait être instruite à fond des antiquités grecques et romaines, quelques-uns voulaient qu'elle parlât hébreu; un autre fit un volume in-quarto dans lequel il assura qu'il n'y avait point de salut à espérer pour le peuple, si la reine ne savait la géométrie.

CAROLINE. Ah! ma tante! jamais je n'aurais épousé Abelino.

M.me DE JONCHÈRE. Peut-être que le roi était moins exigeant, mais il faisait en sorte que l'on ne pénétrât point sa pensée. On dit qu'il riait quelquefois tout bas, qu'il gémissait plus souvent encore..... car personne n'avait encore parlé ni du cœur, ni du caractère de la reine: on n'avait pas écrit une page sur cet article, on n'y avait seulement pas songé.

De tous ceux qui tombèrent dans cet étrange oubli, le plus remarquable

et le plus aveugle sans doute fut le baron de Montefiascone. Possesseur d'une antique bicoque dont ses ancêtres avaient vendu successivement toutes les dépendances pour figurer avec plus d'éclat à la cour, il avait hérité de leur goût pour le faste, sans aucun moyen de le satisfaire. Une veuve, riche et bornée, un peu moins noble que le baron, fut séduite par son titre, par ses prétentions même et par sa suffisance; elle l'épousa, lui donna deux filles et mourut, en lui laissant la tutelle d'une troisième qu'elle avait eue de son premier mariage et à laquelle devait revenir presque toute sa fortune. Le baron ne s'était pas fort occupé de l'avenir de sa pupille : décidé à se montrer toujours son maître, à ne lui rendre jamais aucun compte de ses richesses, il les avait dissipées. Après avoir passé quelques années à la cour et avoir servi de jouet à quelques parasites,

il était revenu dans son château où il se donnait des airs de grandeur au milieu de ses trois filles et d'une servante qui lui restait. Là, il recevait quelquefois, comme ici, les papiers-nouvelles. Il y vit avec surprise la déclaration du roi et l'espèce de fermentation qui en était la suite indispensable. Sa pauvre tête en tourna. Il ne douta point que l'une de ses filles ne fût réservée à tant de gloire et de bonheur. Toutes deux étaient belles, il les trouvait remplies d'esprit, parce qu'elles étaient ses filles ; d'ailleurs il lui restait trois années tout entières pour ajouter à leur mérite ce qui pouvait y manquer encore, et cela devait être d'autant moins difficile que dans la famille des Montefiascone on naissait, disait le baron, avec le privilége de tout savoir, sans avoir presque rien appris.

Alphonse. Ah ! l'heureuse famille !

Je suis bien fâché que nous ne soyions pas un peu parens.

M.me de Jonchère. Le baron acheva de se ruiner pour donner à ses filles, non-seulement des maîtres, mais de riches habits et des bijoux; car, se confiant davantage aux charmes de leurs figures qu'à leurs talens, parce que cela est bien plus commode, elles étudiaient principalement les modes et tous les détails de la parure, et passaient leur vie devant un miroir afin de devenir accomplies.

Caroline. Oui, c'était-là le vrai moyen.

Théophile. Mais elles avaient une sœur aînée.

M.me de Jonchère. Elle en avait perdu les droits, elle n'en portait même plus le nom. Le baron avait été réduit à renvoyer sa servante : il était convenu avec ses filles qu'on pouvait bien se gêner

pendant trois ans pour briller et régner le reste de sa vie. D'ailleurs, il avait trouvé une ressource, c'était de charger Célina (qu'on ne pouvait renvoyer quoiqu'on en eût d'abord grande envie) de tout le soin du ménage. Célina, bonne et docile, se prêta à tout ce qu'on exigea d'elle. Accoutumée déjà aux privations, au travail et même aux mauvais traitemens, elle remplit avec soumission la nouvelle tâche qui lui fut imposée. Cette tâche avait des côtés difficiles : le baron, par exemple, tenait à ses vieux meubles qui conservaient dans leur caducité un reste de magnificence; un peu d'étourderie et de vivacité les eût fait tomber en poudre ou en lambeaux. Ce n'était pas une petite affaire de les soigner. Ses filles, frivoles et coquettes, n'étaient pas exemptes de caprices, de fantaisies, et Célina ne réussissait pas toujours à les satisfaire. Ce n'est pas tout encore : le

dans son enfance, elle eût été beaucoup mieux élevée que ses deux sœurs ; seulement on lui avait appris à lire, et elle avait continué à cultiver ce premier talent, en parcourant un livre intitulé *la Civilité puérile et honnête*, dont le baron avait fait emplette à l'époque où il se disposait à paraître à la cour. Il avait puisé à cette source les belles manières, les grands airs que l'on remarquait en lui. Cendrillon mit aussi cette lecture à profit : elle y vit entre autres que l'on doit s'abstenir de mettre les coudes sur la table, de bâiller en compagnie et d'éternuer tout haut. Elle eut soin de s'en préserver à l'avenir, non qu'elle se destinât, comme son beau-père, à vivre jamais à la cour, mais par ce désir de bien faire qui lui était naturel. Cependant un sens juste et droit lui faisait présumer que le baron et elle-même, à son tour, auraient eu besoin d'un guide dont

le goût fût plus sûr, le genre plus relevé ; que ses sœurs, quoiqu'elles répétassent cent fois par jour qu'elles étaient charmantes, devaient être de fort mauvais modèles, parce qu'il ne lui semblait pas dans l'ordre que des personnes vraiment aimables fussent capables de se vanter. Elle leur entendait dire qu'Abelino ne pouvait leur échapper, qu'il n'aurait entre elles que l'embarras du choix ; et Cendrillon se demandait si, pour être accomplie, il ne fallait pas être douce et humaine. Elle y rêvait quelquefois au coin du feu ; du reste, trop patiente pour se trouver bien malheureuse, vivant avec assez d'indifférence, songeant rarement au passé et jamais à l'avenir.

Tel était l'intérieur du château du baron, lorsque le retour du prince fut annoncé. Il n'était pas encore arrivé, mais on faisait à la cour de grands préparatifs de fêtes, et tous les pères de

famille, y furent invités. Le baron de Montefiascone le fut comme tous les autres. On assure même que les ridicules dont il s'était autrefois couvert, avaient fixé sur lui l'attention du monarque, et qu'il était mieux instruit qu'on ne l'imaginait de tout ce qui se passait dans cette singulière famille. Les deux sœurs s'occupaient du matin au soir et occupaient Cendrillon à faire des paquets, à remplir des cartons. L'agitation du père et des deux filles était à son comble, aussi bien que le chagrin de Cendrillon. Elle s'était flattée que la récompense de trois années de servitude serait au moins de suivre ses sœurs à la cour; mais on lui avait signifié qu'il fallait bien que quelqu'un gardât la maison, et Cendrillon, à qui depuis long-tems on vantait les délices du séjour où ses sœurs comptaient désormais passer leur vie, aurait tout donné, si elle avait pos-

cédé quelque chose, pour y passer seulement un seul jour. Elle eut beau dire qu'elle ne demandait point à y briller comme ses sœurs, qu'elle ne voulait que voir les fusées, les belles chambres et les beaux habits du prince; qu'elle se tiendrait là, comme au château, dans le petit coin de la cheminée, elle ne put rien obtenir. En effet, l'amener sous un autre titre que le *sien*, c'était s'exposer à ce que la vérité fût découverte, et à quelque chose de plus encore que le ridicule. On n'en impose point à sa conscience. Le baron savait bien qu'il était coupable envers sa pupille, mais, comme beaucoup d'autres, il trouvait plus commode de le cacher que de le réparer; comme beaucoup d'autres, il ne se disait pas que tôt ou tard on est puni de ses injustices; comme beaucoup d'autres, encore, il devait l'apprendre à ses dépens.

La veille du départ pour la ville, comme Cendrillon préparait le déjeûner et que ses sœurs, déjà descendues, s'entretenaient ensemble de leur prochain départ, la porte du salon s'ouvrit et une voix lamentable se fit entendre : c'était une pauvre vieille qui demandait l'aumône. Depuis que le baron n'avait plus de concierge, il gardait lui-même les clefs du château, et le premier mouvement des trois sœurs fut une grande surprise que personne eût pu parvenir jusques-là sans son aveu. La bonne vieille, déclara qu'elle avait trouvé une petite porte ouverte ; que, presssée par le besoin, elle avait osé entrer et venir réclamer la pitié des maîtres du château. Les deux sœurs lui reprochèrent aigrement sa témérité, l'accusèrent même de mauvais desseins ; elles n'avaient d'ailleurs rien à lui donner, tout l'argent que leur avait remis leur père était destiné à ache-

ter, en arrivant à la ville, des chapeaux à la dernière mode; on ne pouvait distraire la moindre partie de ce trésor.

CAROLINE. Ah! quelle horreur!

THÉOPHILE. Je parie que Cendrillon aurait été plus charitable.

M.me DE JONCHÈRE. La vieille déclara qu'elle ne souhaitait point d'argent, mais que n'ayant presque pas mangé depuis deux jours, elle demandait seulement un petit morceau de pain. On faisait peu de provisions au château de Montefiascone; les deux sœurs répétèrent qu'elles ne pouvaient rien lui donner et, pour échapper à ses plaintes importunes, elles remontèrent dans leur appartement. Alors Cendrillon s'approcha de la pauvre femme. Elle tremblottait sous son capuchon, car on était alors au commencement de l'automne, et les matinées étaient déjà froides. Cendrillon, touchée jusqu'aux larmes, la fit entrer, la fit asseoir à sa

propre place dans le petit coin du feu, et ne pouvant mieux faire, sans même beaucoup y réfléchir, toute préocupée des souffrances de cette infortunée, elle remplit une écuelle du lait qu'elle faisait bouillir pour le déjeûner de la famille, et lui donna l'un des quatre petits pains qui se trouvaient dans la huchette. C'était pour ainsi dire la première fois que l'aspect de la misère déchirait son cœur: ne sortant presque point du château du baron, elle n'avait point eu l'occasion de voir ni de consoler des malheureux. Ce repas parut faire un grand bien à la vieille; elle se redressa un peu, fixa sur Cendrillon des yeux remplis de reconnaissance. — Mon enfant, lui dit-elle d'une voix plus forte, vous plaignez le malheur, vous méritez d'être heureuse et le ciel vous récompensera. Une impression délicieuse passa dans l'ame de Cendrillon. — O ma bonne mère! lui



...ent ...nt pour déjeûner. Cendrillon s... ...e les servir, mais bientôt la dimi-... du lait et du pain les frappa. — ...rie qu'elle a donné à manger à la ...! s'écrièrent en même-tems les sœurs. Cendrillon en convint avec ... de courage qu'à l'ordinaire. Le ba-... se fit expliquer cette énigme, éclata ...re Cendrillon qui, disait-il, allait, ... sa faiblesse, attirer désormais tous ...agabonds au château, et, pour la ...ir, il la condamna à supporter seule ...ort qu'elle avait fait au déjeûner. Il ... soin, avec ses filles, de ne pas laisser ...e goutte de lait ni une miette de pain. Cendrillon n'en murmura pas; elle sentait qu'il peut être doux de souffrir pour avoir ...it une bonne action.

Comme Cendrillon, à jeûn, achevait ... ranger la table, on attendit au-dehors ... murs un grand bruit de chevaux et

dit-elle, le plaisir de vous faire un peu de bien m'a paru plus grand encore que celui d'aller à la cour. — Ah! ah! dit la vieille avec un sourire, vous voudriez donc aller à la cour? — Mais oui, reprit Cendrillon; on dit que l'on y voit de si belles choses! — C'est donc pour voir, demanda encore la vieille, et non pas pour être vue, que vous voudriez sortir du château? Cendrillon regarda la vieille d'un air étonné; elle n'avait jamais imaginé, pour son compte, qu'il y eût quelque plaisir à se montrer. La vieille sourit encore; elle vit que sa jeune protectrice était charmante sans le savoir, et qu'elle possédait un cœur aussi ingénu que sensible. — Espérez tout du ciel, lui dit-elle en se levant, car elle avait peur d'être surprise par le baron, espérez tout du ciel; il vous récompensera, vous dis-je. La vieille venait à peine de s'éloigner lorsque le baron et ses filles arri-

vèrent pour déjeûner. Cendrillon se hâta de les servir, mais bientôt la diminution du lait et du pain les frappa. — Je parie qu'elle a donné à manger à la vieille! s'écrièrent en même-tems les deux sœurs. Cendrillon en convint avec plus de courage qu'à l'ordinaire. Le baron se fit expliquer cette énigme, éclata contre Cendrillon qui, disait-il, allait, par sa faiblesse, attirer désormais tous les vagabonds au château, et, pour la punir, il la condamna à supporter seule le tort qu'elle avait fait au déjeûner. Il eut soin, avec ses filles, de ne pas laisser une goutte de lait ni une miette de pain. Cendrillon n'en murmura pas; elle sentait qu'il peut être doux de souffrir pour avoir fait une bonne action.

Comme Cendrillon, à jeûn, achevait de ranger la table, on attendit au-dehors des murs un grand bruit de chevaux et de fanfares, et bientôt après la cloche

du grand portail retentit avec violence. Le baron effrayé, monta sur la plate-forme et aperçut un nombreux cortége. Un hoqueton s'avança. — Ouvrez, ouvrez, lui dit-il, c'est le prince qui se rend à la ville et qui, passant près de ce château, demande à s'y reposer un moment. Le baron n'eut que le tems de crier à ses filles d'aller se mettre à leur toilette et, prenant son trousseau de clefs, il ouvrit bien vîte. Tout le cortége entra. Le prince descendit de voiture avec Alidor et Laudini qui était alors monté au grade de premier écuyer. Ils furent conduits par le baron au grand salon. Mais leur arrivée fut signalée par un terrible accident : le prince, qui était las et naturellement un peu lourd, se laissa tomber si pesamment sur le canapé du baron dont les piliers étaient vermoulus qu'il céda à cette secousse, et le prince se trouva renversé la tête en

bas et les pieds en l'air, au grand déplaisir des courtisans qui se hâtèrent de le relever et de l'interroger sur les suites de sa chûte. — Ce n'est rien, ce n'est rien, répondit Abelino en secouant la poussière antique dont il se trouvait couvert, rassurez-vous vous autres et donnez-moi un bon fauteuil. Pendant que le baron excusait l'incivilité de son canapé, Cendrillon, de son petit coin où elle s'était retirée, contemplait de tous ses yeux les habits dorés des grands seigneurs. Personne, dans cet endroit, ne s'avisait de prendre garde à elle, à l'exception de Laudini qui l'aperçut, s'avança, lui fit la révérence et lui demanda si elle était une des filles du baron. — Oh! mon dieu non, Monsieur, lui répondit-elle, vous êtes trop honnête; je ne suis ni ma sœur Nisa, ni ma sœur Junie, je ne suis que Cendrillon. Laudini n'en fit pas moins une seconde

révérence à laquelle Cendrillon riposta de son mieux. La conversation continua. Cendrillon le voyant si obligeant, si prévenant à son égard, lui fit quelques questions sur tout ce qui la frappait. Ces questions, quoique naïves, n'étaient pas dénuées d'esprit, et les réponses de Laudini étaient aussi justes qu'intéressantes.

CAROLINE. Ah ! ma tante, permettez-moi de vous dire qu'il y a quelque chose que vous nous cachez. Je ne reconnais pas là du tout ce Laudini qui tirait le pied devant le roi, ni cet Abelino qui devait être si aimable.

M.me DE JONCHÈRE. Apparemment que Laudini s'était singulièrement formé dans ses voyages. Quant à la métamorphose d'Abelino, elle n'empêchait point les courtisans de répéter, à l'envi l'un de l'autre, qu'il avait de l'esprit comme un ange, et d'en faire les plus grands complimens au sage Alidor. Ce grand

personnage était lui-même tout d'une pièce, s'inclinant quelquefois d'un air grave, parlant peu, mais n'ayant point, comme la plupart des savans, la manie d'étaler ses connaissances, il n'en disait jamais un mot. Bientôt les sœurs de Cendrillon arrivèrent dans tout l'éclat de leur parure. Toute la cour parut frappée de leur beauté; le prince en fut ébloui, Laudini ne les regarda qu'à peine.

ALPHONSE. Mais, maman, d'où venait donc toute cette cour? Vous aviez dit d'abord que le prince et Alidor voyageaient *incognito*.

M.me DE JONCHÈRE. Il est vrai, mais j'ai négligé depuis de vous apprendre qu'au moment où le prince était rentré en Italie, son père avait envoyé au-devant de lui une grande quantité des officiers de la couronne, qui lui servaient alors d'escorte. Le prince offrit galamment au baron, puisqu'il comptait par-

tir le lendemain pour la ville avec ses filles, de l'y conduire le jour même. Il proposa des places dans sa voiture qu'il assurait être grande et commode. Une proposition si flatteuse fut acceptée : le père et les filles partirent avec le prince, Alidor et Landini; le cortége s'écoula, les portes se refermèrent, et Cendrillon se trouva seule, toute seule dans le château.

ALPHONSE. Oh! comme elle va s'ennuyer!

M.me DE JONCHÈRE. Cette crainte vint aussi la saisir, mais, en se replaçant au coin du feu, elle trouva sous son petit escabeau un livre que la vieille probablement y avait laissé tomber. Cendrillon l'ouvrit, en lut quelques pages, et le trouva bien plus intéressant, bien mieux écrit que le livre du baron. Il était fini avant qu'elle s'allât coucher. Cependant cet ouvrage n'était point un

conte, c'était un livre d'histoire, orné de réflexions propres à former l'esprit. Le lendemain, sans livre et sans compagnie, elle se disposait à filer d'une manière assez triste lorsqu'elle vit reparaître la vieille qu'elle n'attendait pas. Elle fit un cri de joie et lui offrit le partage de ce qu'elle avait préparé pour son repas de la journée. La vieille la refusa, d'autres bonnes ames avaient pourvu à ses besoins; elle n'était venue que pour revoir sa jeune amie. Cendrillon lui raconta le départ de ses sœurs et la visite dont elles avaient été honorées la veille. Elle parut peu satisfaite du prince dont elle s'était fait d'abord une si haute idée, mais elle vanta beaucoup la douceur et la politesse de Laudini. Elle rendit le livre à la vieille qui lui en remit un autre. Cendrillon en fut étonnée.—Eh quoi! ma bonne, lui dit-elle, avez-vous une bibliothèque? — Non,

répondit la vieille, mais on me prête des livres et je vous les prêterai à mon tour; l'étude fait toute ma consolation, avec elle on oublie toutes les peines de la vie, ou l'on apprend à mieux jouir de son bonheur. Telle que vous me voyez, continua la vieille, j'ai vécu dans le monde, j'ai possédé des richesses, j'ai beaucoup voyagé, j'ai lu, j'ai médité, et le fruit de mes observations et de mes lectures est tout ce qui me reste. Si vous voulez, je viendrai vous voir tous les jours, nous causerons toutes les deux, et vous vous désennuirez, à coup sûr, en vous instruisant. Cendrillon enchantée, accepta la proposition de Rosima, c'était le nom de la vieille. Elles demeurèrent ensemble jusqu'au soir. Cendrillon filait tout en écoutant son amie; celle-ci, pour ne pas demeurer oisive, peignait le chanvre et l'ajustait sur la quenouille; c'était tout ce que

son âge pouvait lui permettre, et durant ce tems elle lui faisait la description des pays qu'elle avait jadis parcourus. A des détails géographiques, au tableau des usages et des mœurs, Rosima joignait des raisonnemens, des observations, dont la jeune Cendrillon sentait toute la justesse. Les soirées, après le départ de la vieille, étaient données à la lecture, quelquefois aussi elle se plaisait à transcrire les récits les plus intéressans de Rosima, les moralités qui, dans la conversation, l'avaient le plus frappée; elle les montrait le lendemain à Rosima qui l'aidait à en reconnaître, à en corriger les imperfections. Un mois s'était écoulé, Cendrillon n'était pas encore bien savante, cela n'était pas possible, mais elle n'était déjà plus cette enfant si ignorante et si neuve; elle parlait mieux, elle pensait davantage, et

l'on voyait qu'il lui suffirait de vouloir pour réussir dans tous les genres.

Avant que d'aller plus loin, mes enfans, je dois vous faire faire une observation qui, je le vois, vous échapperait, si je n'y prenais garde ; c'est qu'il était fort imprudent et fort déplacé, de la part de Cendrillon, de recevoir les visites d'une inconnue, d'une étrangère : sous les dehors de la pauvreté et de la vertu, elle pouvait cacher un cœur pervers et les plus mauvais desseins. Cendrillon avait trop d'inexpérience, trop peu d'usage du monde pour imaginer qu'elle commît la moindre faute, ni qu'elle courût le moindre danger. Heureusement sa confiance était bien placée, mais il n'en est pas moins vrai que, plus discrète et plus éclairée, elle ne se serait pas permis une liaison si étroite à l'insu de sa famille.

CAROLINE. Ah ! cela est vrai !

M.[me] DE JONCHÈRE. Cependant les occupations de Cendrillon ne l'avaient pas tout à fait guérie du désir de voir la cour. Un soir qu'elle en parlait encore à son amie, celle-ci sourit. — Je parie, lui dit-elle, que cette envie qui vous possède sera satisfaite tôt au tard. Le ciel doit combler les vœux de l'innocence et de la vertu ; il vous récompensera, ma fille, je vous l'ai déjà dit. Cendrillon partit d'un éclat de rire. Le sérieux avec lequel Rosima parlait d'un voyage de plaisir, lui parut tout à fait singulier. Avant de se séparer, la bonne femme lui demanda du thé, elles en prirent l'une et l'autre, et, après le départ de Rosima, Cendrillon, plus assoupie qu'à l'ordinaire, s'endormit au coin du feu. Son sommeil fut très-agité : il lui semblait être en voiture, il lui semblait entendre la voix de Rosima qui lui disait : Eh bien! le ciel vous récompense ; vous allez

bientôt voir la cour. A son réveil, elle crut rêver encore : elle était étendue sur un lit de repos : un élégant pavillon était suspendu sur sa tête : ses vêtemens étaient d'or et de soie ; ses sœurs elles-mêmes n'en avaient jamais eu de si brillans. Une quantité de dames, rangées en cercle, attendaient en silence qu'elle ouvrît les yeux, et aussitôt elles s'empressèrent de lui demander ses ordres. Cendrillon les regardait d'un air stupéfait. Elle considérait avec admiration les lieux où elle se trouvait. Voyant bien qu'elle était hors d'état de leur parler, ses femmes lui apportèrent quelques rafraîchissemens ; elle en avait grand besoin, car, sans le savoir, il y avait près de vingt-quatre heures qu'elle n'avait mangé. Aussi, malgré toute l'étendue de sa surprise, elle ne se fit pas prier pour en profiter. La porte s'ouvrit enfin et Rosima parut ; toutes les dames se reti-

rèrent. À l'aspect de son amie, Cendrillon se leva précipitamment, et se jetant dans ses bras : — O ma bonne, lui dit-elle, prénez pitié de moi ! expliquez-moi donc ce qui m'arrive, faut-il que je croye aux prodiges ? — Non assurément, répondit Rosima, vous avez trop d'esprit et de raison pour y croire ; cependant, il est vrai que ce qui se passe à votre égard émane d'un pouvoir caché, et qu'il ne m'est pas permis de vous révéler ce mystère. Tout ce que vous voyez et qui vous étonne, n'est rien peut-être en comparaison de ce que vous verrez encore. Par exemple, vous saurez que vous passez ici pour la souveraine d'un pays voisin ; on vous prend pour la princesse de Tarente, et il vous est expressément défendu de rien dire ni de rien faire qui puisse détruire cette erreur. Vous allez recevoir la visite du roi et du prince. . . . — Le roi ! ah ! bon dieu ! le roi ! s'écria

la pauvre Cendrillon tout effarée. — Oui, le roi lui-même, et malheur à vous si vous prenez un air gauche et emprunté qui démente le rang que l'on vous attribue. Vous allez aussi voir vos sœurs et votre beau-père... — Ah ! mon dieu, je suis perdue, ils me reconnaîtront, s'écria-t-elle. — Non, non, rassurez-vous, ils ne reconnaîtront jamais, sous cette éclatante parure, celle qu'ils ont toujours tenue sous les livrées de la misère; ils pourront tout au plus s'étonner de quelque ressemblance. C'est à vous, par votre assurance, à achever de détourner leurs soupçons. Comme elle achevait ces paroles, les dames de la princesse rentrèrent précipitamment et annoncèrent l'arrivée du roi. Rosima serra la main de Cendrillon afin de l'encourager, et se retira par un escalier dérobé. Cependant on entendait déjà le bruit des pas. Cendrillon tremblait de

tout son corps ; que n'aurait-elle pas donné pour être encore au petit coin du feu dans le vieux château de Montefiascone ! Elle maudissait l'envie qu'elle avait témoignée de venir à la cour. Heureusement pour elle, ses dames d'honneur qui connaissaient l'étiquette, lui épargnèrent une partie de l'embarras qu'elle redoutait. Le roi remercia la princesse de ce qu'elle avait bien voulu venir honorer de sa présence les fêtes qu'il donnait à son fils. Cendrillon balbutia, rougit, se redressa, car une princesse doit au moins savoir se tenir droite, mais insensiblement elle se rassura. Le roi lui présenta son fils et toutes les personnes d'importance. De ce nombre étaient le baron et ses deux filles. Cendrillon, en recevant leur salut et leur compliment, commença à trouver que l'aventure était plaisante, sans

pouvoir s'expliquer les desseins, la puissance et les secrets de Rosima : l'habitude qu'elle avait prise de mettre en elle toute sa confiance, l'ascendant qu'elle lui avait donné sur elle, lui inspiraient le désir de lui complaire et la volonté de lui obéir. Sans deviner comment ni pourquoi Rosima l'avait métamorphosée en princesse, elle fit ses efforts pour ne point se trahir, et elle y réussit. Chacun en sortant avait l'air enchanté d'elle. Le roi avait invité la princesse à un banquet pour le lendemain. Il était tard quand il se retira, et Cendrillon demanda vainement son amie; on lui dit qu'elle avait quitté le palais pour rentrer dans son galetas. Ce contraste de puissance et de misère consternait la petite Cendrillon. Cependant on la mit dans un lit superbe et, malgré les agitations de la soirée, un reste d'accable-

ment lui fit passer une assez bonne nuit.

ALPHONSE. Oh ! je ne conçois plus rien à cette Rosima.

M.me DE JONCHÈRE. Le lendemain, Cendrillon ne put la revoir ; on ne put la trouver ni lui indiquer sa demeure. Cendrillon se désespérait, elle avait repris toutes ses terreurs ; ce banquet lui en imposait terriblement. Elle laissa docilement ses femmes prendre soin de sa toilette. Le roi envoya Laudini lui présenter la main pour la conduire au lieu du festin. Dès que la princesse vit Laudini, dès qu'elle sut que le roi l'avait choisi pour être son chevalier, ce banquet, qui l'avait si fort intimidée, lui sembla devoir être infiniment agréable. Son titre de princesse lui donnant un peu de confiance, elle y représenta assez bien. Lorsqu'on a du bon sens et point de prétentions, il est rare que l'on dise ou que l'on fasse des choses véritable-

ment ridicules. Cendrillon n'en dit et n'en fit point ; elle avait encore peu d'instruction, mais elle en tirait déjà tout le parti possible. On parla d'un bal masqué pour le jour d'après. Ses deux sœurs, dont elle recherchait l'entretien et qui en paraissaient très-flattées, lui confièrent qu'elles projetaient de se déguiser en déesses, mais qu'elles avaient malheureusement bien peu de pierreries pour un costume aussi magnifique que celui-là devait l'être, et Cendrillon forma sur-le-champ le projet de leur envoyer toutes les siennes. Elle l'exécuta aussitôt qu'elle fut rentrée chez elle. Sa dame d'atours, la voyant se dépouiller ainsi de son écrin, lui demanda quel costume elle comptait adopter le lendemain. Cendrillon n'y avait pas seulement songé. A présent, continua la dame d'atours, il ne vous reste plus qu'à prendre un habit de bergère. Cendril-

loin se rappela sur-le-champ que sa mère avait eu jadis à son service une jeune fille née sur les confins des Pyrénées ; elle avait appris à l'enfant confié souvent à ses soins, les danses et les chansons de son village. Cendrillon désira paraître sous ce costume dont elle se souvenait avec plaisir. Elle le dit à sa dame d'atours qui promit de s'en occuper. Cendrillon commandait d'un ton si obligeant et si doux qu'on se croyait heureux de pouvoir la satisfaire. Le lendemain elle eut son habit de pastourelle béarnaise ; il semblait fait exprès pour faire valoir toute l'élégance de sa taille et les grâces simples et naturelles de toute sa personne. Par un hasard assez singulier, le prince qui, dans ses voyages, avait séjourné quelque tems dans les vallées du Béarn, avait pris pour se déguiser l'habit des pâtres de cette contrée. Il était suivi d'une troupe de jeu-

ses seigneurs, vêtus comme lui, et du nombre desquels était Laudini. Ce dernier s'était souvent mêlé aux danses des villageois, en accompagnant ses pas des sons joyeux du tambour de basque. Le roi insista pour qu'il donnât une représentation de ces danses vives et piquantes. Laudini s'affligeait de ne pouvoir trouver une danseuse qui le secondât. Enhardie par le masque, entraînée par la circonstance, Cendrillon fit un geste. Laudini saisit sa main, et tous deux fixèrent, à juste titre, les regards de toute l'assemblée. On avait peine à retenir les témoignages du ravissement qu'ils inspiraient. Cendrillon naturellement légère, animée par le plaisir, par les éloges dont le murmure venait flatter son oreille pour la première fois de sa vie, dansait véritablement d'une manière charmante. Ce fut au milieu de son triomphe et lorsque la vanité commen-

çait peut-être à se glisser dans son cœur ; qu'un page traversa la salle, s'approcha de Cendrillon et lui dit : — Rosima se meurt, elle vous demande, elle vous attend ..... Aussitôt le bal, la cour et ses succès même, tout disparaît à ses yeux ; elle s'élance sur les pas du page. En vain un cri général s'élève, en vain on la rappelle, en vain Laudini la poursuit ; elle ne l'entend pas lui-même, et sa course fut si rapide qu'elle perdît en route un de ses souliers, ou, si vous voulez, une de ses pantoufles, quoique ce ne soit pas trop l'usage de se mettre en pantoufles pour aller au bal. Le page la conduisit dans une espèce de baraque loin du palais où, sur un grabat, elle trouva Rosima environnée des ombres de la mort. Cendrillon fondit en larmes. Elle s'occupa des moyens de soulager son amie, de la rappeler à la lumière qu'elle semblait prête à abandonner ; elle arra-

cha les rubans, les guirlandes qui composaient sa parure, les remit au page, le conjura d'aller les vendre et de lui apporter tout ce qui pourrait concourir à la guérison de Rosima. Le page obéit, et ces secours effectivement contribuèrent à ranimer l'infortunée. Cendrillon passa deux jours au chevet de son lit, uniquement occupée d'elle, oubliant la cour, la danse, Laudini, et s'oubliant elle-même pour servir une vieille mendiante prête à expirer. Le danger s'éloigna, et Cendrillon ne parut encore pénétrée que de la joie d'avoir sauvé son amie. Mais le page, dont les visites n'avaient pas cessé, rappela Cendrillon à d'autres pensées, en racontant aux deux dames les nouvelles que l'on répandait dans la ville. L'une était l'étonnement général causé par la fuite soudaine et la disparition de la princesse de Tarente qui en sortant du bal, avait perdu sa

pantoufle ; cette pantoufle, que l'on avait portée au prince, lui avait tellement tourné la tête qu'il avait conjuré son père de ne point le forcer à épouser une femme à qui cette pantoufle ne pourrait aller. Le roi le lui avait promis, et l'on devait le jour même soumettre à cette épreuve toutes les demoiselles de la cour. Les savans, les artistes, les instituteurs, les écrivains étaient furieux ; ils ne s'étaient point attendu que tant de dissertations, d'efforts et de talens, viendraient aboutir et se perdre contre une pantoufle. Cendrillon écouta ce récit avec indifférence. Il n'en fut pas de même de la seconde nouvelle que le petit page leur rapporta. Le baron de Montefiascone venait d'être arrêté avec ses filles ; la pupille du baron avait disparu du château où il l'avait laissée. Les habitans du hameau voisin voyant que tout restait fermé dans ce château, avaient for-

cé les portes, l'avaient parcouru et l'avaient trouvé absolument désert. Ils étaient revenus faire leur déclaration au roi et avaient rapporté les mauvais traitemens du baron envers Célina, l'abjection dans laquelle il la faisait vivre; ces témoignages d'aversion, la solitude déplacée dans laquelle il l'avait laissée à son départ, enfin cette disparition subite, tout semblait déposer contre le baron. Le roi ne doutant point qu'il n'eût fait lui-même enlever sa pupille, qu'il ne l'eût abandonnée seule dans ce château pour exécuter sans obstacle ses mauvais desseins et se dispenser de lui rendre compte de sa fortune, l'avait fait arrêter avec ses filles qui pouvaient passer pour ses complices, et les avait condamnés à une réclusion austère jusqu'à ce que Célina fût retrouvée. — Eh bien! dit Rosima, leur dureté envers vous est justement

punie. Vous voilà vengée, mon enfant. Ah! ma bonne, s'écria Cendrillon en pleurant, vous ne me croyez pas capable de jouir de leur malheur, permettez que je vous quitte : je dois me présenter au roi, je dois lui dire que le baron n'est point coupable · non, il ne l'est point, car je suis partie sans son aveu. — Mais, lui dit Rosima, vous ne sortirez point avec cette jupe, ce corset de bal? ou l'on reconnaîtrait en vous la princesse, ou l'on vous prendrait pour une folle. Tandis que Cendrillon réfléchissait à ce qu'elle pourrait faire à cet égard, elle aperçut sur une escabelle l'ancienne robe qu'elle portait au château. Je vous ai déjà dit combien cette robe était mesquine et usée : néanmoins, Cendrillon, faisant abstraction de toute espèce d'amour-propre quand il s'agissait de remplir un devoir sacré, quitta pour

cette robe son habit élégant, et conduite par le page, elle se rendit au palais.

On lui dit en arrivant que toute la cour était assemblée. Le roi donnait audience aux paysans de Montefiascone, et après cette audience, on devait commencer les épreuves de la pantoufle. Cendrillon entre dans la salle, elle vient embrasser les genoux du roi. Elle lui demande la grâce de son beau-père et presse les villageois d'attester qu'elle est bien Célina, surnommée depuis Cendrillon; ils en conviennent, le baron est justifié. Célina proteste qu'elle est sortie volontairement du château, et, quant aux traitemens dont on accuse sa famille à son égard, elle demande si on l'a jamais entendue s'en plaindre, elle proteste qu'elle ne se rappelle point d'en avoir souffert. — Eh bien! dit le roi, c'est assez, le baron sera mis en liberté,

mais ce sera le seul bien dont il jouira désormais. Le peu de propriétés qui lui reste, le château même de Montefiascone, appartiennent à Célina pour la dédommager de la perte de son héritage.
— Non, non, répliqua Cendrillon, j'abandonne cet héritage à mes sœurs.
— Célina, reprit le roi d'un air grave, prenez-y garde! si vous vous réduisez à l'indigence, à quel établissement alors pourrez-vous prétendre? En vous donnant le château de Montefiascone, j'avais des desseins sur vous. J'ai promis à mon fils de marier avantageusement Laudini, et c'est sur vous que j'avais jeté les yeux. A ces mots le cœur de Cendrillon battit et se gonfla; elle ne put se dissimuler à elle-même que cette union aurait fait son bonheur, mais son courage ne l'abandonna point. — Sire, dit-elle au roi d'une voix étouffée, ce sont mes sœurs.... je ne les réduirai point

à la misère...... et elle se retira à l'écart pour cacher son trouble. Peu d'instans après, le baron et ses filles que le roi avait envoyé chercher, arrivèrent conduits par les gardes : le roi leur fit part des motifs de leur délivrance et de la générosité de Célina. Ils l'embrassèrent, peut-être pour la première fois de leur vie. Le prince voyant que cette affaire était terminée, supplia son père de vouloir bien permettre que l'on s'occupât de celle de la pantoufle. Cette pantoufle de tafetas vert fut apportée sur un riche carreau de velours ; elle était si mignone et si bien faite que les petites filles même n'auraient osé s'en approcher. Pas une femme ne voulut essayer d'y mettre le bout du pied. Les sœurs de Cendrillon s'en défendirent plus que les autres. Cendrillon considérait son soulier et ne se vantait pas qu'il lui appartînt. Cependant une ré-

flexion secrète la détermine tout à coup. Elle approche, recule, revient, hésite encore; enfin elle met son petit pied dans la pantoufle, et l'on s'écrie qu'elle semble avoir été faite pour elle. On répétait déjà: vive la princesse Célina! mais Célina était aux genoux du roi. — Sire, lui disait-elle, je ne suis pas digne de votre fils. Ce n'est point le désir d'obtenir sa main, encore moins celui d'obtenir une couronne, qui m'a fait tenter cette épreuve; mais daignez revenir à vos premiers projets: je vous rends votre fils...... je ne puis convenir qu'à son écuyer. — Ah! vous voulez épouser Laudini, dit le roi; eh bien! mon enfant, j'y consens; tenez, le voilà, ajouta-t-il, en prenant par la main le prétendu prince......

CAROLINE. Oh! je m'étais douté qu'il y avait eu un échange!

M.me DE JONCHÈRE. Revenez, lui

dit le roi, revenez de votre erreur. Pour mieux juger du mérite de ses sujets, mon fils a voulu paraître d'abord sous le nom de son écuyer, et voilà le véritable Laudini que je vous présente. Si la pauvre Cendrillon, à ces mots, se trouva bien déçue et bien confuse, on peut dire que le reste de l'assemblée ne le fut pas moins. Les uns se mordaient les lèvres en songeant aux éloges qu'ils avaient prodigués à ce ridicule personnage; d'autres cherchaient dans leur mémoire s'ils n'avaient pas eu le bonheur d'adresser quelques mots de bienveillance au prétendu Landini. C'était un trouble, une inquiétude inexprimables. — Ce n'est pas tout, reprit le roi, après avoir joui un moment de l'agitation de ses courtisans, cet incomparable Alidor, ce grand homme que l'on encense depuis plus d'un mois, n'est pas non plus le véritable Alidor. Vous

ne voyez ici que son majordome, qui s'est chargé de remplir son rôle tandis qu'il était occupé ailleurs ; il s'en est acquitté avec une gravité admirable et un succès complet, puisqu'il n'existe point ici une seule personne qui, il y a quelques instans, ne fût prête encore à vanter son savoir et sa sagesse. Quant au véritable Alidor, il est tems de le faire paraître. En même tems il frappa des mains, la porte s'ouvrit, et Cendrillon reconnut Rosima qu'elle croyait encore étendue sur son châlit. A peine était-elle revenue de ce premier mouvement de surprise, qu'elle en éprouva une autre. Rosima jeta sa cape, son capuchon, et parut aux yeux de la cour sous des habits d'homme. — Approchez, Alidor, lui dit le roi, et venez vous-même unir vos deux élèves. Oui, Célina, c'est vous que je choisis, c'est vous qui me semblez la fille la plus accomplie : les ta-

lens s'acquièrent avec le tems, avec un peu d'étude; mais le véritable mérite consiste dans un bon caractère et dans un bon cœur. Celle qui s'arracha sans regret du sein des plaisirs pour aller soigner l'indigence, celle qui souffrit sans se plaindre, qui refusa de se venger et sacrifia son bonheur même à son devoir et à la nature, celle qui préféra les qualités personnelles à un imbécille couronné, celle-là est vraiment digne de mon estime; et puisse cet exemple devenir profitable, non-seulement à la génération présente, mais passer aussi à la postérité! Le véritable Abelino baisait tendrement les mains de son père qui prit celles de Cendrillon et les unit à celles d'Abelino. Mais tandis que le roi, Alidor et ses deux élèves, se livraient à un attendrissement si doux, il se passait une autre scène à l'extrémité de la salle. Laudini, qui avait été accablé

d'attentions et de prévenances de la part de toutes les jeunes personnes, tant qu'elles l'avaient pris pour le prince, avait particulièrement distingué les deux filles du baron de Montefiascone : il réclamait la foi qu'elles lui avaient jurée ; il rappelait à l'une ce qu'elle lui avait dit cent fois, que, fût-il le dernier des hommes, elle le préférerait à tous les monarques ; à l'autre, qu'elle se trouverait heureuse avec lui dans une cabane, au fond d'un désert. A la honte de voir dévoiler leurs bassesses, se joignait la difficulté de se débarrasser de Laudini. Il était pressant et s'obstinait à vouloir épouser au moins l'une des deux ; le roi fut obligé d'interposer son autorité pour le réduire au silence, et les deux sœurs, suffoquées par le dépit, sortirent de la salle et regagnèrent le château de Montefiascone. Le baron les

laissa faire. Ravi d'être au moins le beau-père de la princesse et profitant de la bonté qu'elle avait eue de désavouer les injustices dont on l'accusait, il se persuada que tout le monde en était la dupe. Il accablait Célina de caresses et l'appelait sa chère, son aimable enfant. Mais je crois devoir, par égard pour Théophile, vous expliquer en peu de mots les prétendus prodiges par lesquels Cendrillon avait été conduite du petit coin du feu jusque sur le trône. Je vous ai déjà dit que le roi tenait les yeux ouverts sur la conduite du baron de Montefiascone : la douceur et la situation malheureuse de sa belle-fille l'avaient intéressé : ce fut par son ordre qu'Alidor, sous les habits d'une mendiante, vint éprouver les cœurs de toute cette famille. Pendant ce tems, le majordome......

THÉOPHILE. Oh! le majordome fai-

sant le rôle de sage d'un air bien important, bien capable, me paraît fort divertissant !

M.me DE JONCHÈRE. Le majordome, avec Abelino et Laudini, s'avançaient vers le château. Vous avez vu comment la prétendue Rosima continua ses visites en l'absence du baron. Lorsque le moment fut venu où elle crut Cendrillon digne de paraître à la cour, elle jeta dans sa tasse une poudre soporifique qui l'endormit pour vingt-quatre heures ; on les employa à la faire voyager. Vous devinez sans peine que Rosima feignit de tomber malade pour éprouver Cendrillon, que l'on feignit de croire le baron coupable, afin de l'éprouver encore......

THÉOPHILE. Oui, oui, je comprends tout cela, ma chère maman.

M.me DE JONCHÈRE. Alors il ne me reste plus qu'à vous parler des noces de

Cendrillon qui furent vraiment magnifiques, et où l'on dansa plusieurs fois la danse béarnaise. Un bonheur plus tranquille et plus doux encore succéda à ces réjouissances. Ce bonheur, fondé sur les vertus des deux jeunes époux, sur leur reconnaissance envers leur père et leur instituteur, fut inaltérable, comme il devait l'être. Ils eurent beaucoup d'enfans qui, élevés d'après les principes de leurs parens, furent également l'exemple et l'amour de leurs sujets.

ALPHONSE. Et les deux sœurs?

M.[me] DE JONCHÈRE. Les deux sœurs avaient été si outrées et si humiliées qu'il fût impossible de les déterminer à revenir jamais à la cour. Cendrillon eut soin qu'elles ne manquassent de rien dans leur retraite. Le baron, que la crainte de déplaire à son illustre gendre, rendit plus circonspect et moins

ridicule à l'avenir, dût aussi, à la leçon qu'il avait reçue dans cette occasion, des réflexions utiles sur sa vanité et sur son égoïsme. L'on assure même qu'il s'en corrigea, et, ce qui est certain, c'est qu'on l'a vu donner depuis de véritables preuves de dévouement à sa belle-fille.

ALPHONSE. Et Laudini, maman, ne l'oublions pas, je vous prie.

M.me DE JONCHÈRE. Laudini, très-piqué des refus et du départ des dames de Montefiascone, s'en consola facilement. Abelino lui persuada de renoncer au mariage et de s'en tenir au rôle d'écuyer qu'il remplissait auprès de lui. Laudini méritait les bontés de son prince par son zèle et sa fidélité, et vous savez qu'à cette cour on avait érigé en principe que les qualités du cœur méritent par-dessus tout la préférence.

THÉOPHILE. Et le majordome?

M.me DE JONCHÈRE. Le majordome, pourvu d'une bonne récompense, fut rétabli dans ses fonctions accoutumées. On remarqua qu'il y apportait plus de méthode et d'importance qu'auparavant. C'était un reste de son rôle de savant, qu'il avait rempli avec une gloire dont il entretenait volontiers les garçons d'office, les hoquetons et les femmes-de-chambre, ce qui lui valait encore parmi eux un surcroît d'estime et de considération. Pour Cendrillon, on prétend qu'il lui resta aussi de ses anciennes habitudes un goût irrésistible pour le petit coin du feu. Les courtisans, et le peuple même, par flatterie ou par affection, imitèrent leur jeune princesse. Ce fut bientôt une espèce de mode, de manie, qui passa même dans le sang, se propagea de proche en proche, d'âge en

âge ; et cette petite faiblesse de l'aimable Cendrillon est probablement la cause qu'à présent encore on a tant de peine à empêcher les enfans de s'emparer, en dépit de père et mère, du petit coin du feu.

Théophile. Ah ! maman, c'est pour moi que vous avez mis cette fin-là ; je parie qu'à l'Opéra il n'en est pas question du tout.

M.me de Jonchère. A l'Opéra, où les pièces les plus longues ne peuvent être supposées durer plus de vingt-quatre heures, vous imaginez bien que les visites de Rosima ne sont pas fréquentes. Alidor ne prend même point l'habit de femme, il est déguisé en pauvre vieillard, et les talens dont Cendrillon a besoin pour paraître à la cour, il les lui procure en un instant par le moyen d'un bouquet magique. Enfin il se trouve encore quelques différen-

ces dans le dénouement de mon conte et celui de l'Opéra. Les épreuves auxquelles on soumet l'héroïne y sont moins multipliées ; mais ces épreuves, inutiles au succès de la Cendrillon comique, m'ont paru indispensables pour celle du vieux Château.

---

## CHAPITRE XXII.

Valentinien III ne survécut pas de beaucoup à Attila : s'étant brouillé avec Aëtius, il le poignarda de sa propre main. Il fut assassiné deux ans après. Il avait accordé au pape Léon une loi qui autorisait ses prétentions à être regardé comme le chef suprême de l'église et obligeait tous les évêques à lui obéir. Ainsi c'est du règne de Valentinien III que date la puissance spirituelle des papes *.

Maxime, l'auteur de sa mort, contraignit Eudoxie, veuve de Valentinien III, à l'épouser. Cette princesse, pour s'af-

* Puissance spirituelle des papes, 454 ans après J.-C.

franchir de cette union, sacrifia l'empire et appela Genseric, roi des Vandales, qui prit Rome et la pilla. Maxime fut massacré, mais Genseric emmena Eudoxie en esclavage.

Pulchérie et Marcien étant morts, le général Aspar fit proclamer Léon, tandis que le général Ricimer faisait proclamer Majorien en occident. Ce dernier vainquit les Vandales et les Visigoths, noms qu'avaient pris les Goths en s'établissant en Aquitaine, pour se distinguer des Ostrogoths. Ricimer, mécontent de ne pouvoir le gouverner à son gré, le fit assassiner. Léon alors nomma auguste Anthémius, son ami, et Ricimer n'osa s'y opposer ; il lui demanda même sa fille en mariage. Quelque tems après, Léon ayant fait périr Aspar, Ricimer s'imagina qu'Anthémius lui destinait le même sort : il se révolta et vint assiéger Rome. Léon envoya Olybrius au secours d'An-

thémius, mais il se joignit à Ricimer et se fit proclamer empereur. Il prit Rome et fit égorger Anthémius. Olybrius mourut trois mois après, ainsi que Ricimer. Glicérius se fit proclamer empereur; mais Léon refusa de le reconnaître et donna l'empire à Julius Népos qui vainquit Glicérius. Oreste, général de Népos, se révolta contre lui un an après, et fit proclamer dans les Gaules son propre fils Romulus que les soldats surnommèrent Augustule par dérision. Odoacre, roi des Hérules, profita de ces troubles, s'empara de Ticium où Romulus était enfermé; il le prit, lui laissa la vie, et lui rendit même ses richesses, mais il fit mourir son père Oreste dont il redoutait le courage et les talens. Odoacre acheva de soumettre à peu près tout ce qui restait de l'empire d'occident, bien diminué par les conquêtes des Bourguignons, des Francs, des Vandales et des

Visigoths. Il prit le titre de roi d'Italie, et celui d'empereur y fut établi pour quelque tems *. Il y avait alors à peu près cinq cents ans qu'il avait été donné à Octave Auguste, et douze cent vingt-huit ans que Rome avait été fondée. Il y avait eu dans cet intervalle plus de cinquante empereurs, sans compter un grand nombre de prétendans qui n'avaient point eu de succès marquans.

Dans le même tems l'Orient devint la proie des guerres civiles. Léon, mort deux ans avant la conquète de l'Italie par Odoácre, avait laissé le trône à Léon le jeune, son petit-fils. Zénon, son père, gouvernait sous son nom et Léon le jeune étant mort, il prétendit à lui succéder. Marcien, fils d'Anthémius, avait, comme Zénon, éponsé l'une des filles de

* Fin de l'empire d'occident et Odoacre roi d'Italie, 476 ans après J.-C.

Léon l'ancien. Il lui disputa l'empire et fut vaincu par Illus, général de Zénon. Le nouvel empereur, craignant ensuite l'influence de son général, voulut le faire assassiner; mais il se sauva en Syrie où il fit proclamer Léonce. Vérine, veuve de Léon l'ancien, se déclara en faveur de Léonce contre Zénon son gendre qui l'avait réléguée en Cilicie. Zénon envoya contre eux le jeune Théodoric, prince des Ostrogoths, qu'il ne faut pas confondre avec le premier Théodoric, roi des Visigoths, mort à la bataille de Châlons. Celui-ci, né en Orient, avait été élevé à Constantinople où il avait été remis en ôtage par le roi son père, dans les dernières guerres contre les Ostrogoths. Il vainquit Illus et Léonce et obtint à son retour le titre de consul. Voyant ensuite qu'il excitait à son tour la défiance de l'empereur, il se retira dans ses états, fit la guerre aux Bulgares,

ravagea la Thrace et formait des vues sur Constantinople, lorsque Zénon l'excita à entreprendre la conquête de l'Italie sur les Hérules, et promit de le reconnaître pour souverain de ce pays sur lequel, à titre d'empereur, il croyait avoir encore des droits. Théodoric entra en Italie, défit Odoacre à plusieurs reprises et l'obligea enfin à se remettre entre ses mains *. Il lui avait promis d'épargner ses jours, mais il ne lui tint pas parole, et ternit le cours d'une belle vie par ce manque de foi. Vainqueur de tous ses ennemis, adoré des vaincus, chéri de ses soldats jusqu'à l'enthousiasme, il fut arien sans jamais persécuter ni les payens ni les catholiques; il protégea les savans, distribua les emplois indistinctement aux Goths, aux Romains,

* Fin des Hérules, règne de Théodoric, 493 ans après J.-C.

aux étrangers, sans avoir d'égard qu'au mérite ; il mourut après un règne de trente-trois ans, et fut surnommé le Grand.

## CHAPITRE XXIII.

Les personnes les plus célèbres par leur savoir dans le cinquième siècle après Jésus-Christ, ont été, chez les Latins, le poète Aviénus, et chez les Grecs, Hypatia, fille de Théon, géomètre, qui fut elle-même assez savante pour donner à Alexandrie des leçons de mathématiques et de philosophie. Malheureusement elle était payenne et périt à la fleur de son âge, déchirée en pièces par les Chrétiens. Athénaïs-Eudoxie, femme de Théodose le jeune; elle était venue à la cour réclamer contre le testament de son père qui l'avait déshéritée en faveur de ses frères, sous prétexte qu'une personne aussi savante ne pouvait jamais manquer de rien. Pulchérie, sœur de Théodose II,

appréciant bientôt tout son mérite, la fit épouser à son frère et réalisa ainsi l'espoir que le père avait formé.

Anatase avait succédé à son père Zénon et avait eu beaucoup à souffrir des querelles des prêtres et des courses des barbares. Il avait fait bâtir, pour arrêter ces derniers, une haute muraille qui allait de la Propontide au Pont-Euxin. Après lui, régna Justin qui ne savait ni lire ni écrire et qui, ne pouvant régir convenablement l'état, s'associa son neveu Justinien. Il mourut peu de tems après.

Justinien * est principalement célèbre par le code de lois qu'il établit et qui porte encore son nom, et par ses deux généraux Bélisaire et Narsès. Il envoya le premier contre les Vandales. Bélisaire les chassa de l'Afrique, les repoussa

* Justinien, 534 ans après J.-C.

dans leurs anciennes possessions en Espagne, et emmena leur roi Gélimer prisonnier à Constantinople. Il passa ensuite en Italie où régnait Vitigès, l'un des successeurs de Théodoric-le-Grand. Il le vainquit et l'envoya prisonnier à Constantinople. Il aurait achevé la conquête de l'Italie, si Justinien ne l'eût rappelé sur quelques soupçons qu'on lui fit concevoir contre lui. Les Goths élurent alors un autre roi nommé Totila qui reprit toute l'Italie. Justinien reconnut l'innocence de Bélisaire et le renvoya dans ce pays, mais il fut obligé d'en sortir pour passer en Sarmatie afin de s'opposer aux Slavons qu'il soumit, et il établit une colonie de ses peuples dans un canton de la Pannonie qu'on appela Esclavonie depuis cette époque. Justinien, en son absence, fit marcher Narsès contre Totila. Totila fut vaincu, tué dans un combat, et en lui finit la domi-

nation des Goths qui avait duré soixante ans. Bélisaire, soupçonné de nouveau par l'empereur, fut dépouillé de tous ses biens et envoyé en exil avec toute sa famille. On dit même qu'il lui fit crever les yeux et que Bélisaire, conduit par un enfant, fut réduit à demander l'aumône : mais que Justinien ayant encore une fois reconnu son erreur, l'en dédommagea sur la fin de sa vie par le retour de son amitié.

Justinien eut beaucoup à souffrir à Constantinople de la part de deux factions qui s'étaient formées d'abord sur un sujet bien frivole. Les cochers qui conduisaient les chars dans les jeux du cirque, étaient habillés les uns de vert, les autres de bleu ; ils avaient leurs partisans qui se distinguaient eux-mêmes par le nom de ces deux couleurs. Ces deux partis s'animèrent l'un contre l'au-

tre au point de n'être plus du même avis sur aucun sujet que ce pût être. En vain l'empereur voulut-il employer son autorité pour rétablir la tranquillité ; ils mirent un jour le feu à la ville, ils en vinrent aux mains et il en coûta la vie à trente mille hommes. Justinien lui-même serait devenu leur victime sans le secours de son armée.

Sous Justin II, son neveu et son successeur, Narsès reçut le governement de l'Italie avec le titre de duc ; l'impératrice, qui l'avait pris en aversion, lui fit ôter cet emploi. Pour s'en venger, il appela en Italie les Lombards, peuple germain, mais il mourut avant leur arrivée, et l'empereur y envoya Longin avec le titre d'exarque. Les Lombards se rendirent maîtres de Pavie, et Albion, leur chef, en fit la capitale de ses états. Ils pénétrèrent ensuite dans le reste de l'I-

talie et il ne demeura guères à l'empire que Rome, Ravennes et une partie de la Calabre.

Après Justin régna Tibère, qui remporta de grandes victoires sur les Perses. Maurice, son successeur, obligea le roi de Perse, Cosroës Nourchivan, à lui demander la paix. Cosroës, détrôné ensuite par un rebelle, eut recours à Maurice qui le rétablit dans ses états. Ce prince vertueux fut lui-même la victime d'un perfide nommé Phocas, qui le massacra avec tous ses enfans et se fit proclamer empereur. Il se rendit odieux par ses cruautés. Héraclius, gouverneur d'Afrique, s'approcha en armes de Constantinople, le peuple s'ameuta, égorgea Phocas, et proclama Héraclius.

## CHAPITRE XXIV.

Les personnages savans du sixième siècle après Jésus-Christ, ont été Arthémidore, précepteur de Théodoric-le-Grand ; Cassiodore de Syllacium, qui fut ministre de ce même prince ; Boëce, philosophe, qui fut long-tems protégé par lui et qu'il fit périr parce qu'il le soupçonna d'avoir tramé une conspiration contre lui. Il composa dans sa prison un ouvrage de morale intitulé: *Mes Consolations* ; Grégoire de Tours, historien français ; Tribonien, qui rédigea le code Justinien par l'ordre de ce monarque, et Procope, historien, secrétaire de Bélisaire. On remarque que ce fut à la suite de la conquête des Lom-

bards que la langue latine s'altéra en Italie.

Ce fut sous le règne d'Héraclius que Mahomet se fit connaître en Arabie. Cet imposteur fonda une nouvelle religion qui subsiste encore dans une grande partie de l'Orient. Il arma ses disciples, et soumit toute l'Arabie où il était né *. Ses successeurs, qui prirent le titre de califes, dépouillèrent successivement les Romains de toutes les provinces de l'Asie et de l'Afrique. Ils allèrent assiéger Constantinople sous le règne de Constantin Pogonas qui les repoussa par le moyen du feu grégeois inventé par Callinique. C'était une composition qui, une fois embrâsée, ne pouvait s'éteindre même dans l'eau, et les Grecs mirent ainsi le feu aux vaisseaux des Sarrasins. C'est le nom que l'on donna aux Arabes.

* Naissance de Mahomet, 570 ans après J.-C.

Justinien II, son fils, après avoir perdu toute l'Arménie qui fut conquise par les Sarrasins, eut le nez coupé par ordre de Léonce qui le détrôna. Tibère III fit couper le nez à son tour à Léonce, et Justinien, sortant de la retraite où il avait été confiné, ameuta le peuple, et fit mourir Léonce et Tibère ; mais il fut détrôné une seconde fois et eut la tête tranchée.

Bardane qui avait fait mourir Justinien II, laissa ravager l'empire par les Sarrasins et par les Bulgares : on le chassa et on lui creva les yeux. Artémus, son successeur, fut contraint par les soldats à se faire moine. Ils forcèrent Théodose III à accepter l'empire et le firent moine à son tour pour donner la couronne à Léon III, dit l'Isaurien, parce qu'il était né chez les Isaures, peuple barbare, et l'Iconoclaste, c'est-à-dire

l'ennemi des images *. Il reçut ce dernier nom des efforts qu'il fit pour abolir les hommages que l'on rendait aux images des saints, ce qu'il considérait comme une nuance d'idolâtrie. Les Chrétiens se soulevèrent contre lui en diverses parties de l'empire; ils nommèrent même deux autres empereurs qui furent vaincus par Léon. Ceux des peuples de l'Italie qui reconnaissaient encore pour maîtres les empereurs de Constantinople, se révoltèrent alors et se donnèrent à Luitprand, roi des Lombards. Le pape Grégoire II les condamna et appela Ursin, duc de Venise, qui reprit Rome et Ravennes. Pour récompense de sa fidélité, Grégoire conjura Léon de retirer son décret contre les images, mais Léon, loin d'y consentir, traita Grégoire de rebelle

* Léon III dit l'Isaurien ou l'Iconoclaste, 717 ans après J.-C.

et envoya un exarque avec ordre de le faire périr. Grégoire excommunia l'exarque et implora le secours de ce même Luitprand qu'il avait éloigné. Le peuple de Ravennes égorgea l'exarque et se soumit aux ordres de Grégoire. C'est de cette époque que l'on peut dater la puissance temporelle des papes *. Grégoire ayant appris que Léon rassemblait une armée, craignit de n'avoir pas assez du secours de Luitprand ; il envoya en France où Charles Martel gouvernait durant un interrègne. Il en obtint la promesse d'un renfort considérable. Grégoire II mourut, et Grégoire III qui lui succéda, se maintint contre Léon et contre son fils, Constantin Copronyme, qui continua la persécution des images. Zacharie succéda à Grégoire III et fonda

* Puissance temporelle des papes, 730 ans après J.-C.

la bibliothèque du Vatican. On appelait Vatican le palais des papes. Il obtint de Luitprand la restitution d'un territoire dépendant autrefois de la campagne de Rome. Rachis, qui succéda à Luitprand, envahit de nouveau ce territoire; mais Zacharie lui fit des remontrances si puissantes que non-seulement il lui remit cette conquête, mais que, dégoûté subitement du trône, il se fit moine au couvent du Mont-Cassin, fondé récemment par Saint Benoît.

Astolphe, successeur de Rachis, ravagea l'Italie, s'empara de Ravennes et vint mettre le siége devant Rome. Etienne III, qui était pape alors, se sauva en France, vint implorer le secours de Pepin, fils de Charles Martel. Pepin avait eu de grandes obligations à Zacharie qui avait contribué en partie à le faire proclamer roi par les Français. Pepin passa en Italie, et Astolphe effrayé

demanda la paix : mais dès que Pepin eut repassé les Alpes, il revint assiéger Rome. Pepin remit encore une fois le pape en possession de ses domaines, et fit un acte par lequel il reconnaissait les papes légitimes souverains de Rome et de son territoire, sous le nom de patrimoine de Saint-Pierre. Didier, successeur d'Astolphe, attaqua de nouveau la ville, et Charlemagne, fils de Pepin, vainquit Didier et l'envoya prisonnier en France, mettant ainsi fin à la domination des Lombards qui avait durée 206 ans *.

Copronyme mourut et laissa son fils, Léon Chazare, sous la tutelle de sa mère Irène. Quelques années après, Charlemagne revint en Italie pour secourir le pape Léon III contre ses voisins. Il fut proclamé empereur d'occident à Rome,

* Fin des Lombards, 774 ans après J. C.

après plus de trois cents ans d'interrègne. Irène, pour gouverner plus sûrement, avait fait mourir son fils. Elle offrit à Charlemagne de l'épouser pour réunir les deux empires; mais Nicéphore fit déposer Irène et la relégua à l'île de Lesbos. Nicéphore reconnut Charlemagne et fit alliance avec lui *. C'est à cette époque que l'empire d'orient, appelé généralement alors le Bas-Empire, fut entièrement séparé, par la religion, les mœurs et le gouvernement, de l'empire d'occident.

* Nouvel empire d'occident, Charlemagne et Nicéphore, 800 ans après J.-C.

# TABLEAU CHRONOLOGIQUE

## DE L'HISTOIRE

## DES EMPEREURS ROMAINS.

| | Après la naissance de Jésus-Christ. |
|---|---|
| Règne de Tibère. . . . . . . . . . . | 14 |
| Mort de Germanicus. . . . . . . . . | 19 |
| Règne de Néron. . . . . . . . . . . | 54 |
| Règne de Vespasien. . . . . . . . . | 69 |
| Règne de Titus. . . . . . . . . . . | 79 |
| Règne de Trajan. . . . . . . . . . . | 98 |
| Règne de Marc-Aurèle. . . . . . . . | 161 |
| Règne de Dioclétien. . . . . . . . . | 284 |
| Règne de Constantin. . . . . . . . . | 306 |
| Constantin seul. . . . . . . . . . . | 324 |
| Empire à Constantinople. . . . . . | 329 |
| Mort de Constantin. . . . . . . . . | 337 |
| Règne de Julien. . . . . . . . . . . | 361 |

Après la naissance
de Jésus-Christ.

| | |
|---|---|
| Règne de Théodose. | 379 |
| Alaric pille Rome. | 409 |
| Bataille de Châlons. | 451 |
| Puissance spirituelle des papes. | 454 |
| Fin de l'empire d'occident. | 476 |
| Règne de Justinien. | 534 |
| Naissance de Mahomet. | 570 |
| Léon III l'Iconoclaste. | 717 |
| Puissance temporelle des papes. | 730 |
| Fin des Lombards. | 774 |
| Nouvel empire d'occident. | 800 |

---

VERS la fin de l'automne, M.me de Luderville et sa famille avaient quitté Beau-Séjour : leur départ avait même été plus prompt qu'ils ne l'avaient projeté. M. de Luderville avait reçu du gouvernement un ordre qui l'obligeait à faire une tournée assez considérable dans la Hollande. Ce voyage pouvant être de plus d'une année, M.me de Luderville qui, comme nous le savons déjà, n'était point du tout attachée aux plaisirs du grand monde, saisit avec avidité cette occasion de vivre d'une manière plus étroite avec son mari et ses enfans. Je dis ses enfans, car M. de Luderville avait décidé, dès le premier moment, qu'il emmènerait ses fils avec lui. Il était fort aise de leur faire connaître un pays

nouveau, de leur faire étudier sur les lieux mêmes des mœurs et une langue étrangères. M.me de Luderville, avant de se déterminer, consulta son amie, M.me de Jouchère. Celle-ci, ne croyant pas qu'il pût y avoir pour une femme de place plus convenable que le sein de sa famille, n'hésita point à lui conseiller de suivre la sienne, puisque la fortune de M. de Luderville et le genre de sa mission ne pouvaient y mettre aucun obstacle. Alphonse ne put s'empêcher d'envier un peu le bonheur d'Ajax qui, sans abandonner ses parens, allait parcourir des contrées lointaines. Depuis l'aventure du grand chemin, M. Ajax avait changé singulièrement à son avantage. D'abord, sans conserver contre Rosalie une rancune puérile et condamnable, il avait apprécié son caractère, son penchant pour la malignité et sa fausse sensibilité. En même tems, la

simplicité, l'amabilité naturelle de Caroline, l'enjouement d'Alphonse et la bonhomie de Théophile, s'étaient montrés à lui dans leur véritable jour. On est porté, sans s'en rendre compte, à imiter ceux avec qui l'on vit, lorsqu'on les estime et qu'on les aime: en sorte que, sous des dehors encore un peu recherchés et compassés, on commençait cependant à démêler dans M. Ajax toutes les qualités de ses meilleurs amis. Ce ne fut pas sans peine qu'il se vit obligé de se séparer d'eux pour si long-tems. Il promit à Alphonse, de la manière la plus solennel, de ne l'oublier de sa vie; il se contenta de le dire à Caroline qui le crut sans qu'il le lui jurât: il promit enfin de leur donner exactement de ses nouvelles, de leur envoyer un journal détaillé des événemens les plus importans de son voyage et de ses observations les plus intéressantes. Il n'y a point

de jeune voyageur, à son départ, qui ne s'imagine avoir un jour les relations les plus curieuses à publier. Aussi, plus de quinze jours avant de quitter le Dauphiné, Ajax, avec le secours d'Alphonse, avait coupé, cousu, numéroté un énorme cahier de papier, s'était muni d'un gros paquet de plumes toutes taillées et d'un écritoire de poche, afin de le porter toujours sur lui, dans la voiture, dans la campagne, et de ne laisser échapper aucune des remarques et des pensées heureuses qui lui seraient suggérées sur la route. Le jour fatal étant arrivé, les hôtes de Beau-Séjour vinrent prendre congé des habitans du vieux Château. M. de Luderville conjura M.me de Jonchère de vouloir bien visiter quelquefois Beau-Séjour, de s'y regarder absolument comme chez elle, d'y donner des ordres, mais il recommanda en particulier à Caroline de donner un coup-

d'œil au temple égyptien, au pavillon chinois et aux peintures à fresque de Lucullus, dont il craignait que M.me de Jonchère ne fît pas tout le cas qu'il désirait, et dont ses gens pouvaient négliger le soin en son absence. Caroline, à la fois touchée et flattée de sa confiance, promit de veiller sur eux sans relâche. Ajax, dirigé par sa mère, baisa la main de M.me de Jonchère et même celle de Caroline qui rougit excessivement en recevant cet hommage inattendu. C'était pour la première fois de sa vie, et son embarras fut d'autant plus grand qu'elle n'avait point encore examiné la contenance que l'on doit avoir lorsqu'on se laisse baiser la main. Elle craignit bien de n'y avoir pas mis la grâce et, tout à la fois, la dignité requises. Néanmoins elle eût été bien fâchée que M.me de Luderville n'eût pas eu cette idée, car Rosalie était pré-

sente, et Ajax se contenta de la saluer au lieu de lui baiser aussi la main. De son côté, Rosalie, qui avait préparé une scène de départ infiniment touchante dans laquelle elle comptait s'emparer du premier rôle, fut si outrée de cette marque de préférence qu'elle la supprima en totalité. On reçut des nouvelles de M.me de Luderville avant qu'elle quittât Paris. Ensuite quelques semaines s'écoulèrent; mais il n'y avait pas de jour qu'on ne parlât des voyageurs au vieux Château. On calculait combien de tems encore il faudrait attendre les premières feuilles de ce fameux journal qu'Ajax avait promis. Chaque fois que Babet revenait de la ville avec les paquets de la poste, les enfans se précipitaient au-devant d'elle; Alphonse s'informait d'un ton fier s'il n'y avait pas de lettres à son adresse. Des lettres pour moi, pour moi! répétait-il avec emphase; et

Babet répondait toujours : non. Enfin, un jour, elle lui cria de loin : j'ai une lettre pour vous, M. Alphonse, et un gros paquet encore ! Alphonse eut besoin de toute sa force pour se contenir et conserver la gravité, le décorum convenables aux gens faits pour recevoir des lettres. Cependant, Babet n'en finissait pas, jamais elle n'avait été si long-tems à débarrasser ses paniers, à arranger toutes ses emplettes. Le bienheureux paquet se trouva tout au fond. Alphonse, comme de raison, s'en saisit. Théophile le couvrait de ses regards, il aurait voulu au moins qu'il lui fût permis d'y toucher, mais il n'y avait pas moyen, Alphonse l'emportait en triomphe. Il entra dans la chambre de M.me de Jonchère. — Voici, dit-il d'un air important, des nouvelles que je reçois de la Hollande.... C'était précisément l'heure de la récréation ; M.me

de Jonchère lui permit d'en faire tout haut la lecture. Ce ne fut pas, pour cette fois, autour de M.me de Jonchère, mais autour d'Alphonse que l'on se rangea.

Il toussa, cracha même et se moucha pour le moins cinq ou six fois, au grand déplaisir de Théophile et de sa cousine; enfin il ouvrit la lettre, et, d'une voix claire et perçante, il lut, ou plutôt il déclama ce qui suit :

Amsterdam, novembre 1810.

« Depuis que je t'ai quitté, mon cher Alphonse, je n'ai cessé de penser à toi et aux engagemens que nous avons pris ensemble : mais, ô mon ami ! que c'est une petite chose de voyager dans la Hollande ! point de déserts ni de sauvages; on n'y voit que des gens à peu près faits comme les autres et puis des chemins superbes et d'assez bonnes auber-

ges. Pour comble d'ennui, maman s'était obstinée à prendre sa grande berline qui est excellente, en sorte que nous n'avons ni cassé, ni versé sur la route; et que je n'ai pas eu le plus petit prétexte pour tirer mon écritoire, ni mon porte-feuille dans lequel j'avais mis pourtant une main de papier ponr faire des notes. Ce n'a été qu'au passage du Biesboss que j'aurais pu m'en servir, si j'en avais eu le tems. C'est là que j'ai vu, pour la première fois, la plaine liquide et que je me suis livré *à la fureur des flots*; oui des flots, car ce petit golfe est formé du mélange des eaux de la Meuse et de celles de l'Océan qui remontent ainsi au milieu des terres. Avant de nous embarquer, papa renvoya la berline qui ne pouvait plus nous servir; car, au-delà du Biesboss, on voyage sur des dignes fort étroites,

et il faut, pour que deux voitures puissent y passer de front, se servir de celles du pays qui sont infiniment moins larges que les nôtres. Je fus charmé de cet arrangement : ce n'est pas que j'eusse envie qu'il arrivât le moindre accident à papa et à maman, ni même à moi, mais encore faut-il bien éprouver quelque inquiétude, quelque petite contrariété dans un voyage ; et dans cette maudite berline je dormais malgré moi comme dans mon lit. »

Il dormait, dit Alphonse en s'interrompant et en laissant tomber ses bras : il dormait sur la route de la Hollande ! c'était bien la peine de voyager.

Mais il te dit aussi que c'était malgré lui, observa le bon Théophile. — Mon dieu, continue donc, dit Caroline. — Je continuerai s'il me plaît, répondit Alphonse ; la lettre est à moi,

pour moi ; elle est bien à mon adresse, et, si je continue, c'est par respect pour maman.

« Nous nous embarquâmes dans une espèce de chaloupe qui allait à la voile : il fallait souvent virer de bord parce que le vent était contraire, et dans ces occasions la barque penchait d'une manière effrayante. Le choc des vagues contre le bord les faisait jaillir dans les airs, et nous en étions tous aspergés ; ce qui d'abord me fit beaucoup rire, mais sur la fin je craignais fort d'être enrhumé. On dit que, dans le cœur de l'hiver, ce golfe est couvert de glaçons ; on se sert alors, pour le franchir, de barques plates en dessous et montées sur des rouleaux. Quatre hommes se placent aux côtés de la barque et la poussent sur la glace jusqu'à ce qu'elle se rompe, et que la barque se trouve naturellement à flot ; alors ils

sautent à bord, ils se mettent à ramer jusqu'à un nouveau banc de glace, et ainsi de suite. Je crois que j'aurais été bien aise de faire le trajet de cette manière, je n'en suis pas cependant bien sûr; pour maman, elle a dit très-positivement qu'elle ne s'en serait pas souciée. Avant de passer le Biesboss, nous nous reposâmes quelques momens dans une auberge où il y avait un billard. C'était un dimanche : tous les bons habitans des villages voisins étaient là dans leurs habits de fête, bien longs et bien amples, une pipe à la bouche, des sabots aux pieds et une queue à la main, jouant avec un flegme imperturbable. Ce n'est pas que leurs figures soient précisément graves ; on ne peut dire non plus qu'elles soient précisément gaies. J'ai cherché long-tems ce qu'elles exprimaient.... Maman prétend que c'est la raison.

» Le but de notre traversée était une

petite maison rouge où je reçus une espèce d'affront. Je voulus goûter d'une tartine à la façon du pays, composée d'abord d'une tranche de pain noir, d'une autre de jambon, d'une couche de beurre et d'une tranche de fromage, recouverte par une rôtie de pain blanc. Cela n'est pas absolument mauvais, mais fort dur et fort salé, et je t'assure que j'aime infiniment mieux les tartines de confitures de M.[lle] Caroline à qui je fais bien mes complimens. C'est à elle, au moins, à qui je fais mes complimens, et non pas aux confitures. (Caroline s'inclina). Quand je voulus payer ce singulier mélange, j'eus bien de la peine à y réussir. A Anvers, nous avions changé notre argent de France contre de l'argent de Flandre; avant de passer le Biesboss, il aurait fallu échanger l'argent de Flandre contre de la monnaie de Hollande. Nous trouvâmes sur la

grève des calèches ouvertes de tous les côtés, qui doivent être singulièrement agréables durant l'été. Nous voyagions sur une digue élevée au-dessus du sol qui commençait à être en partie inondé, et l'on nous dit qu'il le serait entièrement avant un mois. Je m'en affligeai, car cela doit rendre fort incommode et fort mal-sain le séjour de plusieurs habitations charmantes que nous voyions à droite et à gauche. Les bâtimens était en briques avec des contrevents peints en vert, ce qui leur donne un coup d'œil éclatant. Les plantations qui les environnent doivent produire un effet d'autant plus agréable, dans la belle saison, que ces bosquets épars rompent seuls l'uniformité de la campagne, entièrement plate et unie, mais bien verte et bien cultivée. Les chevaux sont excellens en Hollande et principalement dans le nord, ainsi nous

allions grand train. Nous traversâmes un grand nombre de villages d'une propreté si parfaite que la moindre chaumière offre un aspect vraiment séduisant, et mon papa a déjà décidé qu'à son retour il ferait bâtir une petite maison hollandaise dans le parc de Beau-Séjour. Je remarquai, dans leur architecture, une chose singulière : les toits ne sont pas faits comme ceux de nos maisons, ici le pignon est toujours sur la rue et forme une façade pyramidale avec des crans des deux côtés comme les marches d'un escalier. Il en résulte que jamais une tuile ne peut tomber sur la tête ; la pente, au lieu de l'entraîner dans la rue, l'entraîne dans l'espèce d'angle que forme la jonction des toits. Les maisons modernes sont exemptes de cette forme bizarre.

» Notre arrivée à Dordrecht a été le moment le plus délicieux du voyage.

Imagine-toi une ville qui paraît toute neuve, les maisons étincelantes de mille couleurs, les rues pavées en briques, et, pour comble d'agrément, une foule de moulins à vent tout autour de la ville. Ils vaudraient à eux seuls la peine que l'on vînt en Hollande. J'aurais su bien mauvais gré à notre ami Don-Quichotte s'il avait voulu leur briser les ailes; ce ne sont pas de ces moulins à vent qui ont l'air si bête et si villageois! Ceux-ci sont élevés sur une large rotonde autour de laquelle règne un balcon, d'une forme vraiment élégante; ils sont peints de diverses couleurs, et l'axe de leurs ailes est presque toujours ornée d'une belle étoile d'or. J'en ai fait le croquis à la hâte, et j'ai le projet de prier papa de trouver bon que l'on me bâtisse un moulin à côté de la petite maison hollandaise; car, enfin, si papa se fait faire des maisons, des

temples, des hiéroglyphes et des monumens antiques, c'est bien le moins, que j'aie, moi, un moulin à vent. »

Assurément, dit Théophile, il y aurait de la cruauté à le lui refuser. Silence! dit Alphonse, et il continua.

» C'est à Dordrecht que je vis, pour la première fois, des vaisseaux. La barque du Biesboss, qui n'est même pas pontée, ne m'en avait donné qu'une idée bien imparfaite. Depuis Dordrecht nous eûmes à traverser dans un bac plusieurs bras du fleuve. Nous arrivâmes enfin dans la soirée à la petite ville de Gouda où nous attendait une barque, non comme celle du Biesboss, mais à peu près comme les coches d'eau qui vont de Paris à Nogent, à Auxerre. On descend par une trappe dans une grande pièce où l'on se trouve en nombreuse compagnie, à moins qu'on ne loue en particulier une petite chambre, nom-

mée rousse, qui appartient au plus diligent. Elle était louée d'avance, et nous ne pûmes y obtenir de place, même pour maman. Elle fut obligée de rester dans cette grande pièce, bien basse, bien infecte, bien étouffante, et rendue plus incommode encore par la fumée d'une multitude de pipes, par la vapeur de fréquentes rasades d'eau-de-vie qui succédaient immédiatement à la consommation de chaque pipe, et immédiatement après l'eau-de-vie l'on recommençait à fumer. Cet exercice dura sans interruption jusqu'à notre arrivée à Amsterdam, c'est-à-dire jusqu'à sept heures du matin. Quand maman sortit de ce cachot ténébreux et que je la vis au grand jour, je fus tenté de croire qu'elle avait subi une métamorphose : son voile et sa robe blanche étaient devenus d'un gris cendré qu'ils ne perdront jamais, je crois au blanchissage.

» Amsterdam est une ville grande, bien batie, avec de belles rues. Elle est traversée par une rivière et coupée par de larges canaux plantés d'arbres des deux côtés ; ce qui forme un beau coup-d'œil et doit rendre agréable le séjour des maisons qui bordent ces quais. Mais, d'autre part, ces eaux stagnantes dans lesquelles, en dépit des ordonnances de police, on jette toutes les immondices des environs, engendrent, dit-on, des vapeurs putrides et occasionnent des maladies contagieuses. Il est certain qu'au milieu des jolies barques qui décorent le canal, au lieu de voir circuler une eau limpide, on voit flotter des feuilles de choux et de navets qui en détruisent tout le charme. L'intérieur des maisons est moins commode qu'on ne l'imaginerait d'abord; les escaliers sont excessivement roides et les pièces mal distribuées. Comme, e

Hollande, toutes les rivières entrent dans les canaux où les eaux prennent une saveur désagréable, comme les sources sont alimentées par l'écoulement et la filtration des marais, il en résulte qu'il n'y a presque point d'endroit dans cette contrée où l'on puisse boire de l'eau agréable et saine, pas même de l'eau de citerne qui contracte toujours un goût de pourriture dans les cavités où on la conserve. Celle que l'on achète à Amsterdam vient d'Utrecht et se vend seize sous de France la bouteille, mais on n'en porte pas dans tous les points de la Hollande, et il y a dans ce pays bien des gens qui n'ont pas bu, dans toute leur vie, une seule goutte d'eau pure. Les personnes riches qui ne craignent pas pour leur raiso[illegible] du vin à leurs repas et les [illegible] [illegible]elques-unes ne bo[illegible] [illegible]bien cependant [illegible]

rer ; le vin lui-même n'y réussit guères ; et ceux qui n'aiment pas la bière y suppléent par une grande quantité de café en lavage dans la matinée, et de thé dans l'après-dîner. Comme il est essentiel de faire disparaître le mauvais goût de l'eau, on fait le thé extrêmement fort, et, le sucre étant assez cher, on n'en met guères, ce qui produit une boisson tiède, âcre et amère, à laquelle succèdent quelques bouteilles de vin rouge. Sans les petits gâteaux qu'on y ajoute dans les thés priés, je trouverais que cet usage ressemble plutôt à une pénitence qu'à une friandise. Le café du matin ne vaut pas beaucoup mieux ; on le fait si léger que trois ou quatre de ces tasses ne valent pas celle que mon papa prend après son dîner. A telle heure que vous arriviez dans une maison hollandaise, on vous offre, suivant l'occasion, du café, du thé ou du vin ; et si

c'est un homme, toujours du tabac à fumer. La table est aussi chargée de pipes que de tasses de porcelaine, et les dames étant accoutumées à cette vapeur dès l'enfance, n'en sont point du tout révoltées. Il résulte de cet usage qu'il est ici plus poli d'inviter les gens à venir vous voir que de les aller voir soi-même, et c'est une entrave qui doit, à ce que dit maman, rendre la société moins intime. La discrétion, la délicatesse, quelquefois même le défaut d'aisance qui peut dégoûter d'aller prendre du thé, rendent nécessairement les communications moins fréquentes et moins faciles qu'en France. Dans nos petites villes, par exemple, on se réunit dans les assemblées sans aucun frais de part ni d'autre, et l'on peut se voir tous les jours sans craindre d'offenser l'amour-propre ou de causer quelque gêne pécuniaire. »

Groningue, novembre.

« Dans l'article dernier de mon journal j'étais demeuré, je crois, à Amsterdam, fort occupé de réflexions philosophiques sur les mœurs des Hollandais en particulier, et sur les liens de la société en général. » — Comme il écrit bien! interrompit Théophile enchanté de cette longue phrase à laquelle il ne comprenait rien. — J'ai toujours pensé, dit Caroline d'un air capable, que M. Ajax serait un jour plein de mérite. — Tu ne l'as pas toujours pensé, s'écria son cousin; tu as trouvé cela le jour même où il t'a baisé la main. Déjà Caroline levait sur Alphonse des yeux menaçans et allait répondre sans doute avec amertume à ce sarcasme, lorsque M.me de Jonchère prit la parole. — Ajax sera sans doute un sujet intéres-

sant, dit-elle, s'il continue à se défaire de ses ridicules, à travailler de bonne foi à l'ornement de son esprit et de sa mémoire. Quant à cette phrase et à quelques autres dont il a décoré la relation de son voyage, il est clair qu'il les a recueillies dans la conversation de ses parens et des personnes de leur connaissance. Il n'y a pas grand mal à cela, s'il les a méditées, s'il a su en apprécier la justesse et s'il ne les cite pas mal à propos. Alphonse reprit sa lecture.

« Nous quittâmes Amsterdam après quelques jours de résidence et nous nous embarquames sur le Zuiderzee. Ce golfe est assez large pour qu'il y ait un moment, en le traversant, où l'on n'aperçoit ni l'une ni l'autre rive ; et l'on peut se croire un instant dans l'Océan Atlantique ou Pacifique, comme l'on veut, ce qui est fort agréable, et je

mets le trajet du Zuiderzée au premier rang de mes voyages maritimes. Je craignais bien d'avoir le mal de mer. Je restai presque immobile à la place où l'on m'avait fait asseoir, sans vouloir ni boire, ni manger, ni marcher, ni me coucher, ainsi que me l'avait recommandé M.me de Jonchère. Quant à me coucher, il aurait suffi de jeter un coup-d'œil sur les lits du paquebot pour m'en ôter l'envie; ils sont établis dans des espèces de niches ou d'armoires où l'air est humide et corrompu, et les draps et les couvertures sont si mal-propres qu'ils me faisaient bondir le cœur. Nous eûmes le plus beau tems du monde et arrivâmes avant le jour au petit port de Lemmer où nous passâmes du vaisseau dans une barque plus détestable encore que celle de Gouda. Avant qu'elle quittât Paris, on avait vanté à ma mère l'élé-

gance et la commodité des yachts sur lesquels on voyageait en Hollande ; nous les cherchions en vain depuis notre départ, et nous étions tentés de traiter de fables ces charmans récits, mais nous avons appris que ces jolies barques sont établies pour la navigation de Rotterdam et de La Haye. Nous passâmes un jour et une nuit dans celles-ci qui furent inventées, je crois, pour éprouver la patience infatigable des Hollandais. La lenteur de leur marche, la mal-propreté, l'incommodité de l'intérieur, l'insouciance des mariniers, tout conspire pour rendre cette manière de voyager la plus ennuyeuse qu'il soit possible d'imaginer. Elle a, à la vérité, le mérite d'être fort économique: il en coûte peu, pour soi et ses effets, d'Amsterdam à Groningue. Mais que pourrais-je te dire des pays que nous avons traversés! je ne les ai même pas entre-

vus ; maman ne me permettait point de monter sur le pont parce que la barque était extrêmement étroite, et j'en étais plus impatient encore d'arriver. Le second jour, nous fûmes de bonne heure à Groningue. C'est une ville bien bâtie, assez considérable puisque l'on y compte vingt-cinq mille ames ; elle a de belles églises luthériennes, et possède l'avantage inestimable d'être dans une situation un peu plus élevée que le reste de la Frise et d'etre par conséquent plus saine. Elle est renommée pour l'abondance, le prix modéré de la plupart des denrées et le caractère affable et hospitalier de ses habitans. On y trouve, parmi les gens bien élevés, principalement parmi les femmes, beaucoup de personnes parlant français. Il n'y a point d'école où l'étude de cette langue ne soit considérée comme la base de la bonne éducation ; ce qui fait dire

à mon père que, puisque cette opinion existait à cette distance de la France avant la réunion des deux empires, on doit raisonnablement présumer que, dans toute la génération future, la mode et l'utilité réunies ne dispenseront qui que ce soit de parler français. Cependant, parmi les gens du peuple, nous trouvons bien des personnes qui ne peuvent nous entendre. Lorsque nous demandons quelque chose, on nous regarde et l'on dit *kan nit verstan*, (on prononce camferston), ce qui signifie, je ne vous entends pas; et maman, qui est toujours polie, fait alors la révérence et leur répond : bien obligé; aussi je m'applique singulièrement à déchiffrer le hollandais et l'allemand. Il est à remarquer qu'ici l'étude de la langue latine, si universellement cultivée en France, est absolument réservée à ceux qui se destinent à l'état ecclésiastique ou au

barreau, et qui fréquentent l'université ; ils y joignent celle des langues orientales, anciennes et vivantes, telles que l'hébreux et l'arabe, et des sciences les plus abstraites. Pour les autres qui sont destinés, pour la plus grande partie, au commerce, la langue française, l'histoire, la géographie, les talens agréables, sont les seules branches d'instruction qui leur semblent nécessaires : ainsi l'on pourrait diviser la société en deux classes ; l'une grave et pédante, l'autre superficielle et frivole. En France, à ce que j'ai entendu dire, cette différence dans l'éducation ne manquerait pas, en raison du caractère national, de produire ainsi les deux extrêmes ; mais le tempérament hollandais ramène tout à une nuance presque uniforme. Ce qui a singulièrement excité mon admiration et mon intérêt, c'est de trouver, à cette extrémité de l'Europe, une insti-

tution de sourds et muets dirigée par un habitant de cette ville qui, plein d'admiration pour le génie de l'abbé de l'Epée, pour les talens de M. l'abbé Sicard, animé, comme eux, par l'amour de l'humanité, étudia long-tems leur système et entreprit enfin de le mettre en pratique dans sa patrie. Le succès a couronné ses efforts. On y rend à ces infortunés, par le secours de l'étude, non-seulenent l'usage de leur intelligence, mais encore celui de la parole. On leur indique la position des lèvres et de la langue convenablement à chaque syllabe qu'on veut leur faire prononcer, et on les exerce à chasser en même tems l'air de leurs poumons. Tous ne réussissent pas à proférer ainsi, d'une manière spéculative, des sons dont ils ne peuvent juger par eux-mêmes, et il résulte toujours de leur manière d'apprendre à parler des voix rau-

ques et une prononciation rude et extraordinaire ; mais enfin ils parlent, la nature ingrate est forcée ; c'est le chef-d'œuvre de l'art et de l'humanité. Ceux mêmes qui ne parviennent point à parler, lisent et écrivent avec pureté, non-seulement la langue hollandaise, mais l'allemande et la française ; et leur esprit cultivé les élève, avec toutes leurs infirmités, au-dessus de l'homme ignorant que la nature a pourvu, presque en pure perte, de tous ses organes. Mais je deviens aussi profond que si j'occupais moi-meme des chaires de l'université ; il est tems de parler de choses un peu plus gaies, par exemple, des costumes.

» Parmi les dames, on suit passablement les modes de notre patrie, si ce n'est que l'on ne distingue point assez ce qui convient à chaque saison, et l'on porte encore ici des chapeaux de

paille comme si nous étions au cœur de l'été. Les paysannes m'ont fait autant d'impression par la bizarrerie de leur coiffure, qu'aucune des estampes des voyages autour du monde dont mon papa possède une si belle édition dans sa bibliothèque à Beau-Séjour ; et qu'il feuillete environ une fois par an. Imagine-toi d'abord un petit béguin noir, parfaitement serré autour de la tête et retenu par deux plaques d'or ou d'argent, suivant la fortune de celle qui les porte ; elles viennent s'appuyer sur les tempes en s'arrondissant autour des oreilles. Une bande flexible, de même métal, les joint l'une à l'autre en formant un cercle derrière la tête. Chez les plus élégantes, une autre bande ciselée traverse le front en guise de diadème. Par dessus ces ornemens, plutôt massifs qu'agréables, elles mettent un autre

béguin de dentelle ou de mousseline très-claire, auquel s'adapte un grand falbala qui descend jusqu'au bas de la taille et produit un assez bon effet. Quand elles sortent, elles ajoutent encore à cette coiffure un chapeau de paille, chargé de rubans, ou même de plumes et de fleurs. Chez les jeunes femmes, ce chapeau se rapproche assez de la forme des capotes françaises; mais parmi les bonnes vieilles, attachées à toute l'intégrité du costume national, c'est bien autre chose, en vérité! Imagine-toi le guéridon de M.me de Jonchère, ce guéridon duquel personne, si ce n'est ta cousine, n'a la permission d'approcher, depuis que tu as, en le culbutant, égaré le dé, épointé les ciseaux, et cassé l'écritoire de porcelaine de ta maman. Leur chapeau, aussi aplati, aussi large, a sans exagération plus de dix-huit pouces de

trois côtés ; mais il a peu d'ampleur derrière la tête, la forme se trouvant placée, non au milieu, mais à l'une des extrémités, ce qui lui fait perdre tout l'avantage qu'il pourrait retirer de sa ressemblance avec un parapluie. Cette disproportion fait qu'il est difficile à ces pauvres femmes de lui conserver l'équilibre ; les deux larges rubans qui l'assujétissent ne suffisent point pour le préserver des effets de la moindre haleine des vents. Elles sont presque toujours obligées de le tenir à deux mains, ce qui leur donne à elles-mêmes, à cause de l'écartement des bras, la forme d'un pot à deux anses ; et, quoiqu'en général les rues de la ville de Groningue soient assez larges, il y en a quelques-unes où deux femmes, ainsi coiffées, marchant de front, suffisent pour intercepter le passage.

« Le reste de leur costume, moins ex-

traordinaire, n'est pas de meilleur goût. Elles portent un déshabillé à grandes et longues basques, de couleur ordinairement brune et unie, un jupon à raies, soit bleues et jaunes, ou rouges et blanches, pas plus larges que la main. La quantité et la qualité des jupons sont telles que les petites filles mêmes paraissent grosses comme des tours. A Amsterdam on ne voit point de ces costumes bizarres ; les femmes de la classe inférieure portent des bonnets assez jolis qui s'attachent sous le menton, et leurs habits diffèrent peu de celui des Françaises du même état.

» Le gibier, la volaille, le bétail, et surtout les légumes sont, ici, excellens. C'est encore un article que je ne me pardonnerais point de passer sous silence avec toi. » — Voyez cet impertinent, dit Alphonse, il est cent fois plus gourmand que moi! — « La terre

mide et vaseuse nourrit parfaitement les racines, et nulle part la culture de la betterave pour faire du sucre ne pourrait réussir mieux qu'ici ; mais le climat n'est pas favorable aux fruits, il n'y mûrit que quelques groseilles et quelques pommes. Les desserts se composent de fruits secs transportés du midi de la France, et de pâtisseries que l'on fait ici moins bien qu'à Amsterdam. les Hollandais ont un usage qui leur est commun, dit-on, avec les Allemands et les Suisses ; c'est de mêler le sucre à la viande. Ainsi, l'on sert le rôti sur une litière de pruneaux ou de pommes cuites, et leurs poudings sont arrosés de sirop et de beurre fondu.

» Maman a beaucoup à souffrir ici du froid et de [illegible] Les [illegible] sont [illegible] d'u[illegible] de [illegible] épar[illegible] verte [illegible]

guères y passer la bassinoire ; ce meuble n'est pas très-répandu, et, les draps n'étant jamais bien secs, il semble, quand on se couche, que l'on se met dans un bain d'eau froide. L'habitude qu'ont les Hollandais de laver l'intérieur des appartemens, contribue sans doute à y maintenir cette humidité ; aussi les plafonds, les cloisons, les meubles sont-ils toujours vernis afin de pouvoir les éponger, au moins une fois par semaine. Cet usage semble nécessité par la vapeur du charbon et de la tourbe qui dépose partout une poussière noire et tenace que l'on a même de la peine à enlever de dessus la peau. On ne se contente pas de nettoyer ainsi l'intérieur des bâtimens ; on a des pompes et des balais au bou d'une grande perche, pour laver aussi le dehors des maisons, depuis le toit jusqu'au rez-de-chaussée, ce qui leur donne cet air de fraîcheur et de nouveauté. Les

tapis et les draperies de mousseline blanche forme la partie la plus recherchée de l'ameublement. Il fait déjà extrêmement froid, mais les Hollandais y paraissent médiocrement sensibles. Il y a beaucoup de leurs appartemens qui n'ont ni poële, ni cheminées. On dit qu'un ancien impôt, établit sur le nombre de feux, a produit cet effet sur un peuple naturellement patient et économe. Les hommes portent des vêtemens épais, mais les femmes sont beaucoup moins vêtues que les Françaises qui, lorsqu'elles sortent à pied, ont des douillettes et des fourrures. Bien des femmes ici ont les bras nus dans la rue. Je t'ai dit que l'on employait la tourbe et le charbon pour le chauffage; ils ne sont pas bien chers, mais il en faut une si grande quantité que cela devient à peu près aussi couteux que le bois l'est dans quelques-unes de nos provinces. Il n'y a d'arbres ici que pour l'agrément. Les

habitans seraient bien malheureux si la nature n'avait enrichi leur pays d'une multitude de tourbières, et si le sol, naturellement glaiseux, ne leur fournissait d'excellentes briques pour bâtir leurs demeures, car il n'y a pas un caillou. On a fait venir de France ou de Norwége toutes les pierres dont les rues et les grandes routes sont pavées; on en fait venir encore tous les bois de construction, et jusqu'aux allumettes ou bûchettes de sapin qui se vendent 15 à 20 fr. de France le millier, et qui servent à embâser la tourbe tous les matins. Mais ces plantations d'agrément dont je t'ai déjà parlé, multipliées et soignées, rendent les environs de Groningue très-rians. Ils sont entrecoupés par les canaux et dominés par les fortifications. Enfin, à peu de distance de la ville, est un joli bois qui sert de promenade durant l'été. Tout à l'entour sont

des maisonnettes où l'on trouve du café, du thé et des pipes, et dont je ne fais cas que parce que leur coup-d'œil complette le paysage. L'été . . . mais l'été est ici une saison si fugitive? à peine la nature vient-elle d'éclore qu'on la voit décliner et se flétrir . . . Numan, à qui je viens de lire cet article, dit que j'ai parlé comme un poète français. Il est certain que les Hollandais paraissent assez indifférens sur les moissons de fleurs, le ramage des oiseaux, et que l'hiver semble avoir pour eux plus de charmes. Quand je leur parle de tapis de verdure ils me parlent eux-mêmes de glace et de patins. Il gêlera bientôt, me disent-ils d'un air de triomphe . . . . et je gêle moi-même en les écoutant.

Groningue, décembre.

« Eh bien ! mon ami, les voilà satisfaits ; il gêle horriblement, et comme toute la campagne autour de Groningue avait été inondée par les pluies d'automne, la ville se trouve à présent au milieu d'une mer de cristal. De loin en loin on voît des chaumières, des bouquets d'arbres, s'élever et se réfléchir sur cette surface brillante et limpide, semblables à ces oasis fertiles que l'on trouve dans les déserts du Sahara, et qui forment comme des îles de verdure au milieu d'une mer de sable. Partout ailleurs ce théâtre vaste et stérile serait celui de la désolation ; cette eau glacée, ces maisons isolées, sembleraient devoir exciter l'inquiétude et la commisération ; ici, tout au contraire, cette rigueur apparente de la na-

ture est comptée au nombre de ses bienfaits, une multitude joyeuse vient animer la scène. La glace réunit la société qui languissait ; les habitans de ces villages, qui semblent séparés du reste des hommes, n'ont jamais eu entre eux de communication plus active. Tous les jours de la vie, tout ce qui respire en Hollande se transporte sur des patins hors des murailles ; femmes, enfans, vieillards, tous veulent être de la partie. Ce n'est pas seulement un goût, c'est une fureur, c'est un besoin, et il n'y a pas de maître assez barbare pour refuser à son domestique, à sa servante, une heure ou deux chaque jour pour s'exercer sur les patins. Ce talent leur devient utile ; il y a des hommes capables de faire ainsi sept ou huit lieues par heure. C'est de cette manière que les provisions sont, chaque jour, apportées à la ville qui,

autrement, se trouverait, la plus grande partie de l'année, dans un véritable état de blocus. Les fardeaux considérables sont conduits sur des traîneaux par des hommes ou des femmes montés eux-mêmes sur leurs patins. Ces traîneaux succèdent aux barques sur les canaux pour le transports des marchandises et des voyageurs. On en fait, pour promener les dames et les enfans, de très-jolis qui vont à la voile, et auxquels un patin mobile sert de gouvernail. C'est un coup-d'œil singulier que cette foule qui se meut, se croise en tous sens, qui glisse avec rapidité, quelquefois avec grâce, tombe, rit aux éclats, se relève et court encore. On voit souvent des familles entières se tenant par le pan de l'habit ou de la robe, marchant de concert et se dirigeant vers un des villages qui sert de but aux parties de plaisir, et où l'on trouve à toute heure de

la bierre chaude, boisson qui convient à cet exercice et dont je parie que la seule idée va te révolter. Eh bien! j'ai pensé, comme toi, que ce devait être une chose détestable, mais on me la vantait comme très-salutaire pour préserver l'intérieur de ma petite personne des impressions du froid..... ; je l'aime à présent beaucoup. La chaleur donne à la bierre une petite pointe piquante en même tems qu'elle en diminue l'amertume. Je te conseille d'en essayer. — Je n'y manquerai pas, dit Alphonse. — Les promeneurs coupent du pain dans cette bierre chaude. — Ah! ciel, dit Caroline, une soupe à la bierre!.... Mais je n'en suis pas encore là, ne va pas conclure de tout ce que je viens de te rapporter, que j'aie été moi-même prendre un pareil régal dans ces lieux de rendez-vous? Non : je me suis con-

tenté de contempler de loin ce tableau mouvant, mais il serait peut-être heureux pour moi d'être aussi habile qu'un Hollandais. Mon père a reçu l'ordre de passer à Embden et ne sait de quelle manière il pourra s'y rendre. Le Dollaert, ce golfe formé par l'embouchure de l'Ems, est entièrement couvert par les glaces. En tems ordinaire, on part le matin de Groningue et l'on est à cinq ou six heures du soir à Embden; mais, s'il faut faire le tour du golfe, la distance est de plus de vingt-cinq lieues, et les chemins sont si mauvais, les digues si souvent rompues, que le passage est par fois impraticable, et qu'il faut avoir recours aux traîneaux. Nous ne pouvons supporter l'idée de voir ma mère exposée au grand air sur la glace; quand il serait question d'un voyage en Sibérie, nous n'éprouverions pas plus de difficultés, nous n'entendrions

pas parler davantage de glaçons et de frimats . . . . . . . Enfin nous ne savons encore comment nous nous y prendrons. »

Embden, fin de décembre.

« Nous voilà cependant arrivés, mon cher ami, mais ce n'a pas été sans peine. Une apparence de dégel nous ayant rendu l'espérance de pouvoir traverser le Dollaert, nous nous rendîmes à Delfzil, petite ville assez jolie, située sur les bords du golfe. Nous apprîmes le même jour qu'une ou deux barques allaient tenter le passage, non à Embden dont le port était encore entièrement fermé par les glaces, mais dans une partie plus étroite que les courans avaient déblayée, et pour aller aborder à Knoke, à trois lieues au-dessus d'Embden. On nous assura que nous y trouverions des voitures convenables pour transporter nous

et notre bagage. Les mariniers, qui profitent de ces occasions pour rançonner les voyageurs, avaient bien peur que nous ne restassions à Delfzil. Nous nous embarquâmes donc, et le trajet fut plus facile que nous ne l'avions d'abord imaginé, en contemplant de loin ces bancs de glace qu'il nous fallait franchir. On les rompait à coups de piques pour nous frayer un passage, ainsi que nous l'avons lu dans les relations des plus célèbres navigateurs au pôle arctique; et je me trouvais, dans ces instans, une fois plus grand qu'à l'ordinaire. Il ne manquait sur ces rochers, étincelans de tous les feux du jour, que des ours blancs pour que mon illusion fût complète; je me serais cru, pour le moins alors, dans les environs du Spitzberg ou du Groënland. Après deux heures de route, nous gagnâmes la petite baie de Knoke où nous nous trouvâmes débar-

quer avec soixante préposés des douanes, leurs femmes et leurs enfans. Bientôt nous ne sûmes pas plus qu'eux ce que nous allions devenir. Ce poste de Knoke, défendu par des canons, ne consiste d'ailleurs qu'en une seule et chétive chaumière où il ne se trouvait même pas un tombereau pour remplacer les voitures commodes que l'on nous avait annoncées. Le plus prochain village était à une lieue de distance; la nuit tombait, et quand nous aurions voulu la passer debout dans cette chaumière, nous n'aurions pu nous y mettre tous à couvert. En voyant ma mère assise sur une cassette, au milieu de la digue, exposée au froid le plus aigu qui augmentait avec les ténèbres, redoutant pour elle l'alternative de gagner le village à pied ou de passer la nuit sans abri, je sentis qu'il est des cas où la fortune est sans priviléges, où l'on ne peut rien

attendre que de sa résignation et de son courage. Transis et désolés, nous nous pressions autour d'elle, nous cherchions à la réchauffer entre nos bras. Enfin, après une heure et demie d'incertitude, les préposés se décidèrent à laisser leurs femmes et leurs enfans dans la cabane; à gagner le village, et à leur envoyer des charriots le lendemain matin. Mon père envoya ses gens avec eux et leur donna l'ordre d'en chercher aussi pour nous-mêmes. Nous entrâmes enfin dans la chaumière, et nous obtînmes la chambre d'honneur, tout auprès de la cuisine où le reste de la compagnie s'entassa. Nous ne nous étions munis à Groningue d'aucune provision, si ce n'est du pain et du vin. Nous craignions fort de n'avoir point à souper et, comme nous n'avions pas dîné, cela devenait assez alarmant. On nous servit cependant un plat de jambon frit, mais il n'y avait

pas une goutte de bierre dans la maison, et comme l'on ne boit jamais d'eau en Hollande, nous voilà au vin pur avec du jambon. Nous cherchâmes dans le sommeil l'oubli de nos fatigues et de la soif ardente qui nous dévorait; mais comment dormir avec le tumulte qui avait lieu dans notre voisinage? Cette chaumière servait de corps-de-garde aux soldats et aux préposés des douanes en observation sur ce point de la côte; ce qui renforçait encore cette troupe bruyante. Les femmes parlaient français, les hommes chantaient à tue-tête en allemand, les chiens effrayés aboyaient et effrayaient à leur tour les petits enfans qui criaient de toutes leurs forces. C'était le sabat, le chaos; jamais on a rien entendu de pareil. Mon père rappelait d'un ton lamentable, les fêtes de la cour et la magnificence de son hôtel et de ses châteaux; il parla même

de son temple égyptien........ Ma mère convenait de tout, approuvait tout, mais ne se plaignait de rien. Cependant, la soif qui nous tourmentait étant devenue tout à fait insupportable, j'obtins la permission d'aller à la cuisine demander si l'on pourrait avoir du thé; mais l'eau de Knoke, joignant au goût de marécage une saveur saumâtre, on était obligé d'en faire venir des villages plus éloignés du bord de la mer. La provision ordinaire de ces bonnes gens avait été consommée par la compagnie nombreuse et imprévue qui leur était arrivée; ainsi je me vis un moment, après avoir traversé la mer glaciale, comme si j'eusse échoué dans une île aride où le plus pressant des besoins menaçait ma frêle existence. Sans vouloir exagérer, mon ami, c'était une chose affreuse que d'être contraint à conserver cette soif brûlante jusqu'au lendemain matin, et

puis maman souffrait autant que nous! La maîtresse du logis eut pitié de ma situation, elle me donna un grand vase de lait....., je crus recevoir la vie en le recevant de ses mains. Je le portai bien vite à ma mère qui voulut d'abord nous voir désaltérés tous les trois. Les charrettes, car ce n'était pas autre chose, arrivèrent au point du jour. On délia quelques bottes de paille, on plaça dans le milieu maman et mon frère, on jeta des couvertures sur leurs têtes pour les préserver du froid; les malles leur servaient de dossier. Mon père et moi, nous les suivions à pied, et ne les voyions pas sans terreur cheminer sur une digue étroite et glacée, ayant d'un côté la mer, de l'autre un précipice; de quelque côté que la voiture eût versé, ils eussent été probablement écrasés par les ballots. La prudence des voituriers, la bonté des chevaux que l'on menait au petit pas,

dissipèrent peu à peu notre inquiétude, et nous laissèrent la liberté d'esprit nécessaire pour examiner le spectacle imposant qui s'offrait à nous. La campagne était couverte d'une eau glacée, semée d'oasis comme dans les environs de Groningue. Ce territoire a été conquis par les Frisons et par les Bataves, non sur une nation qui en fût en possession avant eux, mais par leur industrie et leur persévérance sur la nature elle-même, sur le redoutable océan. En voyant les flots mutinés accourir des bornes du monde et se briser contre cette barrière de planches et de gravier qui semble si fragile ; en voyant, au delà, le sol dans toute son étendue de plusieurs pieds au-dessous de la surface de la mer, on s'arrête, on frissonne ; on se demande quel être surnaturel a pu imposer des lois à cet élément formidable et reculer ses limites ; quel être aussi hardi que le roi

Canute osa dire à la mer : « tu n'iras pas plus loin..... » , et , plus puissant que lui, la vit obéir à ses ordres..... Ce ne fut point un dieu...., ce furent des hommes animés par le besoin , guidés par la sagesse , soutenus par la patience : ainsi , rien n'est impossible à ces trois choses réunies. La digue est composée de terre glaise battue , en avant de laquelle on a construit un rempart de madriers appuyés sur des pilotis qui forment l'arc-boutant. L'intervalle entre la digue et le rempart est rempli par un talus de petits cailloux. Le bois et les cailloux ont été pris en Norwége. Ce talus est recouvert d'une natte de paille entrelacée ; qui s'oppose à la dégradation que pourraient occasionner les grandes pluies. Ce rempart , cette digue , ce paillasson bordent , à ce que l'on m'a dit , toute la côte de la Hollande et de l'Ost-Frise , et , dans plusieurs endroits , il a fallu dou-

bler, tripler, quadrupler les remparts, pour résister à la force des vagues. On les répare chaque année avec le soin le plus minutieux. Un trou de ver, pour ainsi dire, agrandi par l'écoulement des eaux, suffirait pour submerger la contrée : il y va de la vie d'une nation toute entière. Le paysan qui conduisait la charrette, me raconta, à ce sujet, une anecdote qui m'a paru digne d'être rapportée à un lecteur tel que toi. La mer s'était, une nuit, frayé un petit passage ; elle avait délayé la terre et coulait au pied de la digue, comme une faible source qui bientôt allait se changer en torrent. Un enfant qui se rendait, au point du jour, dans un village voisin du sien aperçoit l'ouverture, accourt et tente d'abord de la fermer avec de la terre, des herbages. Vains efforts ! plus il y mettait la main, plus les bords de cette ouverture s'affaiblissaient et crou-

laient, entraînés par les ondes. Alors le jeune citoyen prend son parti, tourne le dos à la mer et s'assied sur cet abyme. Un passant le trouva dans cette pénible attitude, et courut donner l'alarme aux habitans qui arrivèrent à la hâte avec tout ce qui était nécessaire pour remédier aux ravages dont le généreux enfant avait arrêté les progrès. A ce récit, mon cher Alphonse, je crois te voir enflammé d'admiration et de zèle. A ma place, tu aurais cherché soigneusement sans doute si quelque légère crevasse n'aurait pas pu te procurer l'occasion de te signaler à ton tour; et, si tu l'avais trouvée, on t'eût vu, nouveau Curtius, te dévouer courageusement, heureux et fier, en exposant cette partie de toi-même, de subjuguer l'océan et d'assurer le salut de tout un peuple! » ......

Si je l'aurais fait! dit Alphonse..... Mais ce poltron d'Ajax aurait eu peur

encore de s'enrhumer.... ) Le silence régna quelque tems parmi l'auditoire. On voyait ces flots en furie, dépeints par le jeune voyageur, cette basse campagne sans cesse menacée de leurs ravages, et là, sur le bord de la digue, ce courageux enfant immobile, opérant le salut de la patrie. Enfin l'on reprit la lecture du journal de M. Ajax; il ne contenait plus que ces mots :

« Arrivés aux portes d'Embden, ma mère descendit de dessus la charrette, ne jugeant pas à propos de faire ainsi son entrée dans la ville. Depuis que nous y sommes établis, nous avons eu lieu bien souvent de regretter le séjour de Groningue. Embden est assez mal bâtie; elle ne contient que huit ou dix mille ames. On y parle une espèce de patois, composé d'allemand et de hollandais corrompus. Nous éprouvons une grande impatience d'en sortir, quoique quel-

rsonnes, dans ce pays, soient
ligeantes pour devoir embellir le
nos yeux. Cependant, comme le
tinue, comme les passages sont
s de nouveau, nous espérons
nécessité ne nous y contraindra
ant que le printems ait rendu
ns les communications plus fa-

# HISTOIRE DE FRANCE.

## I.re RACE. — LES MÉROVINGIENS.

### CHAPITRE PREMIER.

Honorius, fils de Théodose-le-Grand, régnait encore en occident lorsque les Francs commencèrent leurs conquêtes dans les Gaules. Les Francs étaient une nation de Germanie, composée elle-même de plusieurs peuplades, telles que celles des Sicambres et des Saliens. Ce n'était pas le premier peuple de la Germanie qui s'était rendu maître d'une partie de l'empire romain. Les Vandales, du tems de Gallien, avaient pénétré en Espagne; les Visigoths s'étaient empa-

rés des provinces méridionales de la Gaule où il régnait alors, du consentement d'Honorius ; et les Bourguignons s'étaient établis dans la partie orientale qui confinait à l'Helvétie, et qui avait reçu d'eux le nom de royaume de Bourgogne. Les Francs, sous la conduite de leur roi Pharamond *, passèrent le Rhin 420 ans après J.-C. Ce n'était pas non plus leur première tentative ; mais jusqu'alors ils n'avaient pu réussir à se maintenir sur la rive occidentale. Pharamond s'empara de la ville de Trèves, et, étant mort peu après, son fils Clodion lui succéda. Il fut proclamé par les soldats, élevé sur un bouclier et promené par eux de cette manière autour du camp. C'était, chez les Francs, la cérémonie usitée pour élire un roi, et cette cérémonie s'appelait l'inauguration. Va-

* Pharamond, 420 ans après J.-C.

lentinien III, neveu d'Honorius, lui avait succédé sous la tutelle de sa mère Placidie. Aëtius, son général, chassa d'abord Clodion de la Gaule; mais s'étant brouillé avec Placidie, il se retira en Pannonie, et Clodion profita de cette conjoncture pour rentrer dans la Belgique qu'il soumit toute entière, et il fixa le siége de son empire à Tournai. Mérovée, que l'on croit n'être pas son fils, mais un régent établie sous la minorité du jeune prince, qu'ensuite il chassa du trône, fit alliance avec Aëtius qui venait de reprendre le commandement des armées de l'empereur. Ils marchèrent ensemble, joints aux Bourguignons et aux Visigoths, contre Attila, roi des Huns, qu'ils défirent à la bataille de Châlons. Mérovée a donné son nom à la première race ou dynastie des rois de France que l'on appelle, à cause de lui, les Mérovingiens. Childéric I.er, fils

de Mérovée, montra d'abord une légèreté et des vices qui portèrent les Francs à le détrôner. Il passa dans la Germanie, tandis que Viomade, son confident, mettait tout en usage durant son absence pour ramener les esprits en sa faveur. Le caractère dur d'un Romain nommé Egidius ou le comte Gilles, qu'ils avaient nommé roi à sa place, ne contribua pas peu à leur faire regretter Childéric que l'infortune d'ailleurs devait avoir corrigé. En effet, il n'épargna rien à son retour pour effacer le souvenir de ses torts, vainquit Egidius, soumit ses partisans, et fit de grandes conquêtes dans les Gaules.

Son fils Clovis * lui succéda. Il poursuivit Syagrius, fils du comte Gilles qui régnait alors en Champagne, s'en empara et le fit mourir. Plusieurs villes

* Clovis, 481 ans après J.-C

avaient été prises et pillées durant cette guerre. Les Francs, encore idolâtres, n'avaient pas épargné les églises. Saint-Remi, évêque de Reims, vint redemander à Clovis un vase précieux qu'on avait enlevé de sa cathédrale. Tel était le peu d'autorité des rois germains sur leurs sujets, que Clovis ne put promettre de le lui rendre, n'ayant dans le butin que la part qui lui échéait par le sort. Il demanda le vase au soldat auquel il était échu en partage. Celui-ci l'ayant refusé, et Clovis ayant employé la menace, le soldat, irrité, brisa le vase en mille pièces sans que Clovis osât alors l'en punir. La véritable puissance résidait en Germanie dans les assemblées générales de la nation qui avaient lieu au mois de mars. Toutes les années, c'était là que l'on jugeait les différens, que l'on décidait de la paix et de la guerre, et les rois n'avaient pas beaucoup d'au-

tres prérogatives que celle de commander les armées.

Clovis épousa Clotilde, fille d'un roi de Bourgogne qui avait été dépossédé et mis à mort par ses frères. Les Bourguignons étaient déjà convertis à la religion chrétienne, et Clotilde n'oublia rien pour arracher son mari aux erreurs de l'idolâtrie. Dans une bataille contre les Allemands, dans la plaine de Tolbiac, Clovis voyant son armée en déroute, fit vœu au dieu de Clotilde de recevoir le baptême s'il était vainqueur *. Les Allemands ayant été défaits, Clovis, fidèle à sa parole, alla se faire baptiser à Reims par l'évêque St.-Remi. Son exemple fut suivi par un grand nombre de ses sujets. Son changement de religion contribua à rendre encore ses conquêtes plus rapides: les Gaulois et les Romains établis dans

* Conversion des Francs, 496 ans après J.-C.

les Gaules, se soumirent plus volontiers à un prince qui semblait leur être devenu moins étranger. La plus grande partie capitula, sous la condition de conserver ses lois et ses usages. On distingua alors deux sortes de lois dans le royaume des Francs: les saliques ou ripuaires d'après lesquelles ils se gouvernaient eux-mêmes, et les romaines d'après lesquelles on jugeait les Gaulois et les Romains. En conséquence, les ducs qui commandaient dans les provinces, et les comtes dans les villes, appelèrent dans leurs tribunaux des magistrats de la nation vaincue, et les évêques, considérés comme les personnages les plus instruits et les plus éclairés de ce tems, eurent le privilége d'entrer dans les assemblées de mars. Enfin, Clovis accorda le titre de Franc à tous ceux qui déclarèrent qu'ils renonçaient aux lois romaines.

## CHAPITRE II.

Clovis soumit l'Armorique qui avait encore un roi celte, indépendant des Romains. Il conquit une grande partie de la Bourgogne et chassa de l'Aquitaine Alaric, roi des Visigoths. Au retour de cette expédition, il déclara Paris capitale de son royaume; et vint habiter le palais qu'avait occupé l'empereur Julien. Théodoric-le-Grand, roi des Ostrogoths en Italie, lui déclara la guerre et le défit devant Arles. Quoique la paix qui s'ensuivit ne fût pas désavantageuse à Clovis, jamais il ne put se consoler de sa défaite. Naturellement sanguinaire, il le devint encore davantage, et les dernières années de son règne furent souillées par le meurtre de la plupart des princes de sa

famille. Il mourut âgé seulement de quarante-cinq ans, après avoir commis la faute de partager ses états entre ses quatre fils, laissant à Thierri le royaume d'Austrasie ou pays d'orient, dont Metz devint la capitale ; à Clotaire le royaume de Neustrie ou pays occidental ; à Clodomir, celui d'Orléans, et Paris, à Childebert. On est convenu de n'appeler rois de France, depuis Clovis, que ceux qui ont régné dans cette dernière ville.

Ce fut sous le règne de Clovis que le régime féodal prit naissance. Chaque propriétaire de terres, romain ou gaulois, avait un certain nombre d'esclaves ou serfs qui les cultivaient. Au commencement de la conquête, lorsque les Francs s'emparèrent des terres, ils s'emparèrent aussi des serfs sans lesquels elles leur auraient été inutiles ; et depuis on conserva l'habitude de vendre à la fois les terres et les esclaves. Parmi ces

domaines, on distingua les fiefs et les biens de roture. Les fiefs étaient des terres tombées en partage au roi et données par lui, soit pour quelques années, soit pour la vie, à quelques-uns de ses amis, qui prenaient alors le titre de leudes ou fidèles du roi, et composaient la noblesse de la nation. Dans les forêts de la Germanie où les Francs avaient peu de terres et peu d'esclaves, les fiefs ou bénéfices consistaient ordinairement en armes, en chevaux et autres présens de cette espèce. En les recevant, on prêtait au roi foi et hommage, en mettant un genou en terre et en plaçant ses deux mains entre les siennes. C'était aux leudes qu'étaient confiés les emplois les plus importans : les ducs, les comtes, les conseillers du roi étaient leudes ; ils occupaient une place distinguée dans les assemblées de mars, et leurs différens ne pouvaient être jugés que par le roi

lui-même ; mais leur noblesse et leurs priviléges ne passaient pas à leurs enfans. Quand les successeurs de Clovis, pour exciter le zèle de leurs partisans, eurent rendu le titre de leude héréditaire, beaucoup de propriétaires de biens de roture conjurèrent les rois de prendre leurs domaines et de les leur remettre ensuite à titre de bénéfice. Ce fut cette autorité du roi sur les seigneurs et des seigneurs sur les serfs, qui constitua le régime féodal qui a duré bien long-tems, et a long-tems causé les désordres et les malheurs de la France; parce que cette autorité fut souvent méconnue et disputée lorsque les seigneurs furent assez puissans pour résister au roi.

Les fils de Clovis se réunirent pour déposséder Sigismond, roi de Bourgogne, du modique territoire qu'il avait conservé. Clodomir périt dans cette guerre. Ses enfans avaient droit au par-

tage des états de Sigismond : pour se débarrasser de ces compétiteurs, leurs oncles les égorgèrent de leurs propres mains, à l'exception d'un seul qui leur échappa, se cacha dans un monastère, fut canonisé dans la suite, et donna son nom au village de Saint-Cloud où il termina ses jours. Clotaire et Childebert se brouillèrent ensuite avec Thierri. L'inconvénient des petites souverainetés est d'engendrer ainsi une foule de guerres dont les peuples sont exempts en vivant sous l'autorité d'un même maître. Thierri mourut, laissant son fils Théodebert pour le venger de ses deux frères, auxquels Théodebert fit effectivement la guerre avec succès. Théodebert, l'un des plus grands princes descendans de Clovis, mourut comme il allait être reconnu empereur d'occident. Son fils ne lui survécut guères. Ses oncles se partagèrent l'Austrasie. Childebert mourut

peu après, ne laissant que des filles, et comme les Francs, peuple guerrier dont les rois n'étaient originairement que des chefs d'armées, n'avaient jamais été gouvernés par des femmes, le royaume de Paris passa à Clotaire qui réunit ainsi toute la succession de Clovis.

## CHAPITRE III.

Les révoltes fréquentes de Chramne, fils aîné de Clotaire, troublèrent le règne de ce prince. Dans une dernière bataille, Chramne fut fait prisonnier avec sa femme et ses enfans. Son père eut la barbarie, après l'avoir fait battre de verges, de le faire lier sur un banc dans une cabane avec sa famille infortunée, et de les y faire tous consumer par les flammes. Le regret empoisonna le reste de ses jours. Les quatre fils qu'il laissa se disputèrent à qui appartiendrait le royaume de Paris que l'on considérait comme le plus avantageux : enfin il demeura à Caribert. Sigebert eut l'Austrasie, Gontran la Bourgogne, et Chilpé-

peu après, ne laissant que des filles, et comme les Francs, peuple guerrier dont les rois n'étaient originairement que des chefs d'armées, n'avaient jamais été gouvernés par des femmes, le royaume de Paris passa à Clotaire qui réunit ainsi toute la succession de Clovis.



## CHAPITRE III.

LES révoltes fréquentes de Chramne, fils aîné de Clotaire, troublèrent le règne de ce prince. Dans une dernière bataille, Chramne fut fait prisonnier avec sa femme et ses enfans. Son père eut la barbarie, après l'avoir fait battre de verges, de le faire lier sur un banc dans une cab[illegible] et d[illegible] avec sa famille infortunée, da[illegible] tous [illegible] par les [illegible] reste [illegible] dans [illegible]

ric la Neustrie : mais la mort prématurée de Caribert, qui ne laissa que des filles, ayant occasionné un nouveau partage et de nouveaux débats, le royaume de Paris échut enfin à Chilpéric (*).

Chilpéric avait épousé Galsuinde, fille du roi des Visigoths, en Espagne. Elle fut peu après empoisonnée par Frédégonde, favorite de Chilpéric qui, bientôt après, épousa Frédégonde. Sigebert, roi d'Austrasie, avait pour femme Brunehaut, sœur de Galsuinde. Sollicité par elle, il déclara la guerre à Chilpéric et remporta de si grands avantages que Chilpéric ne trouva rien de mieux, d'après le conseil de Frédégonde, que de le faire assassiner. Brunehaut fut faite prisonnière et reléguée à Rouen où Mérovée, fils de Chilpéric et d'une autre femme que Galsuinde, la vit et

* Chilpéric, 570 ans après J.-C.

l'épousa sans le consentement de son père. le roi se rendit à Rouen dans l'intention de les punir. Ils se réfugièrent dans une église qui avait droit d'asile, c'est-à-dire que l'on ne pouvait y poursuivre aucun criminel. Ils capitulèrent avec lui et se rendirent ; mais Chilpéric ne tint pas ses promesses, il fit raser les cheveux à son fils et le confina dans un monastère. Au moment où Brunehaut avait été faite prisonnière, la première fois après la mort de Sigebert, elle avait réussi à faire évader son fils. Ce prince nommé Childebert régnait en Austrasie sous la conduite de ses tuteurs qui demandèrent sa mère pour surveiller l'éducation du jeune roi. Chilpéric n'osa la leur refuser. Brunehaut ne respirait que la vengeance, et, arrivée en Austrasie, elle fit déclarer la guerre au roi de Paris. Frédégonde fit retomber sur Mérovée

les effets de la colère de Chilpéric qui le fit mettre à mort. Clovis son frère fut ensuite accusé de la mort des deux fils de Frédégonde, enlevés par une maladie qui ne ressemblait cependant point au poison, et peu après il fut trouvé percé de coups dans son lit. Il importait à Frédégonde de faire périr les fils aînés de Chilpéric afin de faire un jour régner les siens. Bientôt après elle fit assassiner Chilpéric lui-même, et fit proclamer son fils Clotaire âgé seulement de quatre mois. Elle écrivit à Gontran, son beau-frère, pour lui demander son appui. Ce prince, bon et simple, vint promptement à son secours et la préserva de tomber au pouvoir de Childebert et de sa mère qui s'avançaient alors vers Paris : mais lorsque Gontran la connut mieux, il jugea nécessaire de lui ôter l'autorité dont il l'avait revêtue d'abord et dont elle n'é-

tait pas digne. Il la relégua dans un château d'où elle ne cessa de conspirer contre Gontran et contre Brunehaut, envoyant même des émissaires pour les assassiner, mais sans obtenir à cet égard aucun succès. Gontran mourut naturellement laissant son héritage à Childebert, fils de Brunehaut, qu'il avait adopté. Frédégonde alors recouvra l'autorité dans les états du jeune Clotaire, et marcha contre Childebert qui fut défait et mourut peu après, laissant ses fils sous la tutelle de Brunehaut. Ce fut ce jeune prince qui établit le premier la peine de mort contre les meurtriers qui, jusqu'alors, d'après les lois saliques, en étaient quittes pour une amende plus ou moins forte, suivant le rang de la personne assassinée. La France se trouva partagée entre deux femmes irréconciliables. Il y eut entre leurs armées une grande

bataille dont l'avantage demeura à Frédégonde ; mais elle mourut peu de tems après. Brunehaut livra une seconde bataille au jeune Clotaire qui la perdit. Il profita des dissentions élevées entre les deux fils de Childebert, pour faire la paix avec l'un deux, nommé Thierry, roi de Bourgogne, et tous deux tournèrent leurs armes contre Théodebert, l'autre fils de Childebert, qui fut pris et mis à mort par l'ordre de son frère. On accuse Brunehaut, brouillée avec Théodebert, d'avoir encouragé la barbarie de Thierry qui la lui reprocha quelque tems après, lorsqu'il en éprouva lui-même de justes remords. Thierry n'ayant pas survécu de beaucoup à cette scène et étant mort d'une maladie subite et aiguë, on soupçonna sa grand'mère de s'être vengée de ses reproches par le poison.

---

M.me DE JONCHÈRE. ALLONS, Caroline, continuons la description de la France.

CAROLINE. Nous en étions restés, ma tante, au département de la Vendée. Ce pays, qui a été malheureusement le théâtre d'une guerre civile durant la révolution, était autrefois comblé des faveurs de la nature. Une partie de cette province était nommée le Paysage, à cause des rians aspects qu'elle présentait: l'autre, appelée le Marais, produit une grande quantité de froment. Ce département prend le nom de la Vendée d'une petite rivière qui l'arrose; Fontenai est sa capitale. Il s'y fabrique des draps, et l'on élève dans les environs beaucoup de mulets. On y voit aussi Olonne ou les Sables d'Olonne, port

de mer où l'on pêche beaucoup de sardines. On expédie de ce port beaucoup de vaisseaux pour le banc de Terre-Neuve.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département des deux-Sèvres ?

CAROLINE. Niort, sur l'une des deux rivières qui portent le nom de Sèvres, et celle-ci, pour la distinguer, porte celui de Sèvre Niortaise; elle se jette dans la mer, et de grosses barques remontant jusqu'à Niort, rendent la ville très-commerçante. M.me de Maintenon y a pris naissance.

M.me DE JONCHÈRE. Département de la Vienne ?

CAROLINE. Poitiers, capitale à quatre-vingt-sept lieues de Paris, est grande, mais peu peuplée, on y voit encore des vestiges d'un théâtre et d'un aquéduc bâtis par les Romains. Châtellerault, où l'on fabrique beaucoup d'ouvrages de

coutellerie, et Moncontour, sont les autres villes principales.

Ces trois départemens composaient autrefois le Poitou dont Poitiers était la capitale.

M.^me DE JONCHÈRE. Dans le département de la Creuse?

CAROLINE. Guerez, capitale; Aubusson dans une situation pittoresque, célèbre par sa manufacture de tapis de pied.

M.^me DE JONCHÈRE. Dans le département de la Haute-Vienne?

CAROLINE. Limoges, sur la Vienne, à quatre-vingt-quinze lieues de Paris. Le terrein de cette ville est inégal, une partie de ses maisons est bâtie en bois et l'autre en pierre. Elle a plusieurs manufactures et est très-commerçante.

M.^me DE JONCHÈRE. Département de la Corrèze?

CAROLINE. Tulle, capitale, célèbre par

les premières manufactures d'une espèce de dentelle on de réseau qui porte son nom. Brive, surnommée la Gaillarde à cause de la gaîté des points de vue qui l'environnent. Ces trois départemens composaient autrefois le Limosin, dont Limoge était la capitale. Ils abondent en châtaignes dont le peuple tire sa nourriture habituelle; il en fait usage au lieu de pain.

M.me DE JONCHÈRE. Département de l'Allier?

CAROLINE. Moulins à soixante-neuf lieues de Paris, bien pavée et bien bâtie, elle a une charmante promenade sur le bord de l'Allier. C'est une ville très-commerçante. Bourbon-les-Bains est remarquable par ses eaux chaudes et minérales. Ce département composait autrefois le Bourbonnais; il produit du blé, du vin et toutes sortes de fruits.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département de la Charente-Inférieure ?

CAROLINE. Saintes, capitale, à cent vingt-deux lieues de Paris, est actuellement peu agréable ; c'était cependant une belle ville du tems des Romains, et l'on y voit encore les débris d'un amphithéâtre et d'un arc de triomphe en marbre blanc, mais elle était alors située sur la hauteur ; on l'a rebâtie ensuite sur le bord de la Charente. La Rochelle à cent quinze lieues de Paris, est un port de mer très-commerçant ; elle est bien plus belle que Saintes et ornée d'arcades et de grands édifices. Rochefort, à peu de distance de La Rochelle, a été bâtie par Louis XIV, à l'embouchure de la Charente, mais elle est mal-saine et exposée à des fièvres longues et dangereuses. Ce département composait autrefois la Saintonge et le

pays d'Aunis dont la capitale était Saintes. Il produit du blé, du vin, on y voit beaucoup de salines.

M.^me DE JONCHÈRE. Dans le département de la Charente ?

CAROLINE. Angoulême, capitale, à cent vingt-huit lieues de Paris ; on y fabrique du papier, des étoffes de laine. Ce département, aussi fertile que le précédent, composait l'Angoumois dont la capitale était également Angoulême.

M.^me DE JONCHÈRE. Dans le département du Puy-de-Dôme ?

CAROLINE. Clermont, à quatre-vingt-dix-sept lieues de Paris, située entre deux petites rivières ; elle est bien peuplée, ses promenades sont superbes. On voit dans le jardin d'une ancienne abbaye un ruisseau qui charrie en si grande quantité des matières pierreuses, qu'il a formé peu à peu une muraille, une espèce de quai de quinze pieds de

haut sur cent quarante de longueur, et une arcade sous laquelle il a conservé un passage, en sorte que c'est absolument un pont naturel. Riom, ancienne ville qui a donné naissance à Grégoire, évêque de Tours, historien célèbre du sixième siècle après J.-C.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département du Cantal?

CAROLINE. Saint-Flour, capitale, où se trouve un grand nombre de fabriques de chaudronnerie, de tannerie, de verrerie et de colle-forte. Aurillac, ville considérable, avec un château fort. Elle a donné naissance à Gerbert qui fut pape dans le 10.me siècle, sous le nom de Silvestre II, et qui a inventé les premières horloges à roues. Ces deux départemens composaient autrefois l'Auvergne dont la capitale était Clermont. Ils sont abondans en vin, en blé, en pâturages. Les Auvergnats sont labo-

rieux et économes. On trouve dans cette province de hautes montagnes, des eaux minérales et des vestiges d'anciens volcans. Le département du Puy-de-Dôme tire son nom d'une montagne très-élevée. Puy signifie montagne dans le patois de ce pays.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département du Rhône ?

CAROLINE. Lyon, à cent onze lieues de Paris, située au confluent du Rhône et de la Saône, serrée entre deux côteaux semés de vignobles et de maisons de plaisance fort agréables. Elle a de fort beaux édifices, entre autres l'hôtel-de-ville, la cathédrale et tous les bâtimens qui bordent les quais du Rhône. Ces quais, eux-mêmes bien plantés, forment de belles promenades. Elle est fort ancienne; mais du tems des Romains, elle était située où se trouve aujourd'hui le faubourg de Saint-Just, sur la montagne,

position plus avantageuse dans ce tems-là. L'on y voit encore les débris d'un aquéduc qui portait les eaux sur cette hauteur. Elle est célèbre par ses manufactures d'étoffes de soie ; elle entretient un grand nombre d'ouvriers et fait un commerce très-étendu. On recueille dans les environs d'excellent vin. Villefranche et Beaujeu sont les autres villes remarquables de ce département qui composait autrefois le Lyonnais et le Beaujolais dont Lyon et Beaujeu étaient les capitales.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département de la Loire ?

CAROLINE. Montbrison, à quatre-vingt-dix-sept lieues de Paris, au milieu d'une plaine entourée de montagnes, est mal bâtie, mais assez peuplée et assez commerçante. Feurs, qui a donné son nom anciennement au Forez, est une petite ville à peu de distance. S.-Etienne est

plus considérable, et remarquable par les manufactures d'armes de toute espèce et de rubans qui y sont établies. Roanne est la plus belle ville de la province; elle est située sur la Loire qui commence dans cet endroit à porter bateau, ce qui rend la ville plus commerçante. Ce département composait autrefois le Forez. C'est un pays mal-sain, marécageux, quoique très-fertile en quelques endroits.

M.me de Jonchère. Dans le département de l'Isère?

Caroline. Grenoble sur l'Isère, à cent trente-huit lieues de Paris; elle fut fondée par l'empereur Gratien. Elle a donné le jour à Vaucanson qui a perfectionné d'une manière étonnante le mécanisme des automates; à Condillac et Mably, deux frères très-savans et très-philosophes qui vivaient dans le dernier siècle. On y fabrique beaucoup de gants de peau. Vienne sur le Rhône, beaucoup plus an-

cienne que la précédente. On voit aux environs un monument élevé par les Romains ; c'est une pyramide de quarante-deux pieds de haut. Ce département est renommé par ses bons vins, particulièrement celui de Côte-Rôtie.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département des Hautes-Alpes ?

CAROLINE. Gap, dont les environs sont entrecoupés de vallées abondantes en blé et en pâturages. Embrun, élevé sur un rocher escarpé sur les bords de la Durance : on y voit une belle cathédrale. Briançon, où l'on remarque un château fort, bâti sur un roc et qui communique à la ville par le moyen d'un pont d'un effet singulier.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département de la Drôme ?

CAROLINE. Valence, agréablement située sur le Rhône. Ces trois départemens composaient autrefois le Dauphiné

dont la capitale était Grenoble, et plus anciennement la ville de Vienne. Cette province est remplie de hautes montagnes qui varient singulièrement ses aspects et qui recèlent non-seulement des eaux minérales, mais des curiosités naturelles qu'on a surnommées les sept merveilles du Dauphiné. La plus intéressante est la grotte de la Balme, située près de la petite ville de Crémieu.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département de la Dordogne ?

CAROLINE. Périgueux, à cent seize lieues de Paris, aux environs de laquelle on trouve plusieurs débris d'antiquités romaines, entre autres la tour Vésune de cent pieds de haut, dont les murailles ont six pieds d'épaisseur, sans portes ni fenêtres. On y pénètre par deux souterrains. On croit qu'elle était consacrée à Vénus. Il se fait dans cette ville un grand commerce de pâtés de perdrix, faits de

manière à pouvoir se conserver plusieurs mois.

M.^me DE JONCHÈRE. Dans le département de Lot-et-Garonne ?

CAROLINE. Agen, belle et ancienne ville sur la Garonne, à cent cinquante-six lieues de Paris. Nérac, avec un grand château où ont résidé autrefois quelques rois de Navarre. Ces deux départemens composaient le Périgord dont Périgueux était la capitale.

M.^me DE JONCHÈRE. Dans le département de la Gironde ?

CAROLINE. Bordeaux, à cent quarante-huit lieues de Paris, située à quelque distance de la mer, sur la Garonne qui prend en cet endroit le nom de la Gironde, et forme un port défendu par un château nommé Château-Trompette. C'est une ville prodigieusement commerçante et qui correspond, par le moyen du canal de Languedoc, avec les deux mers et toutes

les parties du monde. On y voit des antiquités romaines, de beaux édifices modernes, de belles places et de larges quais. On y trouve des manufactures de toute espèce, et ses environs abondent en excellens vins. Basas, où l'on prépare beaucoup de bois pour la marine.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département du Gers ?

CAROLINE. Auch, à cent soixante-dix-sept lieues de Paris, dans l'ancien comté d'Armagnac. Le portail de sa cathédrale est considéré comme un des plus beaux morceaux d'architecture moderne. Condom, Lectoure, ville plus petite, mais plus ancienne que la précédente.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département des Landes ?

CAROLINE. Mont-de-Marsan ; Dax, dans une position plus agréable. Au milieu de cette ville est une fontaine d'eau

bouillante. C'est à Paule, village des environs, que naquit Saint-Vincent de Paule qui institua les Sœurs de la Charité, la plus belle de toutes les institutions en faveur de l'humanité souffrante. Ce département est assez stérile, ainsi que son nom l'indique, principalement sur les bords de la mer. Le terrein est sablonneux, mais on en a tiré parti en faisant de grandes plantations de pins qui y réussissent à merveille. Il est arrosé par l'Adour qui sort en cascade d'un bosquet et va serpenter dans la vallée de Campan, remarquable par le contraste qui y produisent les deux rives de l'Adour. La droite est agreste et stérile, la gauche est riante et cultivée. C'est dans la partie stérile de la vallée qu'est située une grotte remplie de cristallisations et infiniment curieuse. Ces trois départemens composaient autrefois la Guyenne ou Gascogne, dont Bordeaux était la capitale.

M.[me] DE JONCHÈRE. Dans le département du Lot ?

CAROLINE. Cahors, à cent quarante-deux lieues de Paris. On y voit des manufactures de draps. Montauban sur le Tarn qui lui procure un grand commerce par sa communication avec le canal de Languedoc. Ce département composait autrefois le Quercy dont la capitale était également Cahors. Il abonde en vin, blé et fruits.

M.[me] DE JONCHÈRE. Dans le département de l'Aveyron ?

CAROLINE. Rhodez, à cent quarante-une lieues de Paris, mal bâtie, avec des rues étroites.

M.[me] DE JONCHÈRE. Dans le département des Basses-Pyrénées ?

CAROLINE. Pau, située à deux cent sept lieues de Paris, assez grande, assez bien bâtie. C'est dans cette ville que naquit Henri IV. Elle était la capitale de la province de Béarn et de la Navarre, depuis que les

Espagnols s'étaient emparés de Pampelune et de son territoire. Bayónne, port de mer entre deux petites rivières, la Nive et l'Adour. Elle fait un grand commerce par mer et par terre avec l'Espagne et les pays les plus éloignés : elle a de jolies promenades et est renommée pour ses jambons. Saint-Jean-Pied-de-Port, à l'entrée du défilé des Pyrénées. Oleron, sur le gave d'Oleron. On appelle gave, dans ce pays, les ruisseaux rapides dont il est entrecoupé, et qui ont souvent l'inconvénient d'être grossis par les pluies ou les neiges des montagnes et de se métamorphoser en torrens.

M.me de Jonchère. Dans le département des Hautes-Pyrénées ?

Caroline. Tarbes, autrefois capitale du Bigorre, située dans une belle plaine au pied des Pyrénées. Bagnères et Barrège, célèbres par leurs eaux chaudes et minérales. Cette dernière ville est dan-

géreuse à habiter pendant l'hiver, à cause de sa situation au milieu des montagnes où elle est exposée à être écrasée par la chûte des neiges. La vallée voisine contient dix-sept villages et abonde en bestiaux et en pâturages. Ces deux départemens composaient autrefois le royaume de Navarre. On y élève du bétail, on y recueille beaucoup d'avoine et de mil; mais peu de blé et de vin. On y trouve de beaux marbres de diverses couleurs.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département de l'Arriége ?

CAROLINE. Foix, à cent quatre-vingt-une lieues de Paris, avec un beau pont sur l'Arriége. Pamiers avec des eaux minérales. Ce département composait autrefois le comté de Foix. Les vallées sont tapissées de verdure ; le terrein, à mi-coteau, produit du blé, du vin, des fruits délicieux, et l'on voit de beaux bois sur les

hauteurs. On trouve dans ce canton des mines de fer et d'argent, et des herbes médicinales. L'Arriége roule dans ses eaux des paillettes d'or, et l'on y pêche des truites et des aloses.

M.me DE JONCHÈRE. Dans le département des Pyrénées-Orientales ?

CAROLINE. Perpignan, à deux cent vingt-une lieues de Paris, située moitié dans la plaine et moitié sur une colline, dans un canton fertile en bons vins. La proximité de Port-Vendre la rend très-commerçante. On y élève beaucoup de vers à soie. Villefranche, près de laquelle se trouve, au sein d'une montagne, une caverne où l'on parvient par un esalier de cent marches. On y trouve de belles cristallisations et des morceaux de glaces suspendus à la voûte. Rivesaltes, renommée pour ses vins muscats. Ce département composait autrefois le Roussillon, à l'extrémité méridionale de la France.

## CHAPITRE IV.

Thierry avait laissé quatre fils. Brunehaut voulait s'emparer encore de la tutelle, mais elle lui fut disputée par les seigneurs bourguignons et austrasiens, révoltés non-seulement des crimes dont on l'accusait, mais plus encore des efforts qu'elle avait toujours faits pour arrêter la puissance des leudes qui prenait un accroissement rapide. Cette puissance devait ses principaux progrès à la tyrannie avec laquelle les ducs gouverneurs des provinces, et les comtes gouverneurs des villes, avaient exercé leurs emplois. Les habitans s'étaient mis sous la protection des propriétaires des fiefs les plus considérables de leur voisinage. Il

en était résulté une espèce de clientelle et de patronage. Le leude prenait leur défense contre les ducs et les comtes, à la cour du roi; il était leur arbitre dans leurs querelles, et cet empire, né d'abord de la confiance, flatta si bien les seigneurs qu'ils obtinrent dans la suite que le droit de rendre la justice, dans une certaine étendue du territoire environnant leurs domaines, ferait désormais partie des priviléges de leurs fiefs. Alors chaque propriétaire de fiefs devint comme un petit prince souverain. L'autorité royale en souffrit, et surtout lorsque les leudes eurent obtenu que leurs fiefs seraient une propriété héréditaire. Ce fut à Andelys, en 587, que cette hérédité fut décrétée pour la première fois. La nation était alors si fort agrandie que l'on ne pouvait convoquer des assemblées générales; on y suppléait par des assemblées représen-

tatives que l'on nommait parlemens. Elles étaient composées des principaux leudes et de beaucoup d'évêques. Lorsque Gontran eut accordé sa protection à Frédégonde, Childebert l'engagea à convoquer un parlement à Andelys pour y accommoder tous leurs différens. Les leudes profitèrent de cette occasion pour obliger les deux rois à promettre que tous les fiefs conférés, soit pour le passé, soit à l'avenir, le seraient à perpétuité, et c'est de cette époque qu'il faut dater la noblesse héréditaire *. Brunehaut avait souvent violé un engagement qu'elle regardait comme dangereux et comme peu volontaire. Clotaire mit à profit l'aversion des Austrasiens. Brunehaut, au moment de livrer bataille, se vit trahie par ses troupes. Imaginant se réconcilier avec Clotaire,

* Hérédité des fiefs, 587 ans après J.-C.

elle eut l'infamie de lui envoyer les quatre enfans de Thierry. Il fit massacrer les deux aînés et confina les autres dans un cloître. Les Austrasiens s'emparèrent de Brunehaut et la livrèrent à son tour à Clotaire. Elle avait alors soixante-dix ans. Son âge et sa dignité ne la sauvèrent pas du supplice que ses crimes avaient mérité, mais auquel Clotaire n'avait pas le droit de la condamner. Il la fit attacher à la queue d'un cheval indompté, qui la traîna à travers les ronces et les pierres où elle périt déchirée en pièces. Sa mémoire, presque aussi odieuse que celle de Frédégonde, rappelle cependant des vues politiques, des établissemens utiles, et de grands talens que sa rivale n'avait pas.

Clotaire sembla, par la mort de Brunehaut et par celle des fils de Thierry, être devenu maître de la France en-

tière, mais son autorité fut réellement bien bornée. Varnachaire, maire du palais de Bourgogne, et Radon, maire du palais d'Austrasie, gouvernèrent sous son nom dans ces deux états. Gondebaud, maire du palais de Neustrie, animé par leur exemple, prétendit bientôt aux mêmes avantages. Sous les premiers rois, les maires du palais n'avaient été établis que comme les intendans de leurs maisons et les administrateurs de leurs domaines : insensiblement ils s'étaient mêlés des affaires de l'état, et ils remplissaient enfin alors les fonctions de premiers ministres. Les maires de Clotaire obtinrent de lui un décret qui décidait que cet emploi serait désormais à vie, sans que les monarques eussent le droit de déposer les maires du palais. D'un autre côté, les leudes et les évêques s'assemblèrent; les premiers, dans cette assemblée, firent

confirmer le traité fait avec eux à Andelys, et les évêques firent décider qu'on ne pourrait dorénavant punir aucun ecclésiastique, quelque crime qu'il eût commis, sans avoir obtenu la permission de son prélat. Clotaire II mourut, et son fils Dagobert lui succéda. Son dessein avait été de ne donner aucun apanage à son frère, cependant il lui abandonna l'Aquitaine dont il se remit en possession peu de tems après, lorsque son frère fut mort ainsi qu'un enfant qu'il avait laissé en bas âge. Il paraît que ce fut Dagobert qui introduisit à la cour, encore agreste et sauvage, le goût du luxe et de la magnificence ; il fonda l'église de Saint-Denis, consacrée depuis à la sépulture des rois.

*Fin du vingt-quatrième volume.*

# TABLE

## DU TOME VINGT-QUATRIÈME.

Page

Evreux, de l'Imprimerie d'ANCELLE fils.


UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 06369 7513